

0817 .

Grimaldy.

Oeuvres Posthumes.

Premier Medecin du Roi de Sardaigne.

Durant, à Paris.

1745 .

Avertissement au lecteur.

Le format de ce document est une photocopie texte, c'est à dire est exactement conforme à l'original, au caractère près. Ainsi la pagination, le nombre de lignes par page et le nombre de caractères par ligne est respecté, permettant ainsi une recherche facile des références citées par d'autres auteur.

Les éventuelles erreurs d'orthographe, de numéro de page, etc... du document sont en principe identiques à l'original. Cependant malgré le soin apporté à la mise en texte de cet ouvrage, il peut subsister des différences par rapport au texte original. En effet la procédure de création de ce fichier texte, à partir du livre original, nécessite un grand nombre d'opérations délicates, laissant place à d'éventuelles erreurs.

En cas de doute, prenez le soin de vérifier sur le texte original du livre papier.

(C) Copyright 2025 by Jean Pierre Donabin. Site : livres-d-hermes.fr

Œ U V R E S
P O S T H U M E S
D E

M. DE GRIMALDY,

P R E M I E R M E D E C I N
D U R O I D E S A R D A I G N E , & C h e f
d e l'U n i v e r s i t é d e M e d e c i n e d e
C h a m b e r y .

Où sont contenus ses meilleurs Remedes.

Avec une Dissertation Physique sur les sujets
qui entrent dans la composition de ces
Remedes.

*Par M. *** Editeur de ces Oeuvres
Posthumes.*



A P A R I S ,
C h e z D U R A N D , r u e S a i n t J a c q u e s , a u G r i f o n :

M. DCC. XLV.

Avec Approbation & Privilège du Roi.

O E U V R E S
P O S T H U M E S
D E
M. DE GRIMALDY,

P R E M I E R M E D E C I N
D U R O I D E S A R D A I G N E , & C h e f
d e l ' U n i v e r s i t é d e M e d e c i n e d e
C h a m b é r y .

Où sont contenus ses meilleurs Remedes.

Avec une Dissertation Physique sur les sujets
qui entrent dans la composition de ces
Remedes.

*Par M. *** Editeur de ces Oeuvres
Posthumes.*



A P A R I S .

Chez Durand, rue Saint Jacques, au Grifon;

M. DCC. XLV.

Avec Approbation & Privilège du Roi.

OEUVRES

POSTHUMES

DE

M. DE GRIMALDY,



A MONSEIGNEUR
LE COMTE
DE
S. FLORENTIN

Ministre & Secrétaire d'Etat.



MONSEIGNEUR,

Lorsque je formai le des-
sein de rendre publics les
principaux Remedes de feu
M. de Grimaldy, reconnu
dans toute l'Europe pour un

des plus grands Medecins de nos jours, mon projet fut que tout ce qui auroit rapport au Livre que j'ai fait à ce sujet, répondît aux sentimens purs & désintéressés de mon coeur, & à la liberté de mon esprit. Ainsi, MONSEIGNEUR, dans la Dédicace que j'ai l'honneur de vous faire de cet Ouvrage, je ne cherche ni l'élévation du Mecene, ni les avantages que je pourrois recevoir de sa protection. Libre dans mon choix par la loi que je me suis faite de rester inconnu dans mon laboratoire, & de ne

me proposer que le bien public, après une mûre réflexion, j'ai trouvé que ce choix devoit à bien des titres ne regarder que VOTRE GRANDEUR, sous quelque point de vue que je prenne la liberté de la considérer. Vous avez un amour éclairé pour les Sciences, une connoissance parfaite de ce qu'elles ont de plus curieux & de plus utile, vous êtes le soutien; & l'appui des Savans. Elevé dès votre plus grande jeunesse dans une place éminente, vous faites le bonheur & l'admi-

ration du Public, vous montrant en tout l'héritier du génie, & des vertus de vos illustres Ayeux, qui depuis plusieurs siècles ont fait la félicité des peuples que nos Souverains ont mis sous leur administration. En effet, MONSEIGNEUR, y a-t-il jamais eu un Ministre d'Etat plus digne de l'être que VOTRE GRANDEUR. Quelle application pour les affaires! Quelle justesse dans ses décisions ! Quelle probité ! Quelle candeur ! Quelle urbanité anime toutes vos actions ! Vous réunissez

parfaitement en votre personne toutes les parties du grand Ministre, de l'honnête homme, & de l'homme aimable. Lorsque vous accordez un bienfait, la manière de l'accorder en est un second. Si vous êtes dans la nécessité de refuser, on se retire, pour ainsi dire, content par les graces dont le refus est accompagné. Entreprendre, MONSEIGNEUR. l'éloge de vos vertus, ce ne seroit que répéter ce que tout le monde fait; le Public équitable y ajouteroit toujours;

viiij

je me borne donc à vous
assurer du zele le plus vif
& du respect le plus pro-
fond avec lesquels je suis,

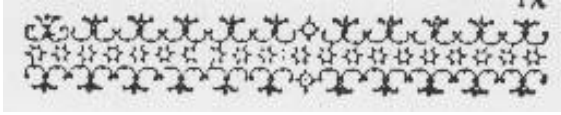
MONSEIGNEUR,

De VOTRE GRANDEUR,

*Le très-humble & très
obéissant serviteur*

E.

J. P.



DISSERTATION
PHYSIQUE
DE
L'EDITEUR

DISCOURS PRE'LIMINAIRE.

J E ne viens point en imposer
au Public, par une sottise va-
nité me parer des plumes du
paon, me faire l'auteur des Re-
medes que je lui présente, dont
l'heureuse découverte est due au
génie, au travail, & à l'expé-
rience consommée de feu M. de
Grimaldy, premier Medecin du
Duc de Savoye, qui s'est im-

mortalisé par le succès de ces mêmes Remedes, administrés à un grand nombre de malades qui en ont été guéris. En un mot le plus brillant éloge qu'on puisse faire de leur auteur, est la confiance que M. Daquin premier Medecin du feu Roi, eut en sa capacité, confiance qui lui fit remettre entre ses mains son épouse affligée depuis longtemps d'une maladie qu'on regardoit comme incurable, & qui cependant fut radicalement guérie par l'efficacité de ses remedes.

Ce sont ces mêmes remedes dont je fais présent au Public Je ne ferai point comme certaines personnes qui distribuent, non tous les remedes de ce savant Medecin, mais un fébrifuge qu'ils suppose être le mê-

me qui a opéré tant de cures miraculeuses. Ils se contentent d'en exalter les vertus & la puissance, & ne disent rien de sa composition: cette conduite me paroît non-seulement très suspecte, & peu satisfaisante pour le Public judicieux, mais encore exposer à des suites si funestes que je n'ai jamais pu concevoir comment on pourroit la tolérer.

Je ne suivrai donc point une route que le blâme: je vais apprendre la composition de ces remedes, la manière de les faire, leurs vertus, leurs usages, leurs propriétés, & la façon de s'en servir. Je ferai plus: je donnerai une idée générale de en quoi consiste la vie & la santé, & de la cause des maladies; & je ferai connoître en détail les principales matieres qui entrent dans la compo-

sition de ces remedes par une dissertation sur chacune d'elles, où je ferai connoître leurs vertus; par là tout le monde sera à portée d'agir conséquemment.

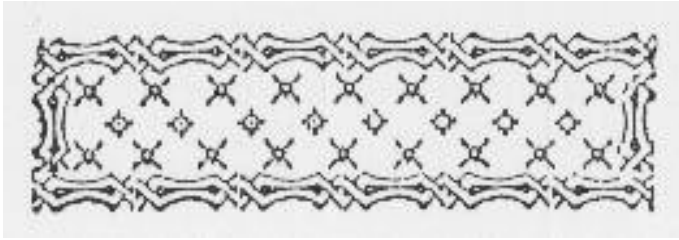
L'unique avantage que je me propose de retirer de cet Ouvrage, est d'être utile au Public, en détarrant, pour ainsi dire, ces rares thrésors ensevelis avec leur auteur, thrésors dont la perte causoit un regret sensible aux personnes sages & charitables, attendu que ce grand homme n'avoit pas mis au jour ce qui lui avoit acquis si justement une si grande réputation. Car encore une fois, tout ce qui a paru jusqu'ici sous son nom, sont des lambeaux imparfaits qui ne peuvent satisfaire un homme sensé. Il faut en quelque sorte s'en rapporter à la bonne foi de ceux qui nous distribuent les re-

medes, ce qui n'est pas raisonnable, & qui empêche Messieurs les Medecins de s'en servir pour leurs malades. Mais il en fera tout autrement lorsqu'ils seront sûrs d'employer les véritables Remedes de M. de Grimaldy.

Je déclare que je ne veux ni être connu, ni vendre, ni débiter ces excellens Remedes, comptant avoir rempli mes vues en donnant au Public les véritables productions de ce célèbre Medecin. Car quand il seroit possible qu'on me déterrât dans le fond de mon cabinet & de mon laboratoire, où un goût déterminé pour l'étude de la nature & de la science spargirique me fait passer une partie de mon temps, je ne donnerai pas même à mes meilleurs amis aucuns de ces remedes, sans que je sois pleinement convaincu

que la personne qui veut s'en servir, le fait par l'avis & sous les yeux d'un Medecin. Je ferai voir dans la suite de ce discours ce qui me détermine à prendre ce parti.

Comme l'on ne peut savoir les qualités que peuvent avoir les remedes, & en faire une juste application, si l'on ne sait en quoi consistent la vie, la santé, & les causes des maladies, je vais commencer par donner une idée générale de toutes ces choses.



OE U V R E S

POSTHUMES

DE

M. DE GRIMALDY,
PREMIER MEDECIN DU ROI
de Sardaigne.

CHAPITRE PREMIER,

*Où l'on donne une idée de ce en
quoi consiste la vie, la santé,
& de ce qui cause les maladies.*



A vie n'est autre chose que l'action premiere de l'esprit pur, qui est composé d'une portion de la lumiere céleste, ou des élémens supérieurs, & d'une portion de la plus subtile partie des élémens inférieurs.

Cet esprit est double; l'un fixe, qui est arrêté au centre de chaque partie intégrante du composé, & qui est le principe du mouvement & de l'action, c'est le feu central, feu inné, feu de nature; l'autre est volatil, qui se répand jusqu'aux extrémités des parties, qui les meut, & les anime, comme un instrument dont l'esprit fixe se sert pour communiquer son action. Cet esprit volatil sert aussi à entretenir, ou nourrir l'esprit fixe. Ces deux esprits unis forment ce que nous appellons humide radical, & sont les principes & le soutien de la vie & de la santé. Plus ces esprits sont abondans & dégagés, plus leur action est forte, & par conséquent plus la vie est longue & la santé parfaite.

Comme l'esprit fixe a besoin d'être entretenu & nourri par l'esprit volatil, de même l'esprit volatil a besoin d'être réparé par un autre & semblable esprit, qui remplace ce qui s'en dissipe continuellement. Cette dissipation est plus ou moins grande suivant la qualité & la quantité des actions du composé. De là vient la nécessité indispensable des aliments, d'où ces nouveaux esprits répara-

teurs sont tirés. L'on peut juger par là de quelle importance est le choix des alimens, & de quelle nécessité pour la conservation de la vie & de la santé il est que leur préparation (je parle de leur préparation intérieure) soit parfaite.

Le dépérissement & les maladies n'ont d'autre cause que les excréments qui se forment dans nos corps, soit qu'ils viennent des alimens que nous prenons, soit de l'air que nous respirons. Les différentes qualités de ces excréments, leur quantité, & les différentes parties du corps où ils se forment, font la différence de nos maladies, & leurs differens degrés.

La formation de ces excréments dans nos corps est inévitable, parce que tous les alimens dont nous pouvons user en sont remplis; il ne s'agit que du plus, ou du moins; & ce n'est que par l'action des esprits que les excréments sont séparés du pur, & qu'ils sont expulsés hors du corps.

Cette séparation & cette expulsion se font par les différentes coctions qui se font dans différentes parties de notre corps. Ainsi il y a différens excréments, parce qu'il y a différentes coctions. Il y a les

excrémens du ventricule, ceux du foie, du fiel, de la rate, des reins & de la vessie, du cour & de la poitrine, du poumon, de la tête & du cerveau, &c.

Tous ces excrémens ne sont autre chose que les portions des alimens qui, par les différentes coctions, ne peuvent prendre la nature de notre corps, lui étant hétérogenes, & qui par cette raison sont séparées par l'action de l'esprit des parties homogenes, qui seules sont converties en notre substance.

Connoissant le principe de la vie & la source de la santé, ayant montré la cause des maladies, & ce qui les forme & les entretient, il n'est pas difficile d'en connoître les remedes, & de juger des qualités qu'ils doivent avoir, des vertus, & des préparations qui leur sont nécessaires; ce que nous démontrerons plus particulièrement dans la suite.

Mais comme les maladies ausquelles nos corps sont malheureusement soumis sont presque infinies, en nombre & en qualité, ce seroit un ouvrage d'une étendue immense, que de vouloir raisonner en détail sur tous les remedes particuliers. Qu'il nous suffise donc de dire quant

à present deux choses; la premiere, que, comme tous nos maux ne viennent que du mélange des parties hétérogenes avec les parties homogenes, & du défaut d'équilibre ou de proportion des élémens requis à chaque composé, l'on pourroit avoir un remede qui, mettant dans nos corps cette proportion, & faisant la séparation requise, suffiroit pour tous les cas. Mais la difficulté d'avoir ce remede universel est si grande, la dépravation du genre humain si considérable, que cela empêche les vrais adeptes de se manifester. Aussi la plûpart ne s'attachent à cette science toute divine que par des motifs humains, & des principes de cupidité, motifs diametralement contraires à cette science; ce que nous nous proposons de faire voir dans un ouvrage que nous donnerons bientôt au public. Ainsi nous nous contenterons de donner quelques remedes particuliers, & nous avons donné la préférence à ceux de M. de Grimaldy, comme les meilleurs que nous connoissions.

La seconde chose que nous aïons à dire ici, & qui est de la derniere importance, est 1°. qu'on ne peut tirer aucun

bon remede que des substances pures; ou de ce qui est pur dans les substances; 2°. que le pur est ce qui est homogène à la nature du composé; 3°. que c'est principalement la partie spiritueuse qu'on doit rechercher; 4°. que l'agent dont on se sert pour extraire cette partie pure, doit être pur lui-même, autrement il la corrompt. Il doit être vif, pénétrant, conservateur; il doit être tout feu, mais feu vivifiant, agissant, non brûlant, & destructeur; le remede doit être l'opposé de ce qui cause nos maladies; il en doit être le destructeur, mais en même-tems le conservateur de ce qui fait notre santé & notre vie.

Ce que nous venons de dire sur ce qui constitue la vie & la santé, & sur ce qui engendre les maladies, doit suffire pour donner une idée générale de toutes ces causes, & nous aider à faire des méditations & des réflexions sérieuses sur ces mêmes causes, pour trouver le moyen de remédier à celles qui nous sont nuisibles.

Passons présentement à l'examen des matières qui composent les remedes de M. de Grimaldy.

CHAPITRE II.

Concernant les matieres qui composent les remedes de M. de Grimaldy.

Ces remedes consistent en cinq, sçavoir pilules aurifiques, son fébrifuge, son huile de vie, son élixir, enfin son or potable.

Pour donner quelque ordre à ce discours, en faciliter l'intelligence, & mettre les choses à la portée des lecteurs, disons que de tous tems les Sçavans sont convenu qu'on pouvoit distinguer toutes les substances sublunaires en trois regnes, minéral, vegetal, & animal, & que de chacun de ces trois regnes en particulier on peut tirer une medecine universelle.

Il est convenu aussi que des minéraux, & métaux on en tire les plus excellens remedes; il faut néanmoins convenir de bonne foi qu'il y a du danger à employer ces matieres qui abondent en souffres impurs & arsenicaux. Mais ces craintes & ces doutes disparoissent dès qu'on a vû & examiné les préparations que nous en fai-

sons, & que nous enseignons, parce qu'elles réduisent le mixte à sa dernière pureté. Il est vrai que ce travail est pénible & laborieux; mais on est bien récompensé par le fruit qu'on en peut retirer. Le prince de la Médecine Hippocrate nous dit que l'Art de Médecine est long, & la vie de l'homme courte; *Ars longa, vita brevis*. Il a bien raison; car indépendamment de la difficulté qu'il y a à reconnoître les différentes causes & les différens symptômes des maladies, & en conséquence de trouver des remèdes efficaces, cette découverte coûte beaucoup de peines, de travaux, & de soins; mais l'on n'en sauroit trop prendre pour composer ses remèdes, & les mettre en état de bien opérer.

Nous reconnoissons si bien la nécessité indispensable qu'il y a de purifier le mixte qu'on emploie, que nous convenons que c'est en quoi consiste presque tout le secret. La science spagirique consiste uniquement en l'art de séparer le pur de l'impur, ainsi que porte son nom tiré du mot grec $\sigma\chi\alpha\omega$. Nous exhortons donc de tout notre cœur ceux qui entreprendront de travailler à la composition de ces

remedes de s'attacher au choix des matieres, & à leur purification.

Car si nous ne recevons pas le secours que la Medecine nous promet pour la guérison de nos maladies, pour la conservation de notre santé, & pour le prolongement de la vie par les différens remedes que la Pharmacie vulgaire nous prépare, & qui nous sont administrés par l'ordonnance de Messieurs les Docteurs en Medecine, ce n'est pas que les végétaux, les minéraux, & les métaux ne contiennent pas en eux les vertus que les grands Maîtres de l'Art leur ont attribuées pour le rétablissement & la conservation du corps humain. Chaque mixte, outre la vertu générale qu'il renferme dans son centre, qui est la source & le principe universel de la vie, est doué en particulier de vertus & de qualités spécifiques à chacune de nos infirmités; ce qui vient des différentes proportions qui se trouvent dans le mélange des principes qui le composent.

Ces vertus sont plus fortes, ou plus foibles, suivant les différens degrés de pureté, & de coction de ces mêmes principes.

Pour pouvoir donc tirer d'un mixte les secours que nous en attendons, & que l'on nous promet, il faut connoître en quoi consiste sa vertu, & où sont ses qualités; il faut de plus, & c'est ici (nous le répétons) l'essentiel, tirer de leur masse grossiere ce qui leur donne cette vertu, & renferme ces qualités.

Or dans la préparation que l'on fait ordinairement des mixtes, cherche-t-on à les purifier, à dégager le pur qu'ils contiennent des excréments qui l'envelopent, & des hétérogenités qui l'alterent? A peine travaille-t-on à le débarrasser de sa première écorce, & de sa terrestricité grossiere; mais quant aux autres excréments, tant fixes que volatils, qui sont mêlés dans chaque partie insensible du mixte, & qui aux yeux vulgaires paroissent en faire le composé même & l'essentiel, il n'en est pas question; ainsi on ne peut faire un vrai & bon remède de ce mixte, puisqu'il n'y a que ce qu'il contient de pur qui communique sa vertu, & qui renferme ses bonnes qualités, que les excréments, dont on le laisse embarrassé, arrêtent & alterent.

C'est la première raison pourquoi la

plupart des remedes que l'on nous donne sont si inefficaces, & souvent même si nuisibles. Les préparations que je demande exigent un travail pénible, long & assidu; un artiste adroit & sçavant dans la nature; enfin à quoi l'on se refuse, ne peuvent se faire sans dépense.

Une seconde raison de l'insuffisance des remedes qu'on nous prépare, est que ceux mêmes qui comprennent la nécessité qu'il y a de purifier le mixte dont on se sert, & de n'en prendre que le pur, ou ne sçavent pas le veritable moyen de purifier les mixtes, d'en ouvrir toutes les parties jusqu'au centre, d'en dégager le baume de vie qui y est renfermé, de l'extraire & de le séparer de ce qui lui est hétérogene, & de lui donner enfin un corps analogue qui le rende sensible, traitable, & propre à nous être administré; ou, s'ils sçavent quel est ce moyen, ils ignorent le lieu où ils pourront le trouver, & l'art de le rendre propre aux actions, auxquelles ils voudront l'appliquer.

L'agent dont nous parlons n'est pas unique. Il y en a plusieurs; mais qui partent tous du même principe, & qui ont tous la même source, la même origine,

& les mêmes vertus quoiqu'en différens degrés.

Les uns sont propres à tous les genres, d'autres à un seul, & d'autres seulement à quelques especes particulieres. Les uns sont nécessaires pour ouvrir, pour fouiller jusqu'au centre, pour décomposer radicalement; d'autres pour extraire les parties pures & essentielles qui ont été dégagées des liens qui les tenoient serrées.

Celui dont se servoit M. de Grimaldy, & que nous mettons en usage pour composer son or potable, est le plus efficace, & le plus merveilleux. Nous nous expliquerons sur cet article autant qu'il est permis de le faire. Je suis persuadé qu'il se trouvera des personnes qui me blâmeront de m'être trop expliqué; mais je les supplie de me pardonner en faveur de mes intentions. Je voudrois instruire mes freres. D'autres personnes, dont le nombre sera infiniment plus grand, trouveront que je ne m'explique pas suffisamment; mais je me rendrois criminel en le faisant d'avantage. Mais pour revenir à ce dissolvant, dont je traiterai dans la suite plus au long, il sert non seulement à extraire parfaitement toutes les teintures

des trois regnes, leur soufre pur, & leur partie mercurielle, mais encore il les ouvre seul, de quelque nature qu'ils soient; il les ouvre, dis-je, dans leur centre, fait la séparation requise, & ensuite l'extraction parfaite des principes purs qui en composent la quintessence.

Ce qui fait le mérite le plus considérable de cet esprit dissolvant & extracteur, qui doit sans contredit lui faire donner la préférence sur tous ceux que l'on pourroit avoir pour toute force de sujets, & entr'autres pour les matieres médicinales, est qu'il est le plus analogue à notre nature, & que l'on n'en peut craindre aucune corrosion, aucune mauvaise impression, aucun danger, aucun mal ; au contraire on doit en espérer toute sorte de bien.

La base & le fondement des pilules & du fébrifuge de M. de Grimaldy est l'antimoine, le fer, le cuivre, l'étain, & le nitre. Acquittons-nous présentement de ce que nous avons promis, & donnons une dissertation sur ces matieres minérales, & métalliques, pour faire connoître leurs vertus.

Pour cela nous nous servons de ce

qu'en ont dit les meilleurs Auteurs, & de ce que l'expérience que nous en avons faite nous a confirmé. Nous commencerons par l'antimoine.

CHAPITRE III.

*Contenant une Dissertation sur
l'Antimoine.*

UN célèbre Auteur de notre tems donne pour maxime que tout est dit, que nous ne faisons que glaner après nos anciens & les habiles modernes. Il a raison; ce que je vais dire au sujet de l'Antimoine n'est pas nouveau, je l'ai pris des meilleurs auteurs qui en ont traité; j'ai choisi entr'eux tous ceux qui l'ont fait avec le plus de modération, pour ne rien dire qui paroisse outré.

L'Antimoine est composé d'un souffre minéral, en partie très-pur, de la nature de celui de l'or, qui est rouge & fixe. C'est dans le centre de ce souffre solaire que résident les merveilleuses qualités de l'Antimoine. L'autre partie de souffre est impur, pareil au souffre commun; c'est à

ce dernier souffre qu'on doit attribuer la violence de ses effets, lorsqu'il n'est pas bien corrigé, ou bien séparé.

Ce minéral est fait d'un mercure métallique abondant, indigeste, & fuligineux, néanmoins plus cuit & plus coagulé que le vif-argent, participant de la nature du plomb. Le surplus est une substance terrestre, qu'il tient de sa matrice, qui contient fort peu de sel apparent, quoique le sel l'ait produit le premier; mais il est changé de nature à cause des diverses altérations & des divers changemens qui se sont faits par la cuite & par la digestion de son feu central.

Il est aisé de voir par ce que nous venons de dire de l'Antimoine & de ses parties constituantes, qu'il n'est autre chose que le composé, ou l'assemblage d'un sel vitriolique, d'un soufre, & d'un mercure de la nature du plomb.

Ainsi écartons toutes les fausses préventions que nous pourrions avoir sur cet admirable minéral, & ne perdons pas de vû, que lorsque les Anciens ou les Moderne qui ont traité de l'Antimoine, l'ont qualifié de poisson, ce ne peut être que par la comparaison des simples prépara-

tions de l'Antimoine, qui ne sont pas assez corrigées, qui purgent & font vomir avec violence, avec celles qu'ils enseignent, qui n'ont aucun mauvais effet, au contraire fortifient la nature, & l'aident à chasser insensiblement ce qui est nuisible. Nous pouvons nous en rapporter à ce qui nous en est dit par le sçavant M. Zwelfer dans les remarques qu'il a faites sur la pharmacopée d'Ausbourg, & aux louanges qu'il donne à ce minéral, loin d'être de l'avis de ceux qui s'avisent par un effet de leur ignorance, de le blâmer sans restriction. Voici les propres termes que j'ai traduis.

» Quoique le nom seul de l'Antimoine
» donne si mal parmi certains ignorans
» qui ne s'attachent qu'à décrier les plus
» beaux de tous les arts, ensorte que si
» quelqu'un ose seulement prononcer ce
» nom, aussi-tôt ils le déclarent exclus du
» corps des Medecins, & le mettent au
» rang des empoisonneurs; cependant
» comme ce jugement sur l'Antimoine ne
» peut sortir que d'un cerveau lunatique,
» & que ce ne sont que ceux qui n'ont
» pas la moindre connoissance des cho-
» ses qui en pensent si mal, & qui s'at-

» tachent à le décrier; nullement détour-
» né du droit chemin par les cris des
» chiens qui aboient contre cet astre, je ne
» rougis point d'assurer que l'Antimoine
» est véritablement une des bases, & même
» la principale colonne de la Medecine.
» Car l'on tire de l'Antimoine seul, com-
» me d'un prothée, seulement par diffé-
» rentes préparations, différens remedes
» très-salutaires à différentes maladies, &
» qui operent de différentes manieres.
» On en tire des remedes anti-vénériens,
» des diaphoretiques, des purgatifs, des
» vomitifs doux, des remedes qui puri-
» fient toute la masse du sang, des vul-
» néraires, des stomachiques; en un mot
» on en fait une véritable panacée, un
» remede universel. Nous pouvons en-
» core assurer qu'il n'y a aucun vomitif
» tiré des végétaux qui soit moins violent,
» & moins dangéreux, que ceux que l'on
» tire de l'Antimoine bien préparé; car
» jamais il ne causera ni tranchées, ni con-
» vultions, ni évacuation excessive,
» quand même on boiroit de l'eau froi-
» de par dessus.

Le témoignage d'un si sçavant person-
nage doit nous suffire. Passons au choix

de l'Antimoine, & aux diverses dénominations que lui ont données ceux qui en ont voulu cacher la préparation & les mysteres, afin que cela serve pour l'intelligence de leurs énigmes, & pour l'explication de leurs hiéroglyphes.

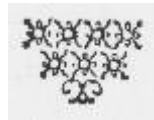
Les Philosophes Chimistes nous dépeignent ce minéral avec un caractere qui représente le monde avec la croix au-dessus, pour nous signifier que comme le mystere de la croix purifie & sauve l'ame de toutes ses souillures spirituelles, l'Antimoine, & ses remedes bien & duement préparés, purifient & délivrent le corps de toutes les impuretés qui causent & entretiennent les maladies qui l'affligent. Ils le nomment de plusieurs noms énigmatiques, comme le *Loup*, à cause qu'il consomme & dévore tous les métaux, à l'exception de l'or. D'autres l'ont nommé *Prothée*, parce qu'il reçoit toute sorte de formes, & qu'il se revêt de toutes les couleurs par le moyen du feu. D'autres l'appellent la *racine des métaux*, tant à cause qu'on en trouve proche leurs minieres, qu'à cause qu'il y en a qui croient qu'il est la racine & le principe des métaux. On l'appelle encore *Plomb*

sacré, Plomb des Philosophes, & Plomb des Sages, parce qu'il a quelque rapport à la nature de Saturne qui dévoroît ses enfans comme il dévore les métaux, & parce qu'il y en a qui le prennent pour le sujet du grand oeuvre des Philosophes, & de leur quintessence. Glauber nous le décrit comme le premier être de l'or.

Tous les Auteurs, & entr'autres Mrs Le Febvre & Lemery, qui ont fait un grand-nombre d'experiences sur ce minéral, demeurent d'accord qu'il faut choisir l'Antimoine de Hongrie, ou celui de Transilvanie, parce qu'il est le plus pur, & qu'il participe davantage de la nature solaire, & qu'ainsi son souffre interne est beaucoup plus exalté. Malgré cela ils conviennent que celui d'Allemagne, & celui de France sont bons, & qu'on peut s'en servir efficacement.

Il seroit trop long de déduire les épreuves qu'on peut faire pour le choix du meilleur Antimoine; mais la plus sure est celle à laquelle il faut s'arrêter, c'est de préférer celui qui donnera le plus de regule, & qui sera le plus net, parce que le regule n'est rien autre chose qu'un Antimoine bien purifié; à quoi nous ajou-

terons une chose très-importante qui sera la cloture de ce que nous avons à dire en particulier sur l'Antimoine. Il y a apparence que Paracelse n'entend par le mercure d'Antimoine autre chose que son regule bien préparé sans aucune diminution de son souffre solaire & central. Ainsi on doit nous sçavoir gré si nous sommes si exacts en cette opération, & l'on doit nous suivre scrupuleusement pied à pied dans la manipulation que nous enseigneront, & se servir d'un nitre bien purifié, pareil, s'il est possible, à celui que nous employons, dont nous devons la préparation à notre travail, & duquel nous nous servons avec succès pour la purification de nos matieres. Nous parlerons de ce nitre, bien different du nitre ordinaire, après que nous aurons parlé des métaux tant en général qu'en particulier.



CHAPITRE IV.

Concernant les Métaux en général.

Q Uoique nous ayons déjà fait voir qu'on pouvoit tirer les meilleurs remedes des Minéraux, & des Métaux, pourvu qu'on les purifie, cependant pour ne laisser rien à désirer sur ce sujet, nous établirons de plus en plus cette vérité en donnant une idée de leur conformation.

Comme il ne se trouve que trop d'ignorans parmi ceux dont l'art & la profession ne doivent être fondées que sur la connoissance parfaite de la nature & de ses productions, & que cette ignorance produit le mépris qu'ils ont pour les remedes tirés des Métaux, & des Minéraux qu'ils décrient, qu'ils annoncent hautement comme dangereux, & dont ils impriment la crainte dans l'esprit du public, ne se fondant que sur les mauvaises préparations que les Sophistes, les ignorans, & les paresseux en font, nous sommes obligés ici de tâcher de détruire une telle prévention, si contraire au bien &

au salut du genre humain; ce que nous ferons en découvrant la nature des Métaux, & des Minéraux; en faisant voir qu'ils tirent leur origine de la même source que les végétaux & les animaux mêmes; & qu'ils ne sont composés que des mêmes principes.

Ainsi pour les rendre aussi propres que les végétaux & les animaux à entretenir la vie de l'homme, pour en tirer contre toute sorte de maladies des remèdes plus puissans & plus salutaires que ne sont ceux que l'on tire des animaux & des végétaux, il n'y a qu'à les purifier, rompre cette tissure roide & forte qu'ils ont contractée dans les entrailles de la terre, en séparer ce qu'il peut y avoir d'étranger & de nuisible, & digérer & cuire ce qu'ils ont de crud & d'indigeste.

Il est certain & indubitable, que les Métaux, & les Minéraux quels qu'ils soient, sont formés par la nature de la même matière que le sont les végétaux & les animaux, de sorte que l'on n'y peut découvrir rien de plus que l'esprit universel du monde, le ciel, & les élémens, dont la nature composé toutes choses. Car elle n'a aucun autre réservoir, ou

magasin particulier, d'où elle puisse tirer une matiere singuliere pour employer dans la composition des Métaux, ou Minéraux. Ainsi elle est obligée de faire tous ses ouvrages, & de produire tous les différens mixtes, de la même matiere tirée du même laboratoire, & dont toute la différence ne vient que des différens moyens, des différens vaisseaux, & des différens instrumens, dont elle se sert pour faire ses ouvrages.

C'est pourquoi voyons & examinons quelle est la route que la nature tient inviolablement dans la production des Métaux.

Chaque élément, suivant l'ordre que le suprême Dispensateur de toutes choses établi dans la nature, jette de son pur & parfait de l'un dans l'autre, le supérieur dans l'inférieur; car l'on doit sçavoir que dans les productions les semences ne montent pas, mais qu'elles descendent. Ainsi les cieux les plus élevés répandent leurs influences, qui sont, pour ainsi dire, leurs semences dans les cieux; inférieurs, de sorte que ces semences, ces vertus, ces influences descendent par ordre des uns aux autres jusqu'au centre de la terre.

Là de toutes ces semences il se compose une certaine vapeur, qui ensuite se résout en liqueur ou eau, laquelle monte & descend par une circulation perpétuelle de la terre aux cieux, & par là se purifie, se sublime, & enfin se coagule en terre, qui étant encore continuellement arrosée de cette même liqueur dont elle a été formée, est purifiée de plus en plus, & lavée de toutes ses taches, jusqu'à ce qu'elle devienne très-blanche, très-pure & très-nette. C'est ce que les Philosophes appellent le soufre blanc incombustible. Cette terre blanche, pure, & parfaitement lavée par sa propre eau, comme nous venons de le dire, est enfermée dans des souterrains parfaitement purs & nets, où elle ne peut être gatée ni altérée par aucun mélange de matière étrangère, ni en ayant aucune dans ce lieu secret, où par sa chaleur naturelle & centrale, & par celle des autres causes qui Influente, elle se cuit, & se fixe en Métal parfait, & pur argent.

Que si par une plus longue & plus forte coction, cette terre de blanche qu'elle est, devient terre ou soufre rouge, & qu'elle soit aussi renfermée dans

des matrices pures & nettes, sans aucun mélange de terres étrangères ou souffres impurs, elle se cuit & se fixe encore plus parfaitement que n'a fait le souffre blanc, & forme le roi des métaux, l'or. Ainsi l'or & l'argent ne different que par les degrés de cuisson & de fixation. Car pour ce qui est de la pureté & de l'harmonie des parties, elle est la même dans les deux.

Il n'en est pas de même dans les métaux, que l'on appelle imparfaits; leur harmonie est différente & discordante, & les impuretés dont leurs parties sont infectées les altèrent & les dégradent de différentes manières.

Car quoiqu'ils soient formés de la même semence métallique que l'or & l'argent, de cette eau formée de la vapeur qui s'élève du pur des cieux, & des éléments descendus au centre de la terre, cependant comme cette eau qui, pour se purifier, & pour s'empreindre de plus en plus des vertus célestes & élémentaires, circule continuellement de bas en haut, & de haut en bas, pour se coaguler enfin en terre vierge, n'acquiert pas toujours par ce mécanisme de la nature, la

pureté où elle tend, & qu'au contraire elle y contracte souvent des impuretés par le mélange, & la jonction qu'elle reçoit, des parties grossieres excrementueuses des élémens qu'elle rencontre dans ses différentes ascensions & descentes, qu'elle se coagule souvent non en terre pure & nette blanche ou rouge, mais en terre noire & foetide, qui en cet état d'imperfection est renfermée dans des matrices impures où il se trouve déjà des souffres impurs & grossiers, terrestres, brûlés, & un sel alteré; que là se cuisant & se fixant sans se dégager, il se produit un métal imparfait, dont les qualités, les vertus, & la forme différent suivant la vertu de la planete dont l'influence prédomine, & suivant la qualité des souffres & des sels qui se sont trouvés dans le souterrain; comme aussi suivant le degré d'impurété de l'eau ou mercure qui s'est coagulé en terre noire; les métaux imparfaits sont très-différens entr'eux dans leurs compositions pour leurs degrés d'imperfection, & pour leurs vertus & qualités.

Mais on peut par art non seulement imiter & aider la nature, mais même aller

en quelque sorte plus loin qu'elle. On peut réveiller & fortifier ce petit feu minéral suffoqué dans un corps grossier le dépouiller des impuretés sulphureuses combustibles, des terrestrités incapables de coction, en nettoyant & lavant le corps pur, & lui donnant à boire une liqueur de sa nature, & à manger une viande de sa substance; on peut multiplier cet esprit & ce feu naturel par un esprit & un feu semblable; enfin on peut assembler & réunir les principes de la vie & du regne minéral, & les rendre analogues à notre nature & à nos principes vitaux.

Quoique nous soyons vivement pénétrés de toutes ces choses, quoique nous en sentions les véritables beautés, quoique nous eussions un plaisir extrême à les communiquer, cependant comme ce n'est point ici un traité de métallique en forme que nous donnons au Public, nous croyons avoir suffisamment rempli l'objet que nous nous étions proposé; c'est-à-dire, avoir démontré quelle est l'origine des métaux en général; que les imparfaits sortent de la même source, ont la même semence que les parfaits, & que

par l'art, en dégagant les imparfaits du mélange impur qu'ils ont contracté dans leur formation, & dont la nature n'a pû seule les dégager, comme elle n'a pû vaincre les obstacles qui se sont opposés à sa première intention, on peut donner à ceux-ci la pureté requise, & rendre leur vertu & leur efficace pareille aux autres.

Enfin il nous suffit de dire que les uns & les autres, les parfaits & les imparfaits, sont composés de la même matière, & ont les mêmes principes que les végétaux & les animaux; qu'ainsi ils sont du moins aussi propres à nourrir, à guérir, & conserver, & à prolonger la vie de l'homme.

Ajoutons à cela succinctement les bonnes & mauvaises qualités, les propriétés, les vertus, de chacun de ces métaux en particulier, pour pouvoir rejeter les unes, & conserver les autres.

Quoique nous ayons montré suffisamment quels sont les principes de l'or & de l'argent, il reste à faire voir quelles sont leurs vertus médicinales.

L'or parfaitement préparé est le plus souverain confortatif de la nature, pour

toutes les parties essentielles du corps humain, parce qu'ayant son humide radical semblable au notre, ces deux humides s'unissent, & se convertissent sur le champ en une seule & même substance, & que ses parties étant plus fortement fixées, s'attachent par des liens plus forts. Par là il résiste plus fortement à toutes les altérations auxquelles notre nature est exposée, & par conséquent il retarde beaucoup la vieillesse, ses incommodités & sa caducité; ainsi il prolonge nos jours au-delà de ce que nous pouvons espérer, en augmentant notre humide radical, le fixant ou le coagulant, & le serrant par des liens plus forts que ne sont ceux de notre propre nature.

On peut le donner dans toutes sortes de maladies. Il convient à toutes, & n'est contraire à aucune, parce que fortifiant merveilleusement notre nature, elle devient par son moyen assez puissante pour se délivrer elle-même de tous ses maux.

L'on tire de l'argent un remède souverain & infaillible contre toute sorte d'épilepsie, soit récente, soit inveterée, parce qu'il fortifie tellement le cerveau,

& en multiplie tellement les esprits, qu'il en chasse & dissipe toutes les humeurs & vapeurs, tant celles qui y sont poussées des parties inférieures, que celles qui s'y sont amalgamées, & qui y séjournent.

Par la même raison il doit guérir la manie, la lycanthropie, & toutes les affections mélancholiques, la phrenesie, & le délire.

Il doit produire le même effet en tout tems & dans toute sorte de maux de tête & de cerveau; car l'argent est, pour ainsi dire, le vrai & l'unique microcosme du cerveau. Il en d'un très-grand secours aux hectiques & phthisiques; il rétablit leurs forces mourantes, il leur rend même leur première santé, sur-tout si on y joint quelques gouttes de quintessence d'or, & qu'on en prenne deux fois la semaine, le matin à jeun dans un peu d'eau de canelle, ou de melisse; le tout mêlé dans un bon bouillon.



CHAPITRE V.

Contenant une Dissertation particulière sur chaque Metal imparfait.

L'Eau minérale empreinte des semences astrales, & élémentaires, venant à se coaguler en soufre rouge, par la force de la chaleur qu'elle a eue dans ses circulations, & n'ayant pas cependant encore déposé toutes ses crasses, & hétérogénéités, est enfermée dans des souterrains, ou matrices impures, où il se trouvoit déjà beaucoup de soufre rouge impur, & brulé. Là l'eau minérale congelée en terre ou soufre rouge, se mêle, & s'incorpore, avec celui qu'elle trouve dans la matrice, ils se cuisent & se coagulent ensemble; ils ne peuvent pourtant pas acquérir une fixation parfaite, parce que les excréments, ou parties hétérogenes, qui sont mêlées avec les parties pures, empêchent le

cont(r)act immédiat de celles-ci, & par conséquent leur union, d'où dépend la fixation. Ainsi se forme le métal imparfait appelé Cuivre, que les Chimistes nomment Venus, parce que c'est la planète de ce nom qui dans le tems de la production de ce metal, influe le plus, & y répand ses esprits, ou rayons, plus fortement & plus abondamment que les autres planettes, & qui par là lui communique ses vertus, & ses qualités particulieres.

Le Cuivre est le metal le moins imparfait des métaux imparfaits, ayant en soi une assez juste proportion des principes naturels, & ne pêchant que par la qualité brulée d'une partie de son soufre, & par le mélange de quelque hétérogenités, qui empêchent l'union, & la fixation de ses parties pures.

Vertus du
Cuivre, ou
Venus.

Le Cuivre nous donne des remedes excellents pour guérir une infinité de maladies les plus facheuses. Il n'y a aucune mauvaise affection de cerveau qui ne lui cede aisément.

Il guérit toute sorte de fievres continues, ou intermittentes, parce qu'il purifie le sang par les voies critiques; qu'il

empêche la corruption, & chasse celle qu'il trouve; qu'il fortifie tous les visceres, & augmente la chaleur naturelle.

Il guérit toutes les maladies de la peau, galle, tigne, dartres vives, & inveterées, même la lepre; il consolide, & donne une louable cicatrisation à toutes blessures, & à tous ulceres, anciens, recens, & cela par la seule application extérieure, parce qu'il tempere, & qu'il adoucit par l'exuberance de la douceur vitale de son sel; toute l'acreté mordicante que la corruption a introduite dans le sel de notre corps.

Il guérit toutes douleurs, & accidens de goutte, de sciatique, de rhumatisme. Toutes les affections des muscles, ou des nerfs cedent à sa force, & son efficacité. Il dissout, & chasse par son sel & son esprit, les parties tartareuses, & mucilagineuses qui sont arrêtées dans les articulations.

Il ramollit toutes les tumeurs dures, & skirreuses, &c. Mais il seroit trop long de rapporter ici toutes les propriétés, & tous les avantages que la Medecine peut tirer du Cuivre préparé philosophiquement. Qu'il nous suffise donc

de dire en un mot que l'on en tire les plus grands secours pour toute sorte de maladies.

Du Fer.

Le Fer est le metal le plus impur, & le plus imparfait dans sa composition, quoiqu'il soit le plus utile, & le plus nécessaire, pour le travail, & pour l'usage de la société civile. Il a même des vertus, & des qualités excellentes, pour servir d'agent, ou d'instrument, dans les ouvrages de la nature. Ce metal n'est presque composé que d'un souffre impur, rouge, brulé, desseché, & denué presque de toute humidité radicale, & d'un mercure aussi impur; l'un, & l'autre mêlé avec beaucoup de terre foeculente, ou limon trouvé dans le lieu qui lui a servi de matrice, & où il a été fixé en metal. Ce souffre impur brulé, & ce mercure impur dont il est composé, sont les crasses que l'eau minerale, en se purifiant pour se coaguler en souffre pur, blanc, ou rouge, a déposées, où par conséquent il reste très-peu de bon, & de pur. Il y en a pourtant, & du meilleur; mais il est très-difficile à extraire, & l'extraction

demande beaucoup de travail, & d'attention, à cause de sa petite quantité.

Si vous prétendez donc vous servir de ces souffres grossiers, & terrestres, rouges, combustibles, & foetides, que l'on tire du Fer par les opérations vulgaires, vous n'en ferez rien de bon, & de vrai; mais si, séparant ces souffres grossiers, & foetides, vous en tirez une liqueur d'un beau rouge, clair, & brillant, & dont vous vous servirez pour tirer de son centre un sel pur, qui y est caché, vous en pourrez tirer des usages merveilleux, & surprenants, tant pour la perfection de métaux, que pour la guérison des maladies humaines, comme vous dit, & vous enseigne Raymond Lulle. Le deffaut de mercure, ou d'humide radical, & le mélange de limon, ou terre impure, rend ce metal de très-difficile fusion.

La planete de Mars, qui influe, & qui préside à la formation de ce metal, lui communique ses vertus, & augmente la qualité chaude dont son souffre est brulé, & presque entierement desseché.

Les remedes qu'on tire du Fer ne sont ni moins puissants, ni moins étendus que

Vertu du
Fer, ou
Mars.

ceux que l'on tire du Cuivre. Son essence est un baume des plus merveilleux pour guérir toutes sortes d'ulceres, tant anciens que récents, & pour consolider toute sorte de blessure; car il resserre, & coagule très-puissamment; il dissout les humeurs corrosives, & change leur nature; il empêche par son sel fixe, la pourriture des parties, & y rappelle un sang pur, & des esprits en abondance.

Il arrête par les mêmes raisons toute sorte de flux de ventre, & dysenterie, & particulièrement parce que par sa vertu astringente, il fortifie le ventricule, & augmente la chaleur naturelle.

Il arrête aussi le flux hépatique, parce que lorsqu'il parvient aux orifices relâchés des veines du mesenterre, il les resserre par la qualité astringente, & les laisse dans la proportion de la nature.

Il n'est pas moins efficace pour arrêter par la même raison les pertes, & flux immodérés des femmes, de quelque nature qu'ils soient. Il fortifie leurs parties foibles, il soutient celles qui sont relâchées, & les empêche de descendre, & de couler en resserrant l'orifice de l'uterus.

Pour les guérisons des gonorrhées, quelles qu'elles soient, ou veneriennes, ou autres, l'on peut dire que c'est un remede infailible, par la raison qu'il fortifie merveilleusement le foye , en multipliant les esprits, & en dégageant le sang de toute humeur visqueuse & corrompue.

De L'Etain.

L'Etain, qu'il a plu aux Philosophes d'appeller Jupiter, parce que cette planete influe plus fortement qu'aucune autre dans le temps de la formation de ce metal, & qu'elle lui communique toutes ses vertus, & qualités, qui sont des plus puissantes, & des plus bienfaisantes; L'Etain, dis-je, se forme d'un souffre blanc, & d'un mercure blanc, l'un, & l'autre crud, & indigeste, infectés par quelque peu d'excremens limoneux & onctueux; ce qui empêche la digestion, & la coccion de ses principes; en sorte que le mercure, ou l'humide radical, demeure encore plus crud, & plus indigeste que le souffre, parce que les poids de nature manquant entre les deux principes, celui du mercure excede celui du souffre.

C'est du mélange de ces excréments, & de la crudité, & indigestion du mercure, que vient ce qu'on appelle cri dans l'Etain; sa trop légère fixation, & sa fusion trop prompte au feu, viennent de la surabondance de ce mercure.

Vertus de
l'Etain, ou
Jupiter.

L'on tire de l'Etain des remedes excellens pour la guérison des maladies. On en tire aussi des secrets merveilleux pour la perfection de tous les ouvrages de la nature, que l'on ne sauroit guere atteindre sans le secours de ce metal. Sa préparation dissout la pierre dans les reins, & dans la vessie, guérit radicalement toute sorte de coliques, toutes suffocations de matrice, toute sorte d'ulceres, même la gangrene; elle opere jusqu'à la guérison parfaite de la fièvre hectique, par son humide radical très-homogene, & semblable au nôtre, qui le répare parfaitement, & lui redonne aisément ses forces, & sa vigueur; Il délivre le sang de tous les sels acres, mordicans, & caustiques qui le corrompent, & le consomment.

Il ne faut pas se flatter que l'on puisse jamais tirer de ce métal ces merveilleux & divins remedes par les prépara-

tions vulgaires; il faut, pour les extraire(s), purifier parfaitement ses principes, ce qui ne se peut faire qu'en les décomposant, & les remettant dans leur simplicité primordiale, telle qu'ils l'avoient avant qu'ils fussent mêlés, & infectés par les excréments qui s'y sont joints, après quoi il n'y aura qu'à les cuire, & les fixer, jusqu'au degré de la fixation solaire.

Qu'on travaille donc, & qu'on s'attache à trouver dans la nature les moyens de parvenir à cette préparation. On les trouvera si l'on emploie un travail assidu, & une étude fondée sur les vrais principes naturels; alors on verra avec joie que les maux les plus cruels, & les maladies les plus opiniâtres, cesseront de se moquer des remèdes.

Mais si l'on croit faire des préparations utiles, & salutaires de ce métal, ainsi que des autres, par d'autres voies que par celles que nous venons d'indiquer, l'on se trompe grossièrement, & les pauvres malades sont abusés.

Du Plomb.

Le Plomb, ou Saturne, est un métal très-imparfait, quoiqu'il renferme

dans son centre une certaine quantité de ce qu'il y a de meilleur, & de plus parfait dans la nature, je veux dire une portion de mercure, ou de l'humide pur, & une portion de souffre blanc, aussi très-pur; mais ces parties pures sont mélangées de tant d'impuretés, que la nature les ayant ainsi renfermées dans des concavités de rochers bien compactes, & bien serrés, avant que d'avoir fait la séparation de ces impuretés, le tout ensemble, circulant dans ce lieu, se cuit, & se fixe, quoique très-imparfaitement, en une espece de terre grasse, & visqueuse, qui devient ensuite terre seche, aride, & pesante.

C'est ce que nous appellons Mine de Plomb, & dont par l'action du feu extérieur, l'on tire en grande quantité par la fusion, le métal nommé Plomb, & ordinairement en même-tems un peu d'argent pur.

Il y a des mines de Plomb beaucoup plus riches les unes que les autres. Il y en a où l'on voit à l'oeil comme des étincelles blanches, & brillantes, éparses ç'a & là sur la mine, ou sur sa cendre. Si alors on refermoit bien exactement le

trou du rocher par lequel on a fait l'ouverture de la mine, ensorte qu'aucun air ne put entrer, ni les esprits métalliques en sortir, & qu'on laissat ainsi cette mine sans l'ouvrir pendant un bon nombre d'années, cent ans ou environ, l'on trouveroit alors au lieu d'une mine de Plomb, une mine d'argent très-pur, & parfait, parce que la nature auroit achevé son ouvrage en séparant les impuretés, dessechant les aquosités, & cuisant les crudités, par la vertu de son feu central, & par l'action, & la circulation continuelle de son mercure pur.

Cette mine par une très-longue succession de tems, de mine d'argent, deviendroit mine d'or.

Quelques Philosophes ont écrit que le Plomb n'étoit autre chose qu'un or lépreux, infecté, & corrompu; ce qui ne doit point se prendre à la lettre, comme si le Plomb, dans sa nature de Plomb, contenoit réellement de l'or, ou un souffre rouge pur, comme il contient un souffre blanc pur, qui est réellement argent; mais l'on doit entendre la pensée de ces Philosophes dans ce sens, que le Plomb contient en soi une portion très-épurée

de soufre parfait, qui, de blanc qu'il est encore, deviendrait rouge par une coccion continuée.

Ces impuretés, dont nous dirons que le Plomb est rempli, sont humides, froides, & seches, terrestres, crues, & indigestes. La surabondance de cette aquosité froide, empêche ce métal de pouvoir se cuire, & se fixer, jusqu'à ce que par un très-long espace de tems, l'humidité surabondante soit dissipée par la chaleur du soufre, & que les excréments terrestres soient séparés par une longue, & continuelle circulation, du vrai mercure, ou eau minerale. Aussi peut-on dire que le Plomb n'est qu'une semence métallique impure, simplement coagulée. Delà vient la facilité de sa fusion au feu.

Vertus du
Plomb, ou
Saturne.

Le Medecin habile peut tirer du Plomb les mêmes remedes que nous avons dit que l'on tire de l'Etain, quoique d'une vertu un peu moindre, à cause de l'influence de Saturne, qui est moins favorable que celle de Jupiter; mais il faut travailler sur les mêmes principes, & suivre les mêmes voies que celles que nous avons indiquées pour l'Etain; autrement les secours que l'on en tirera seront des

plus foibles, & d'une utilité bien équivoque, surtout si l'on en veut faire usage pour l'intérieur.

Du Vif-Argent, ou Mercure
vulgaire.

C'est une erreur très-répandue, mais des plus grossières, que de croire que le Vif-argent, ou Mercure vulgaire, est, ou contient, la semence générale des métaux; que tous les métaux, avant que d'être spécifiés, ont commencé par être ce Mercure, qui ensuite est devenu, tel, ou tel métal, soit parfait, soit imparfait, suivant la qualité du lieu, où la nature l'a renfermé pour le travailler, & le faire, ou Or, ou Argent, ou Cuivre, ou Fer, ou Etain, ou Plomb. Non certainement, le Mercure vulgaire n'est point la semence des métaux; les métaux n'ont point été ce qu'est le Mercure vulgaire avant qu'ils fussent ce qu'ils sont; & ce Mercure, ou Vif-argent, est lui-même un vrai métal, métal imparfait, quoique moins imparfait que les autres.

Sans rapporter en détail les raisons physiques qui peuvent détruire cette er-

reur, je me contenterai d'en toucher une qui en découvre l'absurdité, c'est que (comme tous les vrais Philosophes en conviennent) le Mercure vulgaire est beaucoup plus pur que le plomb, & que tous les autres métaux imparfaits. Or si la nature commençoit la composition des métaux par le Vif-argent, elle déterioreroit cette semence par sa coction, au lieu qu'elle doit la perfectionner. Il est produit, comme tous les autres, d'une semence métallique, formée par un autre Mercure, & spécifié par la qualité, & les proportions de ces principes.

Ce métal est composé d'une partie égale de l'humidité métallique pure, qui est le vrai Mercure, & de la seche chaude, qui est le souffre; l'une, & l'autre presque entierement dépouillées de tout excrément élémentaire, & jointes par très-peu de sel.

C'est cette égalité du souffre, & du Mercure, ou du sec, ou de l'humide, qui se lient, & s'unissent l'un à l'autre, en sorte qu'aucun des deux prédomine, & qu'ils se temperent également, qui fait que ce métal remue, & roule continuellement, sans pouvoir s'arrêter, à cause de la

fluidité de la partie mercurielle humide, & sans pourtant que cette humidité humecte ce qu'elle touche, à cause de la sécheresse de la partie égale de soufre. Le défaut de sel en empêche la liaison.

Les effets, & les remedes que l'on tire par les préparations vulgaires, de ce métal, sont trop connus pour qu'il soit nécessaire d'en parler ici; mais si l'on vouloit en tirer des remedes plus salutaires, plus puissans, & moins dangereux, il faudroit les travailler avec plus d'art, & plus de connoissance, que l'on n'en n'emploie communément.

Il faudroit d'abord penser à trouver le moyen de le dissoudre dans ses principes, d'en séparer toutes les crudités froides, & flegmatiques, de séparer aussi quelque peu de soufre impur, & foetide, qui s'est mêlé avec son soufre blanc, & pur. Il faudroit ensuite lui faire prendre la couleur rouge, qui est la vraie teinture.

Ce n'est que par ce seul moyen que l'on peut tirer du Mercure vulgaire une thériaque parfaite contre toutes sortes d'especes de venin, & un baume souverain pour la guérison de toutes sortes de plaies, & d'ulceres. Car le sel doux

Vertus de
Vif-argent,
ou Mercu-
re vulgaire.

qui est dans ce baume, adoucit dans l'instant tous les autres sels contraires à notre nature, en quelque partie du corps qu'ils soient contenus, & quelque acres, & mordicans qu'ils puissent être.

Il y a une observation essentielle à faire pour la préparation des remedes, & qui cependant est ignorée, ou négligée, par la plûpart des Artistes; c'est sur le tems qu'il faut prendre pour faire, ou du moins pour commencer ces opérations. Il est certain en général que le printems est la saison de l'année la plus favorable pour la composition des remedes, parce que c'est alors que le soleil par sa chaleur ouvrant les pores de la terre, les esprits vivifiants sortent plus abondamment du centre où ils ont été cuits, & digérés, & qu'ils se joignent à leur semblable, qui est le pur du mixte sur lequel on travaille.

Mais il y a encore une observation plus particuliere à faire, & qui a rapport à la qualité, & à la nature du mixte sur lequel l'on travaille; c'est l'influence benigne de l'astre qui préside, & qui domine sur ce mixte. Il faut qu'il luise sur l'horizon avec le soleil, qu'ils soient en as-

pect favorable, & dans une de leur maisons, ou exaltations.

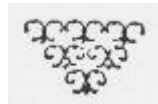
Par exemple, vous ne devez jamais préparer le Fer, pour en tirer le crocus, l'huile, la teinture, & le sel, que la planète de Mars ne soit sur notre horizon avec le soleil, qu'il ne soit en bon aspect, & l'un, ou l'autre, ou dans le Belier, ou dans le Lion.

Vous travaillerez le Plomb, lorsque le soleil, & Saturne se trouveront ensemble, ou dans le Verseau, ou dans le Capricorne; l'Etain lorsque Jupiter, & le soleil, tous deux sur l'horizon, seront amis, ou dans les Poissons, ou dans le Sagittaire; & ainsi des autres mixtes; car il n'y en a aucun dans les trois regnes qui ne soit particulièrement soumis à quelque planète, ou signe céleste; il faut donc prendre le tems de sa bonne intelligence avec le soleil, qui est le grand mobile, & le pere de la nature.

Voilà ce que nous avons à dire sur les Minéraux & les Métaux, tant en général qu'en particulier. Je souhaite que cet abrégé, cette foible esquisse, puisse être utile au Public. Je désire que ces essais puissent émouvoir quelque vrai Sça-

vant pour traiter cette matiere plus au long, & la mettre dans un plus beau jour. C'est un champ fertile, où l'on peut faire d'amples moissons. Je me tiendrai avantageusement récompensé de mon travail, de mes veilles, & de mes dépenses, si l'on veut bien par émulation approfondir une matiere si vaste, que je n'ai fait qu'effleurer, & par conséquent être de plus en plus utile au Public, but auquel doivent tendre toutes nos actions.

Dans ce même esprit je vais m'acquitter de ce que j'ai promis en faisant une Dissertation sur le Nitre, sujet d'autant plus important que ce sel sert non seulement à purifier nos matieres, mais qu'il a par lui-même d'excellentes vertus, & qualités, lorsqu'il est bien purifié, & préparé; & qu'on en peut tirer des remedes exquis, & très-salutaires. C'est ce que nous allons faire voir.



CHAPITRE VI.

Du Salpêtre, ou Nitre.

I L en couteroit trop à la brieveté que nous nous sommes proposée si nous nous attachions à rapporter les sentimens des Physiciens, Chimistes, & Alchimistes, sur le Nitre; nous nous contenterons de faire mention de ce qu'ils ont dit de plus utile.

Le sel Nitre, & le Salpêtre, sont la même chose, & s'il y a de la différence, c'est que le Nitre est un Salpêtre plus fin, & plus pur.

M. Lemery définit ce sel d'une manière très-simple. Le Nitre, dit-il, *est un sel empreint de quantité d'esprits de l'air qui le rendent volatil*. Ce sel se tire des pierres, des terres, des platras, & des matériaux des vieux batimens qu'on démolis, comme on le peut voir à l'Arсенal de Paris, où se fait le meilleur Salpêtre qui soit dans l'Europe.

Entre tous ceux qui ont parlé de ce sel admirable, le Chevalier Digby, mé-

rite, pour ainsi dire, la palme. Le sel Nitre est un aimant qui attire sans cesse un semblable sel de l'air qui le rend fécond, & vivifiant, & c'est delà que le Cosmopolite prenoit occasion de dire qu'il y a dans l'air une invisible, & secrete substance de vie. Ce sel doux, & balsamique, contribue à la vie des animaux, & des hommes, comme à celle des plantes. Ce sel est la véritable nourriture des poulmons, & des esprits.

Dans ce sel habitent les vertus séminales de toutes choses; car ce n'est qu'un très-pur, & très-simple extrait préparé de tous les corps sur qui le Soleil darde fortement ses rayons , en le sublimant à un tel point de hauteur qu'il acquiert le dernier degré de pureté.

Cet aimant terrestre, ce lezard, dis-je, rampant, attire en bas, & suce, pour ainsi dire, ce dragon volant, pour l'incorporer, & ne faire ensemble qu'un tout, conformément à ce grand aphorisme de la Table d'Emeraude, *le superieur, & l'inferieur ne sont qu'une même essence; le Soleil est son pere, la Lune sa mere, la terre est sa nourrice, & l'air le porte, & le distribue de tous côtés.* Comme donc cet esprit universel est homogène

à toutes choses, & qu'il est par ses effets l'esprit de vie, non-seulement pour plantes mais encore pour animaux, ne seroit-il pas juste, & très important de le préparer duement, afin qu'il ne fût pas moins utile à remédier aux maladies du corps humain, qu'à rétablir les plantes dans leur première verdoyante vigueur?

C'est par là qu'Albert le Grand fut surnommé Mage, parce que dans les plus grands froids de l'hyver, par le moyen de cet esprit, ou de ce sel céleste, & balsamique, il étoit assez ingénieux pour faire germer toutes sortes de plantes, & leur faire porter des fruits en parfaite maturité. Si l'on suivoit les mêmes règles que ce grand Maître pour rendre ce sel sympathique, & convenable au corps humain, il est indubitable qu'il feroit en nous le même effet qu'il fait dans les plantes.

L'action du Nitre de l'air qui se rabat sans cesse autour du bled, & des autres plantes empreintes du Nitre terrestre préparé, est le mécanisme de la nature même. Cette réunion du supérieur & de l'inférieur, n'est point une imagination; elle est réelle & effective: c'est de ce mariage du ciel & de la terre, que

naissent toutes les productions qui se font dans la famille des minéraux, végétaux, & animaux. Ce sel exalté, & mis en mouvement, par les naissantes chaleurs du printemps, se mêle dans le suc des plantes, dans le sang des animaux, & dans le sein de la terre, sollicite les unes, & les autres à la reproduction, & à la multiplication de leur genre, & de leurs especes.

Delà viennent cette joie, & ce rajeunissement charmant, que le printemps fait briller sur toute la face de la nature, & ce même Nitre bien préparé, comme dit ce sçavant Anglois, pour l'usage de l'homme, répareroit de tems en tems le déperissement que causent les années, & nous procureroit ce précieux rajeunissement que l'Ecriture Sainte reconnoit dans l'aigle; *Renovabitur ut aquila juvenus tua.* Ps. 102. v. 5.

Platon, le divin Platon, appelle à juste titre le sel une chose divine. Il n'hésite point à dire que le sel est l'objet de la prédiction de Dieu. En cela il parle d'après Moïse, qu'il avoit étudié avec succès, puisqu'il en a composé ses plus beaux écrits.

En convenant que tout ce que les Phi-

losophes disent de sublime au sujet du Nitre est vrai, il faut en même-tems convenir qu'ils entendent parler d'un Nitre aërien, qui est attiré en sel plus blanc que la neige, par la force des rayons du soleil, & de la lune par un aimant qui attire l'esprit invisible; c'est-là la magnesie des Philosophes, & l'agent dont ils composent leur dissolvant, ou mercure philosophique, qui ouvre le mixte jusque dans son centre, pour avoir ce feu pur qui est l'ame, & le principe de vie, & des actions de toute choses; qui est en quelque façon la clef qui ouvre les portes secretes pour décomposer le mixte, & le réduire en son premier principe. Tel est enfin que celui qui nous sert de dissolvant dans la composition de l'or potable de M. de Grimaldy. Nous convenons que ce n'est point de ce sel admirable dont nous entendons parler présentement, mais de celui dont parle M. Lemery, qu'on fait à l'Arsenal, qui a pourtant en soi de grandes vertus, puisque ce Nitre terrestre, étant bien préparé, & parfaitement purifié, est de la même nature, & contient les mêmes principes, que le celeste.

La difficulté ne réside donc que dans la purification exacte de ce sel, à laquelle on n'est point parvenu jusqu'aujourd'hui, parce qu'on n'a pas assez approfondi la nature de ce mixte, ni connu les parties, dont il est composé. C'est à quoi nous avons réussi avec succès.

Les plus difficiles conviendront sans doute aisément que la purification des mixtes est nécessaire pour pouvoir en extraire la vertu, & pour tirer de leurs différentes qualités tous les secours, & tous les avantages, que nous en attendons, puisque les excréments qui les infectent, & les hétérogénéités qui les altèrent ne peuvent pas manquer de retarder leur action, d'embarrasser leur vertu, & de changer leur qualité. Mais la difficulté de parvenir à une véritable purification n'est pas petite. Pour en connoître le moyen, il faut connoître la nature & la composition du mixte que l'on veut purifier, comme aussi celle des agens que l'on emploie dans cet ouvrage.

De toutes les sortes de purifications, celles qui tendent à rendre les mixtes simples, je veux dire à les dégager, & à les séparer des autres mixtes qui souvent se

trouvent unis à eux dès leur formation, & qui par là en paroissent inséparables; sont les plus nécessaires; car si le mixte se trouve uni à un autre mixte, ce que vous en retirez, avant la séparation, soit esprit, soit corps, soit sel, souffre, ou mercure, sera composé des deux, & participera des qualités différentes de chacun de ces mixtes; ainsi vous n'aurez qu'une vertu alterée, différente de celle que vous devriez, & que vous croyez avoir, souvent corrompue, ou du moins très-affaiblie.

Le Nitre dont les vertus propres sont si grandes qu'elles peuvent seules operer ce qu'il y a de plus merveilleux dans la nature, & de plus rare dans l'art, est un de ces mixtes composés, & unis dans la formation à un autre mixte qui arrête, & éteint presque sa vertu, & qui change ses qualités naturelles. C'est le sel marin, ou le sel gemme, qui s'est uni au Nitre dans sa formation. Tout le monde en convient, mais peu de personnes pénètrent la cause, & le principe de cette union. L'on sépare bien une partie de sel étranger par les différentes lotions, & cuites, que l'on donne au Nitre. Mais

l'on n'est pas parvenu à en séparer tout le sel étranger qui lui est uni. Communément le Nitre de la troisième cuite, ou celui qui est en cristaux, passe pour le plus pur, & le plus dégagé que l'on puisse avoir. C'est pourtant de ce plus pur, & de ce plus dégagé, que nous séparons encore une quantité considérable de sel étranger; ce qui démontre l'utilité, & même la nécessité de notre découverte, & de notre procédé.

Le moyen que nous employons pour faire ce dégagement, & cette séparation totale, est des plus simple; l'agent dont nous nous servons est des plus commun; l'opération est très-courte, & de fort petite dépense. C'est ainsi qu'opere la nature; il faut la suivre; il faut l'imiter; il ne s'agit donc que de l'étudier, & de la connoître.

Purification Philosophique du Nitre.

Prenez du Nitre, ou Salpêtre, de la seconde, ou de la troisième cuite, il n'importe; cependant avec celui de la troisième cuite vous opérerez plus facilement, plus promptement, & vous ti-

rez plus de sel. Je conseille donc de prendre du plus pur Nitre commun qu'on puisse avoir; faites-le dissoudre dans deux parties d'eau de pluie, & mettez la solution sur le feu dans un poëlon, ou une chaudiere de cuivre, & laissez chauffer, & fremir l'eau pendant un quart d'heure au plus, observant de mettre d'abord un peu plus d'eau que nous n'avons marqué pour suppléer à peu près à ce qui peut s'exhaler sur le feu en chauffant. Passez votre solution bien chaude à travers un linde dans une terrine de grais que vous aurez eu la précaution de faire chauffer auparavant, de peur que l'eau chaude ne la fasse casser. Ayez d'autres terrines de grais toutes prêtes, & bien nettes; examinez celles, où vous avez versé l'eau chaude, & en peu de tems, c'est-à-dire, avant que l'eau soit refroidie, vous verrez se former sur la surface de l'eau de petits cristaux en forme d'aiguilles, qui peu après, & successivement, se precipiteront au fond, ou s'attacheront aux parois de la terrine, faisant le plongeon comme de petits poissons. Lorsqu'il s'en sera précipité une certaine quantité, vous transvaserez l'eau encore chaude dans une au-

tre terrine, où la même chose arrivera, & dans une troisième, si votre eau est encore chaude, d'où après la précipitation faite, vous retirerez l'eau par inclination pour la remettre dans le poëlon, & la faire chauffer comme ci-devant. Vous recommencerez l'opération ci-dessus décrite, tant qu'il se formera de petites aiguilles de Nitre, fines, & transparentes. Il faut observer que lorsque vous transvasez vos eaux d'une terrine dans l'autre, la nouvelle terrine doit être chaude, autrement le sel étranger que vous voulez séparer recoagulerait, & se mêlerait avec le Nitre pur: c'est ce que vous remarquerez en vidant vos eaux; car vous trouverez que le bord de la terrine d'où vous videz l'eau, est plein de sel non-Nitre, parce que ce bord a été moins chaud que le reste. Vous devez donc ramasser avec un gros pinceau ce sel coagulé pour le mêler avec celui que vous remettrez sur le feu pour redissoudre. On peut conclure de notre procédé, que le Nitre est le seul sel qui se coagule au chaud. Vous laisserez bien secher au soleil, ou à l'air, ou dans une étuve, les terrines d'où vous avez retiré l'eau, & où sont attachés les

cristaux de Nitre, & vous les ramasserez ensuite proprement avec quelque instrument de bois, & non de metal. Que si vos aiguilles n'étoient pas bien nettes, bien transparentes, & fines, vous les fariiez redissoudre dans de l'eau bien nette, & vous opereriez comme ci-devant, séparant tout le sel étranger qui peut s'être coagulé, & précipité au fond des terrines. L'Artiste entendu qui travaillera avec attention, ne trouvera aucune difficulté à faire cette purification, & séparation du Nitre. Car tout le secret consiste dans la juste proportion de l'eau qui doit dissoudre le Nitre.

Je laisse aux Sçavans, vrais scrutateurs de la nature, le soin d'expliquer le mécanisme de cette séparation des sels & de nous apprendre pourquoi les parties seules du Nitre se cristallisent au chaud, pendant que celles des autres sels ne se cristallisent qu'au froid; pourquoi une certaine proportion d'eau est requise pour faire la séparation des sels, & la cristallisation du Nitre; par quelle raison cette proportion opere ces effets pendant qu'une plus grande, ou moindre quantité d'eau ne le peut; pourquoi de deux pains de Nitre

qui paroissent aussi purs l'un que l'autre, qui ont été purifiés de la même maniere, & par les mêmes ouvriers, & sont de la même cuite, l'un rendra plus de Nitre pur, & vrai, que l'autre; enfin quelle est la différence du vrai sel Nitre, & du sel étranger avec lequel il se trouve mêlé, & confondu.

Il n'y a personne qui ne sente d'abord l'importance de cette séparation totale, & la préférence que mérite notre Nitre pur, & simple, sur le Nitre ordinaire qu'on vent dans les boutiques.

Nous pouvons assurer avec vérité que la Medecine peut tirer des avantages infinis de cette parfaite séparation du sel étranger, & du Nitre.

Ce que nous venons de dire de notre Nitre pur paroitra peut-être hazardé à ceux qui, ne connoissant pas la nature, ou ne connoissant que ce qu'il y a d'exterieur, & de sensible dans ses opérations, font profession de douter de tout ce qu'ils ne voyent pas de leurs yeux, ou qu'ils ne touchent pas de leurs mains, & n'établissent la réputation de Sçavans qu'ils usurpent, que sur le pirrhonisme qu'ils introduisent dans toutes les matieres. Mais pour les convaincre qu'il y a du

vrai, & du sur, du bon, & de l'excellent, dans ce qu'ils ne voyent pas, & qui ne leur a pas été encore rendu palpable, nous ajoutons, & nous assurons par preuves experimentales, que de ce mixte seul l'on peut tirer les plus grands remedes de la nature, & des remedes en quelque sorte universels.

Car par la quintessence du Nitre tout notre sang est renouvelé, & si parfaitement purifié, qu'en peu de jours la personne qui en aura pris sera, pour ainsi dire, entierement renouvelée en toutes ses parties; tous ses sens, tant internes qu'externes, seront fortifiés, & séparés; les incommodités de la vieillesse dissipées; les forces, & la vigueur de la jeunesse rendues; ce qui paroîtra visiblement par la couleur vive, & animé du visage; par la tension de la peau, qui en effacera les rides, par le changement des cheveux, & par la légereté de la démarche, & la souplesse de tous les membres; en un mot ses effets seront presque aussi puissants que ceux d'une véritable quintessence d'or.

Elle guérit en particulier à coup sur, & en peu de tems, toutes les maladies de la peau, tigne, galle, dartres, & lepres,

chassant au dehors par son sel doux, & puissant, tout le sel interne, corrompu, & corrodant, qui déchire la peau.

Elle guérit & résout par la seule application extérieure, toutes les tumeurs, & *tophus* squireux, durs, froids, & mélancholiques, qui sont irrésolubles par tous les remedes vulgaires.

Son esprit est si agissant qu'il dissout toute sorte de pierres. Ainsi par un usage continué, il dissout la pierre dans la vessie, & le sable des reins, qu'il chasse, & fait sortir du corps sans douleur, & sans accidens.

C'est encore un des plus surs, & des plus souverains remédes contre la goutte qu'il guérit radicalement, & dont il apaise les douleurs presque dans le moment; parce que son esprit resout, & adoucit l'acrimonie des sels qui sont la cause, & le principe de ce mal, qu'il chasse dehors des parties indissolubles, & piquantes, & qu'ensuite il fortifie, & répare les nerfs & les muscles en augmentant la chaleur vitale dans toutes les parties qu'il pénètre.

On le prend le matin à jeun depuis une jusqu'à deux dragmes dans des vehicules

appropriés à la maladie; comme dans des sucs, dans des eaux distillées, dans du vin, dans du bouillon.

Pour s'en servir à l'extérieur, il suffit d'en étendre un peu sur la partie affligée, avec une compresse de linge qui en sera trempée, & humectée, mettant par dessus un autre linge propre, & sec, pour tenir le tout en situation.

Mais si nous en restions là, nos sceptiques ne seroient pas confondus, & leur doute s'étendrait encore plus sur les qualités particulières, que sur les générales.

Le Public lui-même, pour qui nous écrivons, ne seroit pas content, si nous ne lui donnions la manière de composer cette essence si merveilleuse; la voici donc en termes clairs, & précis, sans équivoque, & sans réserve.

Quintessence du Nitre.

Faites un mélange de parties égales de Nitre pur, & de sel decrepité, parfaitement purifié par plusieurs solutions répétées dans de l'eau de pluie distillée, & autant de filtrations, & dessications. Joi-

gnez à vos sels un intermede convenable, c'est-à-dire, qui ne puisse rien donner du sien, comme par exemple les cailloux calcinés, ou la terre de pipe bien dessechée. Mettez tout le mélange dans une bonne, & forte cornue de verre. Distillez au sable à un feu très-fort que vous donnerez avec précaution, & par degrés, jusqu'au plus haut. Cette distillation demande un très grand récipient, & qu'on ait soin d'en boucher exactement, & fortement les jointures; car l'esprit de Nitre que vous devez tirer, est des plus subtils, & se change difficilement en eau: c'est pourquoi après que la distillation est entièrement finie, il faut laisser le récipient luté à la cornue pendant 24 heures sans feu, pour que tous les esprits passés dans le récipient, y prennent un corps, & une forme d'eau.

Il faudra ensuite retirer ces esprits, les biens déflegmer, & les rectifier sept fois sur leur marc, ou foeces qu'ils ont laissées dans la cornue, lors de la premiere distillation. Mettez alors ces esprits rectifiés dans une bouteille de verre très-fort, ou de cristal, très-bien bouchée d'un bouchon de verre, & tournée, de

peur que vos meilleurs esprits ne s'évaporent, & conservez-les ainsi pour les joindre avec leurs sels fixes, que vous tirerez de la tête morte en la maniere ordinaire, & que vous purifierez parfaitement par les calcinations, solutions, & filtrations réitérées, jusqu'à ce que votre sel soit parvenu, & ait acquis une couleur rouge, belle, & brillante, qu'il soit très-doux, & qu'il se fonde aisément comme la cire, à une chaleur douce.

Alors vous ferez l'union de vos esprits rectifiés, avec le sel fixe; ce qui doit se faire dans une cornue de verre bien bouchée, & mise en digestion au bain marie pendant l'espace d'un mois Philosophique. Pendant ce tems, par l'irroration, ou imbibition réitérée des esprits, & par la putréfaction du corps, la véritable solution physique se fera, & les esprits feront l'extraction de la teinture centrale.

Distillez ensuite, cohobez, & redistillez, jusqu'à ce que par ce moyen, votre sel soit rendu volatil, & parfaitement uni avec son esprit; rectifiez le tout trois à quatre fois, & le conservez précieusement pour en faire usage.

Notez que tout le secret pour réussir dans cette opération, réside dans la putréfaction du sel; car sans la putréfaction ce qui est caché ne peut être rendu manifeste; ce qui est renfermé dans le centre ne peut en sortir. Or les sels ne peuvent venir à la putréfaction requise s'ils ne sont dissous par leurs esprits acides, joints, & unis, avec pareille quantité d'esprit de vin, parfaitement alkoolisé.

Ainsi ne manquez pas en faisant l'union des esprits avec le sel fixe, d'y ajouter poids égal de cet esprit de vin. Sans quoi point de véritable dissolution, point de due putréfaction, & par conséquent, point de séparation du pur, n'y d'extraction de teinture, ainsi point de bon remede.

Après avoir traité des Minéraux, des Métaux, & du Nitre, qui entrent dans la composition des pillules, & du fébrifuge de M. de Grimaldy, nous croyons ne pouvoir nous dispenser de dire notre sentiment sur les Végétaux, puisqu'ils sont une partie essentielle de ces mêmes remedes, & qu'ils sont le fondement, & la base des autres.

CHAPITRE VII.

Concernant les Végétaux.

L Es végétaux, & même les animaux, ne sont pas moins propres à la composition d'excellens remedes que le sont les minéraux, & les métaux, puisque les uns, & les autres coulent de la même source, & que les différens canaux, où ils passent, sont les mêmes en pureté.

L'on peut même dire que les Végétaux semblent avoir un avantage sur les minéraux, en ce qu'ils sont destinés naturellement à servir d'aliment aux animaux, & que leur texture étant moins forte, & moins serrée que celle des minéraux, leur décomposition doit être plus aisée. D'ailleurs les esprits des Végétaux ont plus de rapport à ceux des animaux, que n'ont ceux des minéraux, par les élémens dominans dans les uns, & dans les autres. Aussi voyons-nous que l'opinion générale, tant ancienne que moderne, donne la préférence au suc des

plate, aux extraits des racines, aux vertus, & qualités des simples, sur tous autres remedes. Mais malheureusement l'expérience ne répond point à cette opinion favorable, & rien de plus rare que de trouver pour les grandes maladies un bon, & vrai remede, tiré d'ailleurs que du regne minéral. D'où peut donc venir cette opposition entre la doctrine constante des plus grands hommes, des plus sçavans dans la nature, & l'expérience journaliere que nous faisons de la foiblesse de ces remedes, où nous ne trouvons presque aucune des vertus que les anciens leur ont attribuées?

Le deffaut ne vient certainement pas du côté du mixte, mais du côté de celui qui travaille ce mixte, sans le connoître parfaitement, & sans agir avec lui suivant les principes de la nature, & la qualité de son composé.

Mais avant que d'aller plus avant, & de donner un exemple des remedes que l'on peut tirer des végétaux en rapportant ceux de M. de Grimaldy; il est à propos, pour donner plus de jour à cette matiere, d'expliquer succinctement en quoi les trois genres conviennent, & en quoi il diffèrent.

Tous les mixtes de la nature sont divisés en trois regnes, animal, végétal, & minéral; chaque regne en espece, & chaque espece en individus. Tous ces regnes ont la même origine primordiale, & coulent tous de la même source, qui en cette semence universelle formée du pur esprit des élemens empreints de la lumiere céleste, & des vertus astrales, qui, descendues, & jettées du supérieur dans l'inférieur, se rassemblent, & s'unissent au centre de la terre, où se fait la premiere préparation qui doit servir à la formation, ou génération, de tous les mixtes des trois regnes.

Mais chaque portion de cette semence, qui est une, & universelle dans le commencement, est divisée, & déterminée inalterablement à un genre particulier, soit végétal, soit minéral; en sorte que l'un ne peut être changé en l'autre s'il n'est totalement réduit dans ses premiers principes simples, à quoi l'art ne peut jamais parvenir; car tout ce qu'il peut faire, c'est de réduire le mixte dans les principes de son propre genre déterminé, pour perfectionner ses especes, & ses individus.

C'est pourquoi jamais l'art ne fera aucun minéral d'un végétal, ou d'un animal, ni un animal d'un minéral, ou d'un végétal. La raison de ceci est que la portion du pur élémentaire qui est déterminée à un regne l'est par l'infusion d'esprits, tant fixes que volatils, particuliers, & propres par leur nature, à un regne, & non à un autre.

Or ces esprits s'étant une fois emparés d'une portion élémentaire, ne la quittent plus pour céder la place à des esprits d'une nature différente; & tout ce qui arrive dans la décomposition du mixte, qui se fait par la putréfaction, d'où n'aît une nouvelle génération, c'est que les esprits qui animoient la première composition du mixte, sont poussées, & chassées par des esprits de la même nature, mais plus forts, & plus puissans que les premiers. Ces premiers esprits restent cependant en partie, mais affoiblis en force, & en quantité, jusqu'à ce que dans ce combat mutuel les seconds esprits gagnent peu à peu le terrain, s'emparent de la place, & en chassent entièrement ceux qui l'occupoient auparavant; d'où n'aît un nouveau mixte: du même genre, mais

plus fort, & plus parfait que n'étoit le précédent, lorsqu'il a été détruit; ce qui ne se fait que successivement. Ainsi dans la putréfaction, ou résolution du mixte, l'on ne peut jamais venir jusqu'à la matière première, ou universelle, puisque les esprits qui l'ont déterminée à un regne, ne la quittent jamais d'un instant pour pouvoir donner lieu aux esprits d'une nature différente de s'en emparer.

Ce qui fait la distinction, & la différence des trois regnes tant dans leurs esprits que dans leurs corps, dans leur pur élémentaire soit fixe, soit volatil, c'est la différente proportion des élémens qui les composent. Ainsi dans le regne animal, c'est l'air & le feu qui prédominent sur la terre & l'eau; dans le regne végétal, c'est l'air & l'eau qui prédominent sur la terre & le feu, dans le regne minéral, c'est l'eau & la terre qui prédominent sur l'air & le feu. De cette différente proportion viennent les différentes qualités que nous appercevons dans la résolution des mixtes.

Par exemple dans les minéraux leur esprit, ou partie volatile, est acre, & acide, parce que l'air & le feu, qui pro-

duisent la douceur, y sont en moindre quantité; & leur partie fixe, ou sel fixe, est amer, & acerbe. Dans les animaux, & dans les Végétaux, la partie volatile est douce, & chatouille agréablement le palais, & leur sel fixe est seulement piquant & salé.

De ceci l'on doit conclure 1°. que le pur minéral demande plus de travail, plus de purifications, & une plus longue coction que celui du genre végétal, & animal; mais que ceux-ci sont plus délicats à traiter, & plus difficiles à conserver dans leur purification, à cause de leur plus grande volatilité; 2°. que l'on peut tirer des uns, & des autres d'excellens remedes si on sçait les travailler, & que l'on suive la nature du mixte sur lequel on travaille; mais que les remedes tirés des minéraux doivent être plus puissants, & plus efficaces que les autres, pour la guérison des grandes maladies, & pour la conservation, ou le prolongement de la vie, parce que ceux-ci sont naturellement plus fixes, & qu'ils peuvent souffrir de plus grandes, & plus parfaites purifications, & plus de coction que ceux que l'on tire des Végétaux, dont le pur,

comme nous avons remarqué, échappe par sa trop grande volatilité.

Conclusion de ce Discours
Preliminaire.

Je suis persuadé que certain genre de sçavans s'eleveront contre une partie de nos opinions, d'autant que nous n'ignorons point qu'elles ont été combatues par plusieurs grands personnages, & que ceux qui ont voulu les imiter, & se ranger sous leur banniere, n'ont pas trop examiné, ni approfondi, qu'ils avoient une parfaite connoissance des choses qu'ils condamnoient avec tant de chaleur, ou même d'emportement. Ils ont cru que ce seroit donner dans la puerilité d'admettre les influences des astres, les sympathies, & les antipathies.

Un esprit fort ne sauroit donner dans ces petitessees. Visions, chimeres, contes de vieilles que tout cela, disent-ils.

Nous ne prétendons point soutenir que le succès d'une opération, ou de tout autre chose, dépende absolument du jour, de l'heure, du moment, qu'on la commence; ce seroit tomber dans un

excès condamnable; nous dirons simplement qu'il n'en est que mieux d'observer, s'il en est possible, les mêmes circonstances que nous avons indiquées.

La prévention chez le commun des hommes a tant de force, qu'elle leur tient lieu de loi inviolable, pour aimer, ou haïr, ce qu'ils ont imaginé être bon, ou mauvais.

Il est vrai qu'on a raison de se plaindre de certains fripons qui cherchent à attraper le Public (à quoi ils ne réussissent que trop) par l'appas de promesses éblouissantes, fondées sur la connoissance parfaite qu'ils disent avoir de ces sciences, qu'ils ignorent totalement. Mais ce sont ces misérables qu'il faut blamer, qu'on devrait même punir rigoureusement, & non pas blamer ces sciences, pour lesquelles on devrait avoir non-seulement des égards, & du respect, mais même de la vénération.

Je me flatte qu'il seroit aisé de démontrer avec évidence la vérité des choses que nous avons avancées, à quiconque seroit sans prévention; mais j'avoue ingénument que je ne suis pas assez habile pour faire cette démonstration parfaite

dans des bornes aussi resserrées que celles que je me suis prescrites dans ce Discours. Il faudroit prendre les choses de plus haut, c'est-à-dire, dans leur origine; aller par gradation; & se renfermer uniquement dans son objet; c'est ce que nous nous proposons de faire incessamment dans un ouvrage exprès. Mais quant à présent nous nous contenterons de ce que nous avons déjà dit, y ajoutant cette reflexion.

La prévention, la paresse, & la présomption, ont donné lieu à cette incrédulité affectée de certains Auteurs. Ils croient que leur science est au-dessus de celle de tous les autres: cependant Dieu n'a pas renfermé dans l'esprit d'un seul homme toutes les sciences de la nature, ni la connoissance de toutes choses sublimes; au contraire il a voulu pour manifester davantage sa grandeur, & son immense bonté, qu'elles fussent communes à plusieurs, pour être plus connu, & plus glorifié, se réservant néanmoins de relever ses plus importans secrets à ses serviteurs fideles.

Nouveau motif pour faire plaisanter nos sceptiques, nos Pirrhoniens. Ils pré-

tendront que je veux m'annoncer comme un homme inspiré du Tout puissant, à qui ce Souverain Maître par prédilection a fait confiance de ses secrets.

A Dieu ne plaise que je donne dans un pareil travers, & que la vanité m'aveugle à ce point. Je sçai, & je le sçai très-bien, que je ne suis qu'un objet vil, méprisable, enfin un grand pécheur; mais je sçai aussi après un examen exact, impartial, & après une étude suivie de nos expériences, que le nombre de ceux de qui nous suivons le sentiment, est plus grand; que leur doctrine est plus saine, plus scientifique, & plus profonde; que leur opinion est plus probable, & mieux fondée que le sentiment contraire; outre qu'ils ont l'avantage de prouver, & de démontrer physiquement la plus grande partie de leur systême.

A toutes ces choses le parti contraire n'oppose que des raisonnements sans preuves, des railleries fades, de petits riens, &, pour le dire en un mot, tout ce qu'il y a de certain, c'est qu'ils n'entendent, ni en entier ni en partie, notre systême; qu'ils outrent tout, & qu'ils se font un vain phantôme, pour avoir le plaisir de le

combattre.

Je sçai enfin que ceux qui voudront pénétrer ces mysteres tout divins, & qui voudront en être instruits, doivent commencer par se dépouiller de leur présomption, & s'adresser au pere des lumieres, qui seul peut inspirer ces choses, qu'ils n'apprendront jamais sans son secours.





OE U V R E S
 POSTHUMES
 OU REMEDES
 DE FEU
 M. DE GRIMALDY.

On les donne ici tout simplement, tels qu'ils sont dans le Manuscrit écrit de la main de ce grand homme, que l'on a copié mot pour mot, y corrigeant seulement quelques négligences de stile, qui lui sont échappées.

LIVRE SECOND.

CHAPITRE PREMIER,

*Concernant les pilules aurifiques
 de M. de Grimaldy.*

Premier Regule.

Mettez un grand creuset dans un fourneau sur un culot. Mettez dedans 7 onces de pointes de clouds de Ma-

rêchal, 3 onces d'étain en grille, 3 de cuivre de rosette; remplissez le fourneau de charbon, & mettez-en par dessus d'alumé, & à mesure qu'ils s'abaisseront, mettez-en d'autres, & soufflez de tems en tems pour mettre les métaux en fonte. Quand ils y seront, vous y mettrez 17 onces d'antimoine de Hongrie en petits morceaux, après les avoir chauffés pour ne pas refroidir vos matieres. Quand vous aurez tout mis, couvrez le creuset, & soufflez bien pendant une heure, pour mettre la matiere en bonne fonte. Pour sçavoir si elle y est, vous sonderez avec une baguette de fer rougie que vous enfoncerez jusqu'au fond, en remuant bien. Si la matiere est bien liquide, il faut la vuider, ou dans un cornet à Regule, ou dans un mortier de metal bien propre, & bien chaud, qu'on mettra sous la cheminée, de crainte des fumées.

Pendant que la matiere se refroidira, vous nettoyez le fourneau, & mettez la braise dans un pot pour l'étouffer, parce que toutes les fois que vous ferez quelque fonte, il faudra du charbon neuf. Il faut avoir soin de prendre toujours un creuset assez grand pour qu'il y en ait

un quart de vuide, afin que les matieres puissent agir aisement. C'est le premier Regule.

Mettez un nouveau creuset au fourneau comme dessus. Quand il sera bien rouge, mettez-y quatre onces de clouds, & quand ils seront bien rouges, mettez-y votre Regule en morceaux chauffés dans la cuillere. Couvrez le creuset; mettez du charbon, & quand ce qui est dans le creuset sera fondu, mettez-y douze onces d'antimoine en petits morceaux chauffés dans la cuilliere, puis couvrez le creuset; mettez des charbons jusqu'au dessus du couvert. Au bout d'une demi heure sondez avec une baguette de fer pour bien mêler les matieres; recouvrez le creuset, remplissez le fourneau de charbons, & laissez la matiere une demie heure en fonte, puis vous la vuidez dans le mortier chaud. C'est le second Regule.

Prenez un creuset plus grand que les precedens, dans lequel vous mettez quatre onces de pointes de clouds. Donnez bon feu. Quand ils seront bien rouges, vous y mettez votre Regule en petits morceaux chauffés dans la cuilliere. Il

faut souffler pour aider à la fusion , puis sonder avec la baguette pour voir si tout est bien fondu. Alors mettez-y huit onces d'antimoine en petits morceaux chauffés. Couvrez le creuset; remplissez le fourneau de charbon; donnez grand feu pendant une demi-heure; après quoi mêlez bien vos matieres fondues, remplissez le fourneau de charbon, & laissez en fonte trois bons quarts d'heure; puis vuidez la matiere dans le mortier chaud. C'est le troisième Regule.

Nettoyez le fourneau; prenez un plus grand creuset dans lequel vous mettrez votre matiere toute seule; mettez du charbon, & faites bon feu. Quand elle sera en bonne fonte, mettez quatre onces de salpêtre pilé grossierement; couvrez vite le creuset, & appuyez dessus pour que l'effervescence ne fasse point sortir la matiere. Quand la fougue sera passée, faites grand feu pendant un quart d'heure, puis jetez la matiere dans le mortier. Quand elle sera froide, ôtez les crasses noires qui sont dessus; c'est le quatrième Regule.

Prenez un plus grand creuset; mettez-le au fourneau; quand il sera rouge , met-

tez-y votre Regule en morceaux. Couvrez le creuset. Quand vos matieres seront fondues, mêlez bien avec la baguette, puis mettez 4 onces de salpêtre; couvrez vite, & appuyez dessus. Quand l'effervescence sera passée, mêlez avec la baguette, & remettez encore 4 onces de salpêtre. Appuyez bien dessus, & donnez grand feu pendant demi-heure, le creuset couvert de charbon; après quoi tirez le creuset du fourneau; mettez-le sous la cheminée, & donnez de petits coups sur le bord pendant un miserere, pour faire descendre le Regule. Mais il faut remarquer qu'il ne faut point mettre la baguette de fer après les dernières 4 onces de salpêtre, & que la matiere soit liquide comme de l'eau. Etant ainsi, vous le laisserez refroidir jusqu'au lendemain, vous casserez le creuset, & nétoierez le Regule des crasses noires du salpêtre. C'est le cinquième Regule.

Mettez de nouveau un creuset au fourneau. Quand il sera bien rouge, mettez-y quatre onces de pointes de clouds, & lorsqu'ils seront bien rouges, vous y mettez votre Regule en petits morceaux chauffés. Couvrez le creuset; donnez

bon feu; & quand tout sera fondu, vous y mettrez huit onces d'antimoine en morceaux bien chauds. Couvrez le creuset, donnez bon feu pendant demi-heure, puis sondez avec la baguette; & si tout est bien fondu, vous y mettrez quatre onces de salpêtre, & couvrirez d'abord le creuset, en appuyant dessus, & laisserez en fonte encore une demi-heure. Otez le creuset du fourneau; battez sur le bord; quand il sera tout à fait refroidi, vous le casserez, & prendrez le Regule que vous nettoyez des crasses. C'est le sixième Regule.

Vous placerez de nouveau un creuset au fourneau. Quand il sera bien rouge, vous y mettrez 4 onces de pointes de clouds. Quand ils seront aussi bien rouges, vous y mettrez votre Regule en morceaux. Le tout étant bien fondu, vous y mettrez quatre onces de salpêtre. Couvrez le creuset; appuyez dessus, & quand l'effervescence sera passée, vous tiendrez encore votre matière en fonte à grand feu, pendant une demi-heure; car il faut avoir attention que votre matière soit toujours en belle fonte dans toutes les opérations avant que de retirer le

creuset du feu. Quand vous aurez ôté le creuset du fourneau, donnez encore de petits coups sur les bords. Quand il sera bien froid, cassez-le, & séparez les crasses du Regule qui sera au fond, & il sera alors empreint de toutes les qualités radicales des métaux, & de tous leurs souffres aurifiques, dont le noyau d'antimoine s'est chargé à mesure qu'il a quitté ses parties hétérogenes. Car à chaque opération son souffre aurifique s'est glorifié.

Cassez vos Regules en morceaux, & mettez-les au fourneau dans un nouveau creuset. Couvrez-le de son couvercle, & donnez feu de fusion pendant une demi-heure; sondez pour voir si tout est bien fondu, & quand la matière sera en bel oeil, vous y mettrez trois onces de salpêtre. Couvrez promptement le creuset, & appuyez. L'effervescence passée, tenez encore un bon quart d'heure la matière à bonne fonte, puis retirez le creuset du fourneau; mettez-le sous la cheminée, & donnez de petits coups sur le bord; laissez-le bien refroidir, & séparez les scories.

Comme on ne sçauroit trop purifier

ce Regule, vous referez la même opération avec trois onces de salpêtre chaque fois, jusqu'à ce qu'il prenne une teinture jaune, & qu'il ne se charge plus de crasses. C'est la marque de perfection de ce digne ouvrage. Cela arrivera toujours à la troisième opération, si l'on a été régulier dans les fontes.

Je puis assurer (c'est M. de Grimaldy qui parle,) que ce Regule est un chef-d'oeuvre de l'art, dont les qualités sont infinies pour la purification du sang après l'avoir réduit en chaux par une parfaite calcination. Les plus sçavans dans l'art l'admirent & je rends graces au Seigneur d'en être l'auteur, par les cures miraculeuses qu'il a faites, joint aux autres choses qui sont l'entiere composition du remede, lesquelles sont toutes précieuses en vertu de concordance.

Nous allons présentement donner la composition de la chaux philosophique; &, comme c'est le plus difficile de l'opération, il faut redoubler son attention.



Maniere de faire la Chaux
Philosophique.

Le Regule étant bien purifié, pilez-le dans un mortier de fer, & le passez dans un tamis fin de soie couvert pour ne rien perdre, puis vous en peserez une livre que vous mettrez lit sur lit sur un grand papier gris, vous servant d'une cuilliere de fer, avec trois livres & demi de salpêtre du plus fin, & du mieux raffiné (à défaut de celui de notre composition) pilé grossièrement, puis vous mettrez le tout dans un plat de terre neuf, & vernissé, que vous mettrez sur un réchaud, à un petit feu, pour bien desseccher, & échauffer la matiere, afin qu'elle ne refroidisse pas le creuset que vous aurez placé au fourneau. Quand il sera bien rouge, vous prendrez une cuillerée de ce mélange que vous mettrez dedans, & recouvrirez le creuset. Il faut qu'il y ait grand feu, afin que la calcination se fasse parfaitement. De miserere en miserere, vous mettrez une cuillerée de ce mélange, que vous mêlerez toujours pour prendre de la poudre avec le salpe-

tre, quand le creuset sera à moitié plein, vous enfoncerez la matiere avec la cuilliere, & la tournerez sans dessus dessous, & ferez de tems en tems de même, & frapperez sur le bord du creuset avec la cuilliere pour faire tomber ce qui s'y seroit attaché en remuant dans le creuset, qu'il faut couvrir d'abord de son couvercle; ce qu'il faut bien observer toutes les fois que vous mettrez de la poudre, ou matiere qui est dans le plat, qui doit être entretenue chaude, mais à petit feu. Vous aurez soin de ranger toujours des charbons autour du creuset, afin que la chaleur ne ralentisse point; & quand tout sera entré dans le creuset, vous mettrez encore quatre onces de salpêtre tout seul par dessus; & quand l'effervescence sera passée, vous enfoncerez, & mêlerez la matiere du bas en haut, & recouvrirez le creuset, la laissant après cela mitonner pendant deux heures; après quoi, avant qu'elle se refroidisse, vous la prendrez avec la cuilliere, & la mettrez dans un mortier de fer, bien clair, net, & un peu chaud.

Vous ferez après cela chauffer de l'eau que vous mettrez dans une grande

terraine de grais. Vous y mettrez peu à peu votre chaux à moitié refroidie, de peur d'une trop grande effervescence. Il faut après bien remuer avec une cuilliere de bois, & quand l'eau sera bien chargée de sel, vous la vuiderez par inclination après s'être bien reposée dans la terrine, & mettrez d'autre eau chaude sur la chaux: réiterez de même jusqu'à ce que la matiere soit bien dessalée.

Nota. Observez qu'il faut où mettre toutes les eaux salées ensemble, & les conserver pour en tirer un sel qui a aussi de grandes vertus, comme je le dirai dans la suite.

Vous jetterez à la fin toutes les eaux quoiqu'elles soient encore un peu salées.

Quand on met de l'eau sur la chaux il faut toujours qu'elle soit chaude, & la laisser bien reposer avant de la vuidier, & toujours broyer la matiere avec le dos de la cuilliere de bois. A mesure qu'elle se dessale, elle a plus de peine à se précipiter; si bien qu'il faut plusieurs jours pour achever cette opération.

Quand l'eau sera insipide, vous la verserez comme les autres par inclination, puis vous remettrez la valeur de deux

pintes d'autre eau sur cette noble ceruse, & mêlerez bien avec la cuilliere de bois, & d'abord vous verserez dans une autre terrine tout le plus fin. Vous broyerez bien ensuite avec la cuilliere l'épais qui est au fond, & remettrez un peu d'eau en mêlant. Vous la verserez d'abord avec la premiere, & recommencerez la même chose jusqu'à ce que le grossier, & les impuretés restent seuls au fond de la terrine.

Brouillez bien ensuite ce que vous avez mis dans la terrine, & le passez par un linge blanc, sur un pot bien propre, & à mesure que la chaux passe, frottez du doigt sur le linge, afin que rien n'y reste lorsque vous en verserez d'autre. Mêlez bien avec la cuilliere, & continuez ainsi jusqu'à ce qu'il ne reste plus rien. S'il y avoit trop d'épais dans la terrine, vous y mettriez un peu d'eau. Enfin ce sont des choses où le bon sens guide. S'il reste de la ceruse sur le linge, il faut mettre de l'eau par dessus pour faire tout passer, hors les impuretés qui restent.

Votre matiere étant alors dans son entiere pureté, & bien déssalée, vous la laisserez reposer jusqu'à ce que tout tombe dans le fond du vase, soit que vous

la laissez dans le pot, ou que vous la mettiez dans une terrine. Elle sera mieux, & plutôt précipitée dans le pot. Il faut qu'il soit de grais.

Les dernières eaux restent toujours un peu blanches, mais il faut remarquer que cela ne peut être autrement, & que cela n'y fait rien, dès que l'eau n'est pas chargée malgré sa blancheur. C'est pourquoi après deux ou trois jours de repos de la dernière eau dans le pot, il faut la vider par inclination, & prendre la ceruse métallique qui tire sur la couleur de saphir. Vous la mettrez avec une cuillère d'argent, ou de bois, sur une feuille de papier gris en double, la rangeant cuillerée à cuillerée, & mettrez le papier sur une claie pour que l'humidité s'écoule, & le lendemain vous la mettrez sur une autre feuille de papier, & la laisserez secher d'elle-même, si c'est l'hiver; sinon vous la mettrez au soleil, & quand elle sera bien seche vous la broyerez dans un mortier de marbre avec un pilon de verre, puis vous l'enfermerez dans une boîte pour l'usage, après l'avoir bien enveloppée.

*Maniere de préparer la Scammonée
d'Alep, pour les pilules
aurifiques.*

Prenez demi-livre de Scammonée. C'est une résine de couleur fauve, spongieuse, légère, non massive, & surtout facile à broyer sous les doigts; faisant le lait quand on met la langue dessus. Vous la mettrez dans un cucurbite, que vous secouerez pour bien mêler la matiere avec de l'esprit de vin que vous aurez mis. Il faut qu'il surnage de quatre bons travers de doigt. Laissez le tout en digestion en lieu tiède jusqu'à ce que la dissolution soit faite, ayant soin de bien remuer la matiere deux à trois fois le jour. Pendant la dissolution il faut faire une décoction d'une poignée de petite centaurée, d'une poignée de betoine, & d'une demi poignée de germandrée, que vous mettrez dans un coquemart avec 3 pintes d'eau, & ferez bouillir pendant trois quarts d'heure doucement, le vaisseau couvert: tirez alors le coquemart du feu, & laissez reposer jusqu'au lendemain que vous verserez la liqueur par inclination sur un

linge pour la passer bien proprement, & vous la mettrez dans une petite terrine de grais. Quant l'infusion de la Scammonée sera faite, vous la verserez par inclination sur cette eau dans la terrine, & prendrez garde de laisser passer les foeces avec l'esprit de vin. Il faut laisser reposer le tout jusqu'au lendemain que vous verserez la liqueur doucement. Vous trouverez au fond du vase une masse que vous mettrez avec une cuilliere sur du papier gris en double; & vous la laisserez secher en un lieu un peu chaud, puis la serrerez pour l'usage.

Préparation de la Réglisse pour les Pilules.

Prenez trois livres de Reglisse d'Espagne, nettoyez-la bien, & la coupez par petits morceaux très-minces. Faites-la bouillir dans une grande marmite de terre vernissée, avec de l'eau de fontaine, jusqu'à diminution de moitié, puis versez par inclination, remettez de nouvelle eau, & faites bouillir de même, & tirez toute la substance de cette racine tant que l'eau en sera chargée. Mettez

dans un vaisseau convenable votre liqueur après l'avoir passée proprement par un linge. Faites-la bouillir pour l'évaporer jusqu'à ce qu'il ne reste que le quart de la liqueur. Alors vous ferez évaporer doucement, en remuant souvent, & de peur que l'extrait ne bouille, vous mettrez sur la fin le vaisseau sur un feu de sable, à feu doux, pour le faire dessécher doucement, de manière qu'il puisse se brouiller, & se mettre en poudre. Quand il sera bien sec, vous l'enfermerez dans une boîte eu lieu sec pour l'usage.

Usage de ces nobles préparations.

Prenez trois onces de la chaux des métaux ci-dessus décrite.

Trois onces trois quarts de resine de Scammonée.

Une once de poudre de Reglisse de la préparation ci-dessus.

Une once trois quarts de la solutive Cristalline, dont nous donneront la préparation ci-après.

Une once trois quarts d'écorce noire de Quinquina.

Deux gros de Besoard oriental.

Que le tout soit bien broyé ensemble, le Quinquina bien pilé dans un mortier de marbre, & tamisé. Quand vous aurez bien uni le tout ensemble, vous imbiberez cette composition d'une cuillerée à bouche d'élixir; broyez exactement, puis prenez de la gelée de gomme adragant à discretion pour faire une pâte avec une cuillerée d'élixir. Après avoir bien malaxé cette pâte avec le pilon de verre, vous en prendrez de petits morceaux de 40 grains, pour en faire des pilules. C'est la dose de cette précieuse médecine.

Il ne faut pas craindre que le Quinquina qui entre dans cette composition fasse le mauvais effet qu'il fait étant donné selon la méthode ordinaire. Il trouve dans ce mélange sa parfaite correction, en sorte qu'il n'agit que par ses qualités absorbantes, fébrifuges, stomachiques, & qu'il devient un des meilleurs spécifiques de la Médecine.

Ce remède possède non-seulement les qualités (c'est M. de Grimaldy qui parle) de mon fébrifuge, mais il les possède encore plus exaltées; de sorte qu'il agit avec plus de douceur) plus d'efficacité,

& qu'il guérit plus promptement. Outre cela il attaque les maladies anciennes, & enracinée, que le fébrifuge ne fait que soulager.

On prend ce remede comme le fébrifuge, & on observe précisément le même régime dans toutes ses circonstances.

C'est ce que j'expliquerai exactement.

Préparation de la Gomme Adragant.

Faites infuser une once de Gomme adragant dans autant d'eau de chardon bénit qu'il en faut pour la rendre comme une gelée, & ensuite passez-la par un linge blanc, & pressez avec le doigt pour la faire passer. Les morceaux blancs, & les plus transparens sont les meilleurs.

Observation Importante.

Il arrive quelquefois que le remede purge trop, fatigue le malade, & que, malgré son excellence, il pourroit s'en ensuivre des accidens facheux. Pour y obvier surement, il faut faire donner au

malade un lavement, ou remede d'eau de tripes avec une demi-once de thériaque détrempée dans l'eau; ce qui rétablit parfaitement les choses, & met à l'abri de tout facheux accident. On parle d'après l'expérience.



CHAPITRE II.

*Préparation des matieres qui com-
posent le purgatif fébrifuge
de M. de Grimaldy.*

Maniere de faire le Regule
Philosophique Martial.

Prenez sept onces de pointes de clouds de Marêchal, trois onces d'étain en grille, & vingt onces d'antimoine de Hongrie. Mettez un creuset sur un culot dans le fourneau; couvrez-le; remplissez le fourneau de charbon, & mettez par dessus des charbons allumés. Lorsque le creuset sera bien rouge, vous y mettrez les clouds, & l'étain. Couvrez le creuset, & donnez bon feu, & quand vous jugerez que la matiere sera bien rouge, vous mettrez l'antimoine par petits morceaux échauffés dans une cuillier, pour ne pas refroidir la matiere, faisant toujours grand feu pendant une demi-heure, jusqu'à ce que la

matiere soit en belle fonte, ce que vous connoîtrez à l'oeil, & en sondant avec la baguette de fer, & remuant le tout; laissez-la encore un quart d'heure, le creuset toujours couvert, avec un grand feu; après quoi vous mettrez deux onces de salpêtre; couvrez vite, & appuyez dessus jusqu'à ce que l'effervescence soit passée; puis mettez encore deux onces de salpêtre, & faites de même une troisième fois, tenant grand feu. Un quart d'heure après retirez le creuset, mettez-le sous la cheminée, & battez sur le bord pour faire tomber le Regule. Quand le creuset sera froid, vous le casserez, vous prendrez le Regule, & séparerez les scories.

Mettez de nouveau un creuset au fourneau. & quand il sera rouge, mettez-y votre Régule en petits morceaux dans une cueillere, après l'avoir laissé chauffer. Quand vous aurez tout mis, vous couvrirez le creuset de charbons, & quand la matiere sera fondue, & en bel oeil, vous y remettrez trois onces de salpêtre. Couvrez vite, & appuyez jusqu'à ce que l'effervescence soit passée. Vous le laisserez un bon quart d'heure en fonte,

puis vous retirerez le creuset sous la cheminée, & battrez sur le bord.

Laissez refroidir le vaisseau, prenez le Regule, otez les crasses, remettez-le dans un nouveau creuset, & faites de même que dessus. Observez pourtant qu'à la troisième opération il n'y faut mettre que deux onces de salpêtre. Mais si à la troisième opération la surface du Régule étoit encore chargée d'impuretés, vous en feriez encore une; parce que la perfection du Régule se connoît à la couleur jaunatre du salpêtre qui tient le dessus, & marque que le soufre aurifique des métaux est ouvert.

Il faut toujours des creusets nouveaux à chaque opération, & grand feu. Quand on a un cornet à Regule, on le graisse un peu avec la cire, le versant diligemment, & on bat dessus le bord pour faire précipiter le Regule. Quand donc le Regule sera bien purifié, vous en ferez la ceruse de même que je l'ai enseigné pour faire la chaux pour les pillules aurifiques, mettant trois parties de salpêtre sur une du présent Regule, après l'avoir bien pilé, & tamisé dans un tamis de soie couvert. Il faut que la ceruse soit bien dessalée.

P R E' P A R A T I O N
Du Fondant Philosophique;
suite du secret.

Il faut fixer une partie de bon salpêtre avec deux parties de tartre blanc de Montpellier. Ayant pilé, & mêlé ces deux choses, vous les mettrez dans une marmite de fer sur un feu de charbon, & quand la marmite sera chaude, vous mettrez un charbon allumé qui allumera les matieres. Pendant la détonation il faut tenir un poids bien pesant sur le couvercle de la marmite. Dès que la détonation sera faite, vous prendrez vite la matiere qui y est avec une cuillier de fer que vous mettrez dans un mortier de fer; &, tandis qu'elle est encore chaude, vous la mettrez dans une terrine, avec de l'eau chaude en quantité suffisante pour dissoudre les sels, & lorsqu'ils seront bien dissous, vous mettrez une feuille de papier gris sur un tamis de crin, vous verserez doucement la dissolution pour la filtrer, & quand tout sera filtré, vous mettrez encore un peu d'eau sur le marc pour qu'il ne reste point de sel, & filtrerez comme la premiere fois.

Cela fait, ayez de l'eau mere, que l'on prend à l'Arsenal, mettez-en dans une terrine de grais, environ deux pintes; versez la dissolution des sels sur ladite eau jusqu'à ce que tout soit en caillé; vous mêlerez avec une cuillier de bois, & vous prendrez le caillé que vous mettrez dans une autre terrine avec de l'eau bien pure. Il faut de l'eau de fontaine; celle de la riviere étant remplie de limon qui se mêle avec cette poudre; ainsi il ne faut pas s'en servir dans cette opération, non plus que pour édulcorer les chaux des metaux. Si l'on ne peut avoir de l'eau de fontaine, il faut en avoir de riviere, & la filtrer deux à trois fois, en changeant chaque fois de papier.

Quand vous aurez ramassé tout le caillé, il faut encore remettre de la dissolution de sels peu à peu, arrosant dessus le liquide, & retirer le caillé, & continuer ainsi jusqu'à ce (que) tout soit réduit en caillé.

Après quoi vous mettrez de l'eau fraîche dessus remuant bien la matiere avec la cuillier pour qu'elle se déssale: laissez-la reposer, & quand elle sera ramassée au fonds de la terrine, vous verserez l'eau

claire, & vous continuerez à en mettre d'autre jusqu'à ce que la matiere soit bien dessalée, la laissant reposer à chaque fois jusqu'à ce que la matiere soit toute ramassée au fond de la terrine. Continuez à mettre de l'eau jusqu'à ce qu'elle sorte insipide. Après avoir versé la dernière eau, vous mettrez la matiere avec une cuillier de bois, ou d'argent, sur un papier gris, & la laisserez secher au soleil s'il y en a, ou à l'air dans la chambre, comme les chaux métalliques.

Préparation de la Solutive Christalline.

Ayez un pot de terre neuf vernissé; remplissez-le d'eau de fontaine à trois doigts près, & quand l'eau bouillira, mettez du tartre peu à peu avec une cuillier de bois, environ une livre sur quatre pintes d'eau, & vous mêlerez souvent avec la cuillier, & écumerez la crasse qui vient au-dessus de temps en temps. Quand vous verrez une pellicule se former sur la surface de l'eau, ce sera la marque qu'elle s'est chargée du sel Chrystallin.

Vous mettrez une toile claire sur un

pot de grais, & vous verserez votre dissolution pour la passer, & purifier des crasses du tartre; après quoi vous remettrez votre pot avec de nouvelle eau sur la matiere qui reste, & quand il bouillira, vous remettrez encore d'autre tartre comme dessus, & ferez de même. En attendant que cette seconde opération se fasse, il faut battre sur la superficie de la premiere extraction qui est dans le pot de grais avec la cuillier de bois pour faire precipiter la solutive, & la laisser reposer. Dès que l'eau sera froide, versez-la par inclination dans un autre pot, & vous passerez celle qui est auprès du feu sur cette premiere, & ferez de même tant qu'il vous plaira d'en préparer. Battez toujours l'extraction comme dessus, & après que vous en aurez préparé ce que vous en souhaitez, s'il reste quelque chose dans le pot vous le ferez dessecher sur un papier, & garderez pour le mettre avec d'autre, à la premiere opération que vous ferez dans la suite.

Quand vous aurez laissé reposer votre solutive, & versé toutes les eaux ensemble, que vous laisserez aussi reposer environ deux jours, vous verserez l'eau qui

sera inutile, vous joindrez ce qui sera précipité avec l'autre, & vous mettrez de l'eau fraîche dessus pour bien laver la solutive. Versez le tout dans une terrine, & quand elle sera reposée, versez l'eau par inclination, & tâchez qu'elle entraîne une crasse brune, remuant la terrine entre vos mains sur la fin, pour que l'eau entraîne cette crasse. Remettez encore un peu d'eau, & remuez avec la cuillier la matière avec l'eau, & puis laissez reposer, & faites de même que dessus pour entraîner les crasses.

Quand vous aurez purifié la matière autant que vous l'aurez pû, vous mettrez de l'eau de fontaine dans le pot de terre, & quand elle sera chaude, vous mettrez votre solutive dedans. Vous ferez comme dessus, & réitérerez trois à quatre fois, tant que vous ne verrez plus de crasses noires quand vous la laverez.

Quand vous aurez mis la dernière eau, laissez reposer jusqu'au lendemain. Telle est la solutive Chrystalline qu'on emploie dans les pilules aurifiques décrites ci-dessus.

Observez qu'il faut pour le purgatif fébrifuge faire la dissolution de la scam-

monée dans l'esprit de vin de même que pour les pilules, excepté que vous ne ferez pas d'infusion de simples, & que vous vous servirez de l'eau commune, bien claire pour la précipiter, en versant par dessus dans une terrine de grais la dissolution qu'on en a faite dans l'esprit de vin. Et comme il y a quelque fois de la scammonée, quoique d'Alep, qui est plus chargée de terreitez que d'autre, en ce cas vous ferez la dissolution une ou deux fois dans l'esprit de vin après l'avoir fait secher la premiere fois, & l'avoir broiée.

Il faut toujours verser l'esprit de vin par inclination, de crainte de mêler les impuretez qui sont au fond du vase.

Suite des Opérations.

Prenez de la fleur de résine de Hambourg. La véritable est douce, & impalpable sous les doigts, & d'une odeur aromatique. Vous en mettrez dans un plat vernissé, & vous l'imbiberez avec de l'eau de petite centaurée. Il faut après avoir mêlé, que l'eau surpasse la résine de deux doigts. Mettez le plat sur un réchaud

à feu très doux; faites évaporer l'eau insensiblement, remuant toujours avec une cuillier d'argent. Quand la résine sera bien seche, vous l'enfermerez pour le besoin.

*Mélange & composition du purgatif
fébrifuge.*

Trois onces de résine de Scammonée préparée dans l'esprit de vin comme dessus.

Une once 6 gros de solutive chrystal-line de tartre.

Cinq gros du fondant philosophique.

Une once sept gros de ceruse martiale.

Six gros de fleurs de résine de Hambourg.

Sur le total vous mettrez demi once de semence de perles d'Orient. Pour ne pas y être trompé, il faut les préparer soi-même, les bien laver dans de l'eau chaude trois à quatre fois, puis les bien secher avec un linge blanc, ensuite sur un petit feu, puis les piler dans un mortier de marbre avec un pilon de fer. Enfin il faut y joindre une demi-once de Bésoart oriental.

Il faut commencer par bien broyer la céruse martiale dans le mortier avec le pilon de verre, puis vous mettrez la résine de scammonée, & la solutive bien broyées ensemble; puis la résine de Hambourg, & le fondant philosophique. Alors vous broyerez bien encore, puis vous ajouterez le bésoart, & les perles, réduits en poudre subtile.

Le mélange fait, vous broyerez exactement, afin que toutes ces matieres soient bien unies; après quoi vous ôterez la moitié de ce mélange que vous mettrez sur une feuille de papier.

Il faut avoir soin en broyant de ramasser de tems en tems, avec une petite cuillier de bois tout au tour du mortier afin que tout soit bien mélangé.

Il faut avoir dans une bouteille un mélange fait avec trois onces & demie d'essence blanche de genievre, & une once de baume de Copahu, & deux gros de baume blanc de la Mecke, bien battre la bouteille pour que tout s'unisse parfaitement, & de ce mélange vous en mettez environ un gros & demi, en arrosant, sur la poudre qui est dans le mortier, & vous broyerez jusqu'à ce que

l'essence soit bien insinuée dans la poudre, puis vous répandrez la moitié que vous avez mise sur le papier, & vous mettrez autant de l'essence. Quand vous aurez fait l'insinuation comme j'ai dit, vous remettrez le tout peu à peu toujours en broyant avec votre pilon, & continuerez de broyer le tout ensemble encore pendant une bonne demi heure: alors votre purgatif sera parfait.

Remarquez que quand vous aurez fait le premier broyement avec les essences, il faut mettre la poudre sur une feuille de papier avant de reprendre celle que vous avez ôté, parce que vous ne pourriez point faire le mélange des essences comme il faut.

Enfin quoique le jugement dicte bien des choses dans les ouvrages quand on a l'habitude de travailler, je suis néanmoins bien aise de dire jusqu'aux moindres circonstances.

La dose de ce purgatif en de quarante grains. On peut même l'augmenter dans de certains cas, selon le besoin, comme je l'expliquerai, lorsque je parlerai de ses vertus, & propriétés.

CHAPITRE III.

Maniere de composer l'Huile de vie.

Cette Huile est un baume essentiel, & un grand cordial, composé de plusieurs essences aromatiques, diuretiques, stomachiques, cephaliques, & surodifiques. Le tout fait un vrai vulnereaire.

RX. Six onces d'huile de cade, qui vient de Montpellier.

Deux onces d'essence de carabé.

Deux onces d'essence etherée de térébenthine.

Une once d'essence de cire jaune.

Deux onces d'essence blanche de genièvre.

Demi-once d'essence de canelle.

Lorsqu'on peut avoir de la pure essence de lavande & de romarain, on peut en mettre une demi-once de chacune. Elles viennent aussi de Montpellier.



Composition de l'Essence
de Cire jaune.

RX. Une livre de cire bien jaune, odorante & pure, & deux livres d'os de pied de mouton calcinés; faites fondre la cire doucement, puis mêlez-la avec les os, que vous aurez pilés & tamisés; faites de petites boules que vous mettrez dans une cornue, & distillerez à feu bien gradué, très-doux dans le commencement, en augmentant peu à peu, & plus fort à la fin. Comme il se distille une eau avec l'huile, il faut verser ce qui sera distillé dans une bouteille, après que les vaisseaux seront refroidis, & laisser la bouteille en repos jusqu'à ce que la séparation de l'huile & de l'eau se fasse. Puis vous la séparerez par l'entonnoir de verre. Quelque fois elle est si confuse qu'on ne peut la séparer; mais elle se sépare par la rectification qui se fait ainsi.

Comme elle sent l'empireume, il faut faire fondre deux parties de belle cire jaune, la plus recente, & odorante qu'on puisse avoir, & quand elle sera fondue à feu lent, vous y mettrez une partie de votre

huile que vus mêlerez bien. Vous mettez ce mélange dans une nouvelle corne à laquelle vous adapterez un recipient que vous luterez à l'ordinaire, & vous distillerez bien lentement à feu doux sur un bain de cendres au lieu de sable, & votre essence sera rectifiée, de couleur, & d'odeur très douce.

Vous en séparerez le flegme par le bain marie dans une petite cucurbite.

Maniere de tirer l'Essence
Etherée de Therébenthine.

RX. Une douzaine de belles oranges dont l'écorce soit des plus rouges; je ne dis point de celles de Portugal; & une douzaine & demi de citrons: coupez-en une douzaine par tranches minces, & ne mettez que l'écorce de la demi douzaine, coupée en petits morceaux. Vous en ferez de même des oranges, dont il ne faut employer que l'écorce.

Mettez dans un refrigerant, où l'on distille l'eau de vie, cinq livres de Terébenthine de Venise la plus claire & la plus odorante, qui ne cede guères à celle de Chio, dont on ne peut plus trouver,

& versez dessus sept pintes d'eau de fleurs d'orange, trois onces de storax en larmes, & quatre onces de benjoin bien pulverisé. Mettez encore sur vos citrons & oranges, & le reste six pintes de bon vin blanc. Brouillez bien le tout avec un baton, puis couvrez votre alembic, & faites un petit feu, clair, & très-doux avec du menu fagot. L'huile éthérée sortira d'abord, avec un esprit. Continués la distillation tant que vous verrez sortir de l'huile; après quoi vous la séparerez avec l'entonnoir de verre. Il faut achever de distiller toute la liqueur, la mêler avec celle que vous aurez séparée de l'huile pour la garder pour une autre préparation, où vous n'aurez pas besoin de mettre de nouvelle eau de fleurs d'oranges, mais seulement deux pintes de vin blanc, en employant la même doze de térébenthine.

Cette essence toute seule a des qualités infinies pour les coliques, les maux de reins; pour purifier les vaisseaux & la vessie. Elle penetre jusqu'au fond, résout les glaires, chasse le sable par les urines. Elle est bonne aux maux de poulmons & d'estomach, du foie, & de la ratte.

On en prend depuis six gouttes jusqu'à quinze dans son propre esprit, ou dans de bon vin blanc, un peu chaud.

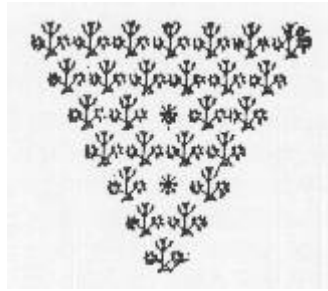
Elle est également bonne aux femmes & aux hommes pour les maux de galanterie; mais étant jointe aux remèdes qui composent cette huile de vie, il se fait une concordance qui produit des effets surprenans, dans les chutes & contrecoups, pour chasser le sang extravasé, dans les accouchemens difficiles, & pour appaiser les suffocations, & coliques de matrice après l'accouchement. C'est un baume contre tout venin, elle fortifie & nettoye toutes les voies qui sont attaquées de venin verolique. Elle est bonne pour les fleurs blanches, dans les fièvres malignes, pour aider à faire sortir le pourpre, la petite verolle, & la rougeolle, en en prenant tous les matins vingt gouttes dans une bonne cuillerée de vinaigre chaud, & une autre cuillère par dessus avec un peu de sucre; il fait suer, couvrant raisonnablement le malade.

Dans les pleuresies, squimancies, dans les retentions d'urine, les ulcères dans la vessie, on en prend la même dose tous

les jours dans du vin blanc. Pour les maux d'estomac, & autres incommodités, l'on en prend 6. 8. 10. & 12. gouttes, suivant la grandeur de la maladie.

Elle est merveilleuse dans les paralysies, rhumatismes, jaunisses, hydropisies, les jours d'intervalles du purgatif.

Je l'ai toujours trouvé bonne universellement, sans qu'elle puisse faire aucun mal.



CHAPITRE IV.

Maniere de préparer un véritable menstrue avec l'esprit de Roi des végétaux, homogène avec l'esprit universel, pour tirer le soufre radical des mixtes qui composent le plus parfait Elixir qu'on puisse avoir.

RX. **D**ouze livres de miel bien pur; le plus nouveau est le meilleur; n'importe qu'il soit blanc, pourvu qu'il soit naturel, à moins que ce ne fut du miel Roi de Narbonne, venu directement du lieu dans la saison.

Sur ces douze livres de miel mettez vingt-quatre livres d'eau de rivière, bien claire, & reposée, que vous aurez fait tiedir. Pour bien faire, ayez deux grands vaisseaux pour mettre six livres de miel, & douze livres d'eau dans l'un & dans l'autre: il faut que la moitié du vase reste vuide.

Quand vous aurez bien fait dissoudre le miel avec l'eau, en le mêlant avec une cuillier de bois, vous le mettrez dans vos matras que vous boucherez bien avec un bouchon de liége, & plusieurs doubles de vessie mouillée par dessus, puis vous les mettrez dans une étuve douce, afin que la fermentation se fasse à loisir, comme il faut. Vous visiterez tous les jours vos matras. Tant que vous verrez élever des globules, & agir la matiere, c'est signe que la fermentation n'est pas finie.

Dès que vous verrez éclaircir la surface, & qu'il ne se fait plus d'écume ni de mouvement, c'est signe que la fermentation est finie.

C'en à quoi il faut bien prendre garde; car si vous la laissiez plus de vingt-quatre heures après que les esprits sont tranquilles, votre matiere aigriroit & ne serviroit à rien qu'à faire de bon vinaigre, pourvu que vous la laissassiez achever d'aigrir.

Après que vous aurez remarqué qu'il ne se fait plus de mouvement, il y a encore une marque de la perfection de la fermentation qui est qu'après avoir dé-

bouché les vases, vous sentiez une odeur spiritueuse & vineuse.

Les choses en cet état, mettez trois pintes de bon esprit de vin dans chaque matras avec la liqueur fermentée, & brouillez le tout ensemble, & laissez le matras dans l'étuve encore vingt-quatre heures; puis vous distillerez par l'alembic au refrigerant, à très petit feu de quelques petits charbons, & un petit morceau de cotret, & dès que l'eau du refrigerant sera plus que tiède, vous l'oterez pour en mettre de la fraîche. Vous retirerez quatre pintes & près de chopine d'un esprit fort homogène à notre nature.

Vous pouvez pourtant distiller tant qu'il sortira de l'esprit, quoique plus foible; mais cessez dès qu'il ne sortira plus que du flegme.

Quand vous aurez retiré les quatre pintes & demie, il faut les mettre à part; & se garder de les mêler avec ce que vous distillerez dans la suite, pour n'être point obligé d'en venir à la rectification.

Vous garderez aussi ce que vous aurez distillé qui n'est pas si fort pour mettre dans l'alembic dans une autre distillation pour le repasser. Le succès dépend de me-

ner la distillation très-doucement, pour qu'il ne monte point de flegme avec l'esprit dans la première distillation. Vous aurez, si vous avez bien fait votre opération, près de six pintes de bon esprit, doué de vertus infinies pour la santé, & un extracteur très-philosophique des vrais souffres radicaux des mixtes. Conservez-le précieusement pour l'usage.

Voici les choses qui entrent dans la composition de cet Elixir incomparable.

Rx. Demi livre de canelle bien succulente,
& spiritueuse.

Deux onces & demi de clouds de gero-
rofle.

Trois onces de macis.

Une once de muscade.

Pilez bien le tout, & de peur que ces drogues ne perdent leurs vertus, mettez-les vite dans une bouteille de verre, & mettez dessus deux pintes & demi de votre esprit universel; bouchez bien la bouteille d'un bouchon de liège, & de deux ou trois doubles de vessie mouillée par dessus, pour que rien ne transpire, & mettez la bouteille dans une étuve

douce, vous la remuerez tous les jours, & au bout de quinze, il faut la retirer de l'étuve pour la mettre dans votre cabinet.

Préparation des Racines,
Ecorces; & Graines du Levant.

Rx. Deux onces d'acorus.

Une once & demie de grand cardamomum.

Deux onces de graine de paradis.

Une once & demie de bois d'aloës.

Deux onces de santal citrin.

Une once & demie de spica-nardi.

Deux onces & demie de aedoaria.

Une once & demie de rhapontique.

Deux onces de racines de contraierva.

Une once & demie de costus.

Une once & demie de cubebes.

Mettez sur ces ingrédients une suffisante quantité de l'esprit universel, & tirez la teinture, comme on vient de le dire.

Préparation des Confections.

Prenez cinq onces de thériaque de Venise, de Rome, ou de Montpellier.

Deux onces d'orvietan du Pont-Neuf.

Deux onces de bon mithridate.
Trois onces de confection alkerme.
Quatre onces de confection d'hyacinte.

Mêlez le tout ensemble avec un peu de votre menstrue, dans une grande bouteille, & versez par dessus deux pintes de votre menstrue, ou esprit universel; bouchez -le bien comme les autres, & mettez la dans l'étuve pendant quinze jours, la mêlant tous les jours, puis mettez-la au cabinet comme les autres.

Préparation du Safran Oriental.

Prenez trois onces de saffran que vous couperez bien menu avec des ciseaux, & mettez dans une bouteille de verre avec une pinte & trois demi septiers de votre menstrue, bouchez-la bien, mettez-la quelques jours à l'étuve, en la mêlant de tems en tems.

Il faut observer que les bouteilles & les cruches doivent toujours avoir un tiers de vuide pour que les esprits en circulant ne les fasse pas rompre, & que l'étuve n'ait qu'une simple tiédeur.

*Préparation des écorces de citrons,
& d'oranges.*

Prenez trois douzaines de grosses oranges aigres, qui aient l'écorce bien rouge, & quatre douzaines de citrons bien frais; levez adroitement l'écorce, pour pouvoir en conserver l'essence, puis coupez ladite écorce en petits morceaux dans un plat de fayance bien net, & mettez-les dans une cruche de grais, & par dessus autant qu'il faut de votre esprit universel pour qu'il surnage de quatre doigts; il faut choisir les cruches proportionnées aux choses qu'on y veut mettre; mais il faut remarquer qu'aux citrons, aux herbes, aux fleurs, aux racines, il n'est pas nécessaire de laisser un tiers de vuide, & qu'il suffit que les cruches ne soient pas tout à fait pleines, que l'esprit surnage de quatre bons doigts. Après avoir exactement bouché les vaisseaux, on les mettra à l'étuve pendant quinze jours, puis au cabinet.



Préparation de la Melisse, Betoine, fleurs, & autres simples alexiteres, qui entrent dans l'Elixir.

Prenez la melisse dans le tems qu'elle est en fleurs, qui est le tems que les simples aromatiques sont remplis de leurs vertus balsamiques. Cette observation servira d'instruction pour toutes les autres.

Epluchez-la bien proprement, ôtant toutes les feuilles fanées, seches, & terreuses, puis étendez-la sur un grand linge dans une chambre à l'ombre pour la faire secher pendant deux jours, remuant soir & matin, de peur qu'elle ne s'échauffe.

Il faut aussi avoir soin de faire amasser tous vos simples dans le croissant de la lune, & non dans la lune vieille, ou elles ont moins de vertus. Vous en pouvez mettre infuser pour deux ans si vous voulez; observant de faire ces provisions dans le tems, & les saisons, où la chaleur domine; car l'été pluvieux ne donne rien de bon.

Si vous n'avez pas beaucoup de vo-

tre esprit universel pour faire infuser quantité de vos simples tout fraîchement séchés, vous les enfermerez dans des sacs de papier gris pour les faire infuser quand il vous plaira.

Faites provision de betoine, dont on emploie la fleur & les feuilles séchées de même.

Vous pouvez mettre deux, trois, quatre livres de melisse, aussi bien que de betoine, dans des cruches différentes, après les avoir bien broyées dans vos mains, & par dessus du menstree qui surnage de quatre doigts; ce qui doit s'entendre également de toutes les préparations suivantes.

Deux livres de fleurs de petite sauge avec ses feuilles. Celle de Provence, ou du bas Languedoc, est la meilleure. Il faut aussi la faire un peu sécher à l'ombre. Si elle est de Provence, ou du Languedoc, on l'apporte sèche.

Trois à quatre livres de fleurs de lavande, & non point la feuille. Ces fleurs ne veulent point être séchées, non plus que celles de romarin, mais seulement épluchées; c'est pourquoi il faut faire infuser une bonne quantité de ces

deux especes de fleurs, pour en avoir toute l'année, & les mettre dans différentes cruches; ce qui est nécessaire parce qu'elles ne viennent point dans le même tems, ni dans la même saison.

Remarquez qu'il n'y a point de doses à observer pour les fleurs, & les herbes, ni d'autre regle que ce que j'ai observé sur la quantité du menstrue dont on se sert pour tirer la teinture. On peut en faire infuser pour plusieurs années; ce qui n'en est que mieux, parce que l'infusion se fortifie sur le marc, se confermentant avec lui, pourvu cependant que les cruches soient bien bouchées avec du linge, & de la cire fondue par dessus. L'essentiel est d'avoir beaucoup d'esprit universel pour faire quantité d'infusions à la fois. On fait après ses mélanges comme on veut.

Comme les herbes & les fleurs s'enflent les premiers huit jours de l'étuve, quoiqu'on y ait mit de l'esprit universel de maniere qu'il surnage de quatre travers de doigts, il faut déboucher les cruches, & tourner les herbes sans dessus dessous, & remettre autant qu'il faut dudit esprit pour qu'il surnage de quatre

doigts, & bien boucher les cruches, & au bout de quinze jours les mettre dans le cabinet avec les autres.

Vous mettrez la fleur de millepertuis avec celle de petite centaurée. L'on épluche fleurs & feuilles. Vous mettrez deux parties de millepertuis contre une de petite centaurée. Il n'est pas nécessaire qu'elles soient tout à fait seches; parce que les fleurs n'ont point tant de flegmes que les herbes.

Vous prendrez l'hisope, le thim, & la marjolaine, en fleurs, & après les avoir épluchées, vous mettrez feuilles & fleurs ensemble dans une cruche par égales parties, & assez d'esprit universel pour qu'il surnage de quatre doigts.

Dans une autre cruche vous mettrez deux à trois livres de fleurs de coquelicot, après l'avoir laissé un peu flétrir à l'ombre pendant trois à quatre jours, les démêlant deux fois par jours à fin qu'elles ne s'échauffent pas. Vous les mettrez dans la cruche avec quatre à cinq pintes d'esprit universel, parce que ces fleurs abondent beaucoup en teinture; puis à l'étuve.

Vous ferez de même des fleurs de

muguet qui se ramassent au mois de Mai, mettant de la liqueur par dessus à l'éminence de quatre doigts, & les mettrés à l'étuve.

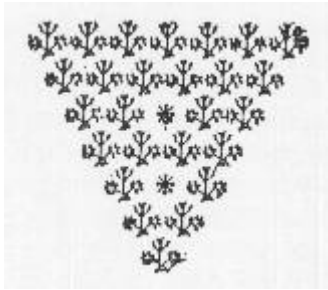
Vous mettrez pareillement dans une cruche des fleurs rouges de pivoine.

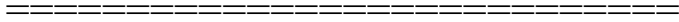
Il faut aussi avoir quantité d'oeillets rouges les plus veloutés; il ne faut pas les couper comme on fait; c'est leur ôter une partie de leurs vertus; mais tirer la fleur de la bourse, pendant qu'ils sont frais. C'en la seule fleur qui perde son souffre en se sechant. J'y ai été trompé; ainsi il faut les mettre tout de suite dans la cruche avec de l'esprit universel à l'ordinaire, puis à l'étuve.

Composition de l'Elixir.

Prenez parties égales de chaque infusion, ou teinture ci-dessus decrite; mêlez-les, & les philtrés, puis mettez le mélange dans une cucurbite, observant d'en laisser les deux tiers vuides; & après l'avoir bouchée d'un chapiteau aveugle bien luté, vous ferez circuler la liqueur à feu convenable pendant six jours, après lesquels vous la verserez dans un bon &

fort matras à long col que vous boucherez hermetiquement, & mettez au bain de cendres à un feu doux, égal, & continuel, à l'athanor, pour s'y digerer pendant l'espace d'un mois philosophique, & votre Elixir sera fait. Au reste quand vous laisseriez la liqueur plus longtemps à l'athanor, il n'y auroit point de mal, pourvu que le degré de feu fut toujours le même.





CHAPITRE V.

*Concernant la composition ou l'or
potable de M. de Grimaldy.*

PREPARATION

De la Terre Vitriolique,
ou de l'aimant astral. (a)

A Yez de bon vitriol d'Angleterre, participant du fer, que vous mettez dans un grand vaisseau de chêne. Versez six parties d'eau de pluie distillée contre une de vitriol; laissez dissoudre le vitriol, & la dissolution faite, ajoutez-y des cailloux calcinés réduits en poudre fine, en poids égal à celui de votre vitriol; laissez digerer cette dissolution à une chaleur douce comme en une étuve, pendant l'espace de quarante jours.

(a) Dans le tems que la premiere partie de cet ouvrage a été imprimée, l'editeur n'étoit point déterminé à donner la préparation de l'aimant astral; ce qui l'a engagé de s'expliquer comme il fait pag. 12. Mais il a cédé aux remontrances qui lui ont été faites, & a mieux aimé se rendre utile au Public, que de se donner le ridicule d'un homme à secrets.

Pendant cette digestion, deux sortes de foeces se sépareront de la matiere, les unes pesantes, & les autres légères & sulphureuses surnageront en forme d'écume. Il faut ôter cette écume, ou crasse, avec une écumoire de bois à mesure qu'elle se forme, &, après les quarante jours de digestion, verser tout doucement la dissolution à clair dans des terrines de grais, & rejeter comme inutile tout ce qui s'est amassé au fond du vaisseau.

Filtrez bien votre dissolution, & faites-là évaporer très-doucement jusqu'à siccité; calcinés à une chaleur très-douce votre matiere jusqu'à blancheur; ajoutez-y alors poids égal de bon regule d'antimoine martial, réduit en poudre impalpable, & autant de nitre très-pur bien sec, fixé par le souffre ou par le charbon, & purifié par la dissolution & la filtration; mélangez exactement ces trois matieres, ou poudres, en les filtrant ensemble; & les ayant mises dans une bonne & forte cornue, donnez-y le feu par degrés de maniere à faire rougir à blancheur la cornue, que vous entretenez ainsi pendant quatre heures. On peut conserver l'eau forte qui passe dans

le récipient, ou ballon, pour tout autre usage, par exemple, pour réduire votre or en chaux, comme on le dira ci-après. Au reste elle est inutile dans la présente opération. Laissez refroidir la cornue; prenez la matière, & l'exposez pendant cinq jours & cinq nuits en un lieu couvert & perméable à l'air, & point au soleil ; faites-la dissoudre dans de l'eau de pluie distillée; filtrez, évaporez, dessechez, & calcinez comme ci-devant, après avoir ajouté avant la calcination à la matière dessechée, la moitié du poids du même nitre que vous avez employé dans l'opération précédente; réitérez encore le tout cinq fois de la même manière, exposant la matière à l'air après chaque calcination, ensorte qu'en tout il y ait sept calcinations précédées de dissolution, filtration, dessiccation, & addition de nitre. Il faut observer qu'à chaque calcination, l'on diminue le poids du nitre: par exemple, si à la première calcination l'on a mis dix livres de nitre, & à la seconde cinq, il ne faudra en mettre que quatre livres à la troisième & trois à la quatrième, deux à la cinquième, une à la sixième, & point du tout à la septième.

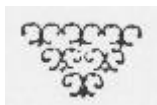
ces sept calcinations étant faites, & votre matiere réduite en poudre fine, vous aurez votre terre vitriolique due-ment préparée, & aimantée.

Votre aimant ainsi préparé, il faut avoir un instrument de fer blanc comme un entonnoir qu'il faut mettre à moitié plein de votre aimant, & exposer à l'air de la maniere qui suit.

Il faut placer & accommoder votre entonnoir de façon qu'il soit à l'abri des injures du tems, & par conséquent de la pluie, dans le tems des équinoxes, le mettant, par exemple, à une fenêtre, le col, ou tuyau, en dedans de la chambre. Vous y adapterez un recipient que vous luterez aux jointures; au bout d'un certain tems on aura plus de deux pintes d'esprit universel. Il faut distiller cet esprit sept fois ayant soin à chaque distillation d'en séparer l'eau insipide. Chaque fois; il restera au fond du vaisseau une terre inanimée qu'il faut calciner avec attention; pour en extraire un sel plus blanc que la neige, aussi transparent qu'un cristal. L'ayant fait circuler dans un pelican pendant un mois avec son propre esprit, le dissolvant sera parfait. Vous le

garderez dans une bouteille de verre bien bouchée pour vous en servir au besoin. C'est avec ce dissolvant qu'on fait l'or potable.

Prenez une once d'or en chaux; mettez-le dans une cucurbite; faites trois différentes lotions avec l'eau ou esprit ci-dessus, laissant pendant vingt-quatre heures chaque lotion pour emporter l'acrimonie qu'il pourroit y avoir dans l'or, à cause de sa réduction en chaux; ensuite versez ces lotions par inclination & les rejetez comme inutiles; distillez la quatrième lotion au bain de sable, de cendre, ou au bain marie, à un feu réglé, & méthodique, il passera dans le récipient une liqueur citrine qu'il faut conserver précieusement dans une bouteille de cristal. C'est un excellent remede, qu'on peut appeller à juste titre *Medecine universel*, nom que lui avoit donné M. de Grimaldy.



CHAPITRE VI.

Contenant les Vertus de tous les remedes ci-dessus décrits, leur usage, & la maniere de s'en servir.

Vertus du Purgatif.

S Es vertus & principaux effets consistent à fortifier souverainement la nature. Il guérit aussi promptement qu'on peut raisonnablement le souhaiter, pour peu qu'il y ait de ressources & de possibilité, & la guérison qu'il procure est solide & assurée, particulièrement pour toutes les maladies aiguës avec complications, ou inflammations, comme celles où il y a du venin, comme fièvres malignes, pestilentielles, dépôts internes, & bubons internes; les fluxions de poitrine, les rhumes violens avec fièvre & oppression, la petite verole, & la rougeole. Il est infailible pour les pleuresies, peripneumonies, squinancies, erysipeles & fièvres intermittentes,

& quotidiennes. Il est immanquable pour les dysenterie, flux de sang, dévoiement, tenesme. Il arrête les hémorrhagies, consolide & cicatrise les veines rompues C'est un spécifique assuré pour la léthargie, de l'apoplexie. Il guérit la colique de quelque nature qu'elle soit, savoir colique d'estomach, dangereuses indigestions, coliques venteuses, bilieuses, & nephretiques, le cholera morbus, & le miserere. Il guérit le calcul, & la rétention d'urine. Il est très-excellent pour l'hydropisie & même celle de matrice. Il guérit les pertes de sang causées par sa trop grande coagulation, &, en lui rendant sa fluidité, il rétablit les regles, corrige leurs irrégularitez, lesquelles ne sont point un empchement de le prendre, quand quelque besoin le requiert. Il guérit de même les fleurs blanches des femmes, & fortifie les vaisseaux spermatiques. On le donne hardiment aux femmes enceintes dans le tems de leur grossesse, devant & après l'accouchement. Il facilite beaucoup, & prévient tous les accidens dangereux qui l'accompagnent, & le suivent. Il remédie à la stérilité de l'un & de l'autre sexe,

quand elle n'est causée que par accident. Il fortifie les vaisseaux, il fait déclarer les maladies secrettes, lorsque par certaines dispositions du temperamment. elles se conservent, & demeurent cachées pendant plusieurs années; ce qui est dangereux; car plus les symptomes sont tardifs, plus les maladies deviennent opiniatres, & souvent incurables. Il avance, & assure leur guérison, quand il est joint aux spécifiques que donnent ceux qui traitent ces maladies. Il soulage les asthmatiques, & les phthisiques, & en guérit beaucoup. Les pulmoniques en reçoivent un grand soulagement, & en sont même guéris par le secours de l'huile de vie, si on y remédie assez-tôt. Les maladies de l'estomach, les aigreurs, la jaunisse, les pâles couleurs; les oppilations du foie, n'y ont jamais résisté, & les personnes de tout sexe sujettes aux vapeurs en seront satisfaites. Il ouvre les abcès internes sans nul accident, & les fait vuidier par la voie la plus douce, & la plus naturelle, selon les parties où ils sont, c'est-à-dire, du poulmon, du foie, des reins, & même de la matrice. C'est aussi un puissant vermifuge, qui, après

avoir tué les vers, même le solitaire, les évacue par la voie la plus convenable à la nature. Il résiste puissamment au venin, & sert de contrepoison aux morsures des animaux enragés, & venimeux, à la Ciguë, au Napel, & à tous les poisons coagulans. Il guérit les rhumatismes vagues, & douleurs errantes, la plupart des migraines, la fièvre lente, si elle ne procede de la perte de quelque partie noble. Il soulage les gouteux, & guérit même la goute naissante. Les paralytiques en reçoivent beaucoup de secours. Si la paralysie est nouvelle, on peut être sur de la guérison. Le scorbut, les dartres, les clouds & toutes les maladies de la peau qui procedent d'un vice du sang; cederont à ce remede, n'y en ayant point qui purifie le sang aussi parfaitement que lui, en ôtant toutes les aigreurs, & cela par les qualités éminentes qu'il possède de fondre, évacuer, calmer, & corriger.

Comme ce remede n'a rien de violent, & que c'est la nature qui le détermine, on ne doit pas se faire de scrupule, ni sur le tems qu'on le prendroit de suite, ni sur la doze plus ou moins forte. Enfin il rend la nature maîtresse de tout ce

qui l'opprime, pourvu (comme on a dit) qu'il y ait de la possibilité, c'est-à-dire, que l'humide radical ne soit pas épuisé par les débauches, les fréquentes saignées, & les remedes violents.

Il est nécessaire de remarquer qu'il agit encore avec plus d'efficace, lorsqu'il est secondé par l'Elixir, & l'huile de vie, comme il sera dit ci-après en découvrant leurs vertus.

Doze du Purgatif.

Pour les enfans depuis l'age de trois mois jusqu'à un an, l'on donnera le quart de la prise; depuis un an jusqu'à trois le tiers; depuis six mois jusqu'à neuf les deux tiers, & depuis neuf jusqu'à l'âge décrepit, on donnera la doze entiere, qu'on peut donner aux temperamens les plus délicats. On ne prescrit ces dozes que pour se regler en general, & à l'ordinaire; car il se trouve quelques fois des personnes si difficiles à émouvoir, qu'il leur en faut donner une prise & demie, & même deux; mais il n'en faut venir là que par degrez, & après avoir éprouvé que la doze qui est de

quarante grains, n'a pas fait l'effet qu'on en attendoit, laissant le tout à la prudence du Medecin.

*Maniere de s'en servir, & régime
qu'il faut garder.*

La veille on soupe légèrement, ne mangeant rien de crud, ni d'indigeste. Une heure & demie après on prend les deux tiers d'Elixir, avec la moitié de sirop de capillaire, le tout bien mêlé plein une cuillerée à caffè, & on se couche quelque temps après.

Le lendemain on prend du matin dans le lit cette médecine démelée avec une cuillerée de sirop de capillaire, ou dans trois cuillerées de bouillon, de thé, de caffè, ou en bol, qu'on fait avec du sirop, ou avec de la pomme cuite qu'on enveloppe ensuite dans du pain à chanter, ayant soin de ne rien perdre de la dose. Mais de quelque façon qu'on le prenne, il faut d'abord avaler un petit bouillon par dessus, & à son deffaut une tasse de thé, de caffè, ou d'eau chaude, avec un peu de sucre. Trois heures après il faut prendre un bouillon. Si l'on est

sans fièvre, on peut se lever à midi. S'il fait chaud, dîner le plus légèrement que l'on pourra, & souper de même. Si l'on est altéré pendant la journée, qu'il y ait de la fièvre ou non, il ne faut pour toute boisson que du vin, avec les deux tiers d'eau ou environ. Il faut garder la chambre tout le jour, & tenir chaudement, & mettre une serviette chaude sur son estomach, & sur le ventre; dès qu'on aura avalé ce remède. Il faut prendre ce purgatif de deux jours l'un jusqu'à guérison, tant dans les maladies les plus sérieuses, que dans les moindres. On doit exclure toute nourriture solide, & ne pas quitter le lit, pour peu qu'il y ait de fièvre, ou de disposition à suer, particulièrement l'hiver. Comme il arrive souvent que ce remède fait encore son effet le lendemain qu'on l'a pris, il sera à propos de garder le lit. Les bouillons les plus convenables aux malades qui prendront ce purgatif, se feront avec le boeuf, le mouton, & la volaille, sans veau ni légumes, le veau étant une viande indigeste qui coagule le sang, & l'empêche de circuler. Si on est assoupi après avoir pris la médecine, on peut dormir, sans

craindre de troubler ses effets; au contraire on doit suivre les mouvemens de la nature que ce remede regle parfaitement, en remplissant toutes ses indications: il s'agit seulement d'avoir attention aux crises, surtout à la transpiration sensible que le froid peut arrêter. Il ne faut rien manger de tout ce qui peut charger l'estomach, & aigrir le sang. Sur la fin de la convalescence on peut manger de la soupe, du bouilli, & du roti, & pour le dessert des compotes en petite quantité, observant toujours de souper légèrement, de ne pas trop boire de vin, & d'y mettre les deux tiers d'eau, ou au moins la moitié, de n'écouter aucune passion, de ne point faire d'exercice violent, ni aucun excès. Il faut se tenir chaudement l'hiver, & l'été éviter le serain; car ce remede, après ses opérations sensibles, continuant d'agir pendant quelque tems, par la transpiration insensible, il y auroit à craindre que le froid reserrant les pores, n'empêchat son effet; ce qui pourroit causer une rechute, ou quelque facheux accident dans la suite, comme rhumatisme, &c.

Il faut bien remarquer qu'entre les dif-

ferentes maladies, il s'en trouve qui sont absolument incurables; mais pour peu qu'il y ait de ressource, & que la nature soit assez forte pour être rétablie par le secours d'un bon remede, celui-ci agissant peu à peu, & d'intelligence avec elle, la fortifiera, & la remettra dans son premier état, mais dans un tel cas, il faut agir courageusement, & ne pas oublier l'Elixir pour concourir à la fin qu'on se propose; & il ne faudra pas se borner à cinq ou six prises du purgatif, il faut pour peu que l'on voie d'amandement, continuer jusqu'à la guérison.

On a avertit qu'il y a des cas si extraordinaires que les premieres prises de ce remede faisant toujours déclarer le mal, & trouvant certaines dispositions dans un malade, le rendent en apparence plus mal qu'il n'étoit auparavant; mais on n'a qu'à continuer le même remede, & on verra infailliblement le malade soulagé, & enfin guéri. Cela arrive lorsque les humeurs acrimonieuses qui s'étoient amassées en quantité, & qui étoient restées dans l'inaction par le deffaut de la faculté expultrice, étant émues par ce remede, & mises dans le mouvement convena-

ble pour être évacuées, se font sentir avec plus de violence, pendant la fonte que ce remede en fait, & alors la nature par le secours qu'elle en reçoit, redouble ses efforts pour se débarasser au plutôt d'une cause très-dangereuse, & souvent mortelle. Un Medecin expérimenté, & non prévenu, sent la valeur du remede dans le cas que je viens d'expliquer, mieux que dans toute autre occasion, & même sans être Medecin, le bon sens, & la raison, font juger que pour évacuer les humeurs il faut necessairement les mettre en mouvement, & que des humeurs d'une si mauvaise nature & qualité, ne peuvent s'émouvoir sans se faire sentir, n'étant pas absolument possible à aucun remede de les corriger tout à fait, à cause de leur quantité, & du peu de tems que la nature donne lors de l'évacuation; il doit donc suffire au malade d'être assuré de la guérison, ayant prévenu un accident mortel.

On fera encore attention à quelques circonstances particulieres de ce régime, concernant la petite verole. Au premier avant-coureur de cette maladie, on donnera dès le matin, pendant trois jours

de suite, une prise de purgatif, & dans la journée deux ou trois prises d'Elixir, plus ou moins, selon le besoin, & les défaillances que le malade pourroit avoir. Le lendemain des trois prises on donnera de bon matin dix gouttes de l'huile de vie, deux heures après un bouillon, le soir, vers les dix heures, encore une prise ou deux d'Elixir dans la journée. On continuera ainsi pendant neuf jours, & enfin étant convalescent, on prendra encore deux ou trois prises de purgatif, à un jour d'intervalle, selon la proportion de l'âge. On remarquera enfin que les malades qui auront rendu quelque abscess, ceux qui auront été guéris de la gravelle, & de la rétention d'urine, seront obligés de prendre encore pendant cinq à six mois, de quinze en quinze jours, une ou deux prises de purgatif. Par ce moyen on pourra s'assurer d'avoir détruit entièrement la cause de ces maladies, d'avoir corrigé les deffauts du tempéramment, & d'avoir rétabli parfaitement les digestions.



Effet du Purgatif.

Ce remede agit differemment, selon les differens états du malade, & selon l'exigence de la nature; quelquefois, mais rarement, par la voie supérieure, mais presque toujours par en bas, plus ou moins, selon la quantité, ou la qualité des humeurs; souvent par les urines, les sueurs, les crachemens, & par l'insensible transpiration. Ses effets sont ordinairement prompts, quoique très-doux; ainsi il procure infailliblement la guérison, à moins que le malade ne soit inguérissable, car l'âge trop avancé, par la grande foiblesse de la complexion, ou par le deffaut des principaux visceres. Alors il n'y a point de remede, quelque souverain qu'il puisse être, capable de rétablir la nature absolument détruite; car enfin, on le repete encore, il faut de la possibilité. Il faut user du purgatif au lieu d'autre medecine, en prenant des eaux minerales; il n'y en a point au monde qui convienne mieux pour les faire passer, & il concourt efficacement à la guérison de ceux qui les prennent.

E L I X I R.

Ses Vertus, & son usage.

C'est un puissant corroboratif, & le plus souverain de tous les cordiaux. Il est très-agréable au goût, & à l'odorat; il recrée les esprits, fortifie le cerveau & le coeur, & les préserve des vapeurs contagieuses; il aide la nature dans toutes ses évacuations; il fait des progrès dans tous les accidens les plus sérieux, comme dans les attaques d'apoplexie, paralysie. léthargie, évanouissement, &c. Mais dans ces occasions il faudra recourir au purgatif, d'abord qu'on aura repris connoissance; il est propre aux estomacs paresseux, & aux indigestions; on continue d'en donner jusqu'à ce que le malade soit un peu rétabli, proportionnant toujours l'intervalle d'une prise à l'autre, selon les cas & les besoins où il se trouve; il seconde merveilleusement le purgatif, surtout quand il y a du venin, qu'il faut exciter des sueurs, & des crises; & lorsque des mauvaises humeurs, agi-

tées, & disposées à s'évacuer, causent les défaillances aux malades, & quelquefois même des mouvemens convulsifs; c'est dans ce tems-là principalement qu'il faut le donner, mêlé seulement avec le tiers ou le quart de sirop de capillaires; & si la défaillance continue, ou si elle revient, il faut toujours avoir recours à l'Elixir, jusqu'à ce que le malade soit remis; mais pour l'ordinaire on doit le donner le jour & le lendemain de la prise du purgatif, à deux heures de distance entre les bouillons; on en prendra deux prises par jour, ou davantage, s'il est à propos, c'est-à-dire, une cuillerée à café chaque fois.

Il est bon d'avoir une petite bouteille où il y ait parties égales d'Elixir, & de bon sirop de capillaires qu'on aura soin d'agiter assez pour le bien mêler. On prend plein une cuiller à café de ce mélange à chaque fois; mais il faut remarquer que dans les attaques d'apoplexie, léthargie, & évanouissemens, il faut d'abord donner l'Elixir tout pur, & sans sirop, & aller jusqu'à trois ou quatre prises, ou petites cuillerées dans une

heure, s'il étoit nécessaire; c'est pourquoi il est bon d'en avoir toujours de deux façons.

Huile de Vie.

Ses vertus, & ses usages.

Cette Huile de vie, comme l'Elixir; seconde le purgatif, principalement dans les fievres malignes, petite verole, rougeole, & généralement dans toutes les maladies où il faut exciter les sueurs & les urines. Elle est un grand spécifique pour les pleurésies, & squinancies, en mettant jusqu'à vingt gouttes de cette huile sur le purgatif, dans la cuiller, après l'avoir démêlée avec le sirop de capillaires; ou bien si on aime mieux, on fera une pâte du purgatif avec les vingt gouttes d'huile de vie que l'on enveloppera dans du pain à chanter, & un bouillon par dessus. L'on frotera la gorge bien chaudement de ladite huile dans les squinancies, & le côté dans les pleurésies, mettant un mouchoir bien chaud autour de la gorge, & une serviette bien

chaude dans les pleurésies, & sur le ventre dans les coliques, & on continuera d'en donner quinze goutte soir & matin les jours d'intervalle.

Elle est cordiale, pectorale, & céphalique. Elle en très-propre aux léthargies, & paralysies, au scorbut, aux vertiges, & à la manie; elle excite les regles, les modere quand elles sont trop abondantes, & appaise les vapeurs hysteriques. Elle est efficace & souveraine aux accouchemens difficiles, & aux accidens les plus sérieux des nouvelles accouchées, comme certaines supressions, coliques violentes, vapeurs, & mouvemens convulsifs. Elle nettoie parfaitement les reins & la vessie des glaires & des graviers qui s'y forment par les impuretés du sang, & fortifie les vaisseaux. Elle est très-vulnérable, & guérit tous les accidens des chutes & des coups, des contre-coups, résout & évacue tout le sang extravasé. Elle est bonne aux maladies véneriennes, très-bonne aux epileptiques en la prenant au commencement du paroxisme, & à tous les déclin des lunes. C'est aussi un vermifuge

très-assuré. La dose est depuis douze gouttes jusqu'à vingt pour les grandes personnes, & pour les enfans depuis trois jusqu'à six. On fait chauffer trois cuillerées de bon vinaigre, dans lequel on fait fondre du sucre de la grandeur d'une petite noix, on met dans une cuillerée de ce vinaigre chaud & sucré, la dose prescrite d'huile qu'on prend d'abord, & par dessus le reste du vinaigre chaud & sucré, on en prend pour l'ordinaire une ou deux fois par jour, soir & matin.

Il faut bien remarquer de ne point donner de cette huile aux femmes grosses excepté dans le tems de leur accouchement dans lequel elle est d'un grand secours, leur en donnant vingt ou vingt-cinq gouttes dans du vin chaud, & sucré, au lieu de vinaigre, dès que les grandes tranchées leur prennent. Elle aide aussi à celles dont les douleurs sont trop lentes. Elle est aussi très-bonne après l'accouchement, quand les suites ont de la peine à s'évacuer.

Il ne faut pas la donner dans du vinaigre à toutes les femmes sujettes aux vapeurs, & aux maux de mere, parce que

les acides leur sont contraires, mais on la leur donnera dans du vin chaud & sucré, de même qu'avec le vinaigre. Il ne faut point faire bouillir le vinaigre, ni le vin avec ladite huile.

Cette huile de vie agit dans les maladies contagieuses que nous avons désignées, lorsqu'on s'en sert extérieurement. Pour cet effet il faut en faire chauffer un peu toute pure, dans une cuiller, & en frotter la region du coeur, le nombril, & les poignets. L'on en imbibe un peu de coton, qu'on introduit dans le nez, & dans les pleurésies on en frotte souvent le côté.

Or Potable.

Ses vertus, & ses usages.

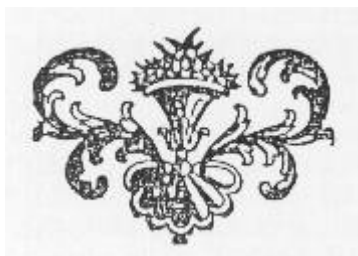
L'Or potable est un merveilleux mélange des parties de certains corps les plus balsamiques, chargées du soufre de l'or, dissous radicalement du moins autant qu'il peut l'être par l'art, sans le mélange d'aucune chose corrosive. Ce dernier remede sert à soutenir, & à rele-

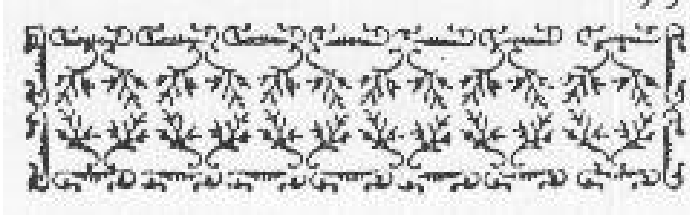
ver souverainement les malades languissans, surtout lorsqu'ils sont épuisés par la longueur ou la rigueur des maladies. Il avance, & assure davantage le succès du purgatif, & en fortifiant l'évacuation, il réveille en même-tems toutes les forces du malade, & lui en procure de nouvelles; on mêle la petite bouteille avec six fois autant de sirop de capillaires. La dose de ce mélange est plein une petite cuiller à café. On le prend dans le même cas que l'Elixir, & avant que d'en prendre il faut toujours bien agiter la bouteille.

Ces cinq remedes renferment les propriétés nécessaires pour remplir parfaitement les vues de la nature, qui, par le secours qu'elle en reçoit, combat & surmonte les maladies les plus rébelles. Ils sont inaltérables, & ne perdent jamais rien de leurs vertus en quelque lieu qu'on les porte, & quelque tems qu'on les garde. Ils conviennent à tous les âges, & à tous les tempérammens; on les peut prendre à toute heure, & dans l'instant même de la premiere attaque du mal.

Il faut bien remarquer que ces reme-
des doivent être employés seuls, qu'ils
ne souffrent point le mélange d'aucuns
autres remedes, & que ce n'est qu'à cette
condition qu'on doit s'assurer de leurs
bons effets.

F I N.





DISCOURS

HERMETIQUE

*SUR LA MATIERE
& sur le Dissolvant.*

L 'Auteur du Spectacle de la Nature dans son Discours sur la matiere premiere, & de son Histoire de la physique systématique, après avoir rapporté succinctement les sentimens d'Epicure, de Democrite, d'Aristote, de Gassendi, de Descartes, de Newton & autres, très-embarrassé lui-même de prendre un parti, convient néanmoins de plusieurs faits qui démontrent d'autant plus la certitude de notre systeme.

Nous ne devons les aveus qui lui sont échappés malgré lui qu'à la force de

vérité car il ne cesse de se déchaîner contre l'Alchymie, il lance des traits satyriques contre cette science qu'il n'entend point.

Il a d'ailleurs un si grand nombre de belles connoissances qu'il se doit croire dédommagé de ce qu'il ignore & méprise.

L'on pourroit facilement le relever de plusieurs négligences où il est tombé: car lorsqu'il parle des minéraux, des métaux, des eaux fortes, de la dissolution de l'argent, de la décomposition de l'or, il n'y entend rien. Ce qu'il y a de plus surprenant, c'est qu'en certains endroits de son discours, il dit vrai, sans le sçavoir: il dit que » les Alchymistes sont » admirables de chercher l'analyse de » l'or, & de le réduire en ses principes » pour le pousser jusqu'à la matiere pre- » miere. » N'est-il pas admirable lui-même de faire cette belle réflexion? » Il » vaudroit autant, dit-il, analyser des » fleurs au fourneau des Chymistes dans » l'espérance de trouver en derniere dé- » composition, une fleur en général, au » fond du récipient. *Spect. nat. Ent. VIII pag. 550. T. IV.*

Il n'est pas possible de voir sans re-

gret dans l'erreur un si grand homme: l'Auteur du Spectacle de la Nature sait tout, & ne sait point les effets surprenans, & presque miraculeux de la *pal-ingénésie*.

On a pour cet Auteur une estime si grande qu'on craindroit de lui faire de la peine, si lui montrait en détail les bévues où il est tombé: au contraire on est tout prêt à l'excuser.

En effet est-il possible que tous les arts, & les sciences soient renfermées dans une seule tête? Non, dans le grand ouvrage que cet auteur a entrepris avec tant de succès, il a fallu en quelque sorte se servir du bien d'autrui, (ce qui rarement prospere) il a fallu, dis-je, s'en rapporter à certaines décisions, & à des expériences imaginées, & supposées avoir été faites; il a été trompé. Qu'il lui suffise donc d'avoir mieux fait que ceux qui l'ont précédé, ils ont échoué parce qu'ils ont trop embrassé.

Voyons donc avant d'entrer en matière & de lui exposer nos raisons de quelle façon il conclut son raisonnement. Pour le faire d'une manière qui ne puisse pas être suspecte, nous allons nous servir de ses propres termes.

» Les Alchymistes pour se mettre en
» état de faire de l'or, & de préparer le
» restaurant qui empêche de mourir, ou
» du moins qui doit beaucoup allonger
» la vie, ont été obligés d'étudier le fond
» de la nature: ils ont cru trouver que le
» sel, le soufre, & le mercure, avec
» quelques autres ingrédiens sur lesquels
» ils ne sont pas encore d'accord, étoient
» & la vérité, les élémens immédiats des
» métaux, & de tous les corps, mais
» qu'il y avoit réellement une matiere
» premiere qui prenoit toute sorte de
» formes, comme tous les sages d'E-
» gypte, & de Grece, & tous les Philo-
» sophes de tous les âges l'assuroient;
» qu'ainsi il ne s'agissoit que de travail-
» ler sur cette matiere premiere, que de
» lui présenter différens moules, que de
» lui donner un certain tour pour avoir
» de l'or des pierreries, & l'Elixir vivi-
» fiant. *Ibid. pag. 544.*

Continuons de l'entendre parler à son élève. » Jusques ici, Monsieur, vous » voyez un consentement parfait parmi » toutes ces sectes de Philosophes sur le » principal point. Ils en reviennent tous, » quoique sous différens termes, à un

» cahos de matieres premieres, & des
» parcelles innombrables qui ne sont ni
» or, ni argent, ni sel, ni germe, ni
» fruit, ni quoique ce soi de déterminé,
» mais qui serviront à tout composer par
» leur mélange, & en quoi tout se peut
» résoudre en dernier lieu. La seule dif-
» férence que je trouve entre eux à cet
» égard, c'est que les Alchymistes sont
» beaucoup plus sensés que tous les au-
» tres, & font un bien meilleur usage de
» la sagesse. Les Aristotéliens, & les
» Corpusculistes, sont toujours prêts à
» s'égorger sur le plein, ou sur le vuide,
» sur la matiere, & sur la forme, sur les
» principes des corps, & sur le dernier
» terme des décompositions, & tout
» cela sans fruit. *Ibid.*

Un tel raisonnement, de pareils aveux ont-ils besoin de glose & de commentaire, & ne sommes-nous pas en droit de dire que c'est s'abuser gratuitement, à tout le moins, dès que l'on est parvenu jusques-là, que de convenir que toutes les différentes sectes des Philosophes sont en discord, en fureur les uns contre les autres, que les seuls Alchymistes sont tranquilles, & d'accord entre eux, que

la paix cette fidele compagne de la vérité y regne? Ne vaudroit-il pas autant dire que ce sont les seuls qui ont raison, & par conséquent les seuls vrais Philosophes. Si cela est; pourquoi lancer contre eux avec tant de colere, & de véhémence, des traits de satire & d'ironie, & ne pas reconnoître au contraire que la science hermétique est vraie; que si l'on n'a pu parvenir à la savoir, ce n'est pas la faute de la science, mais la nôtre, que nous n'avons ni assez médité, ni assez travaillé, en un mot que nous n'avons pas assez fait pour en être dignes? Et surement c'est s'égarer du droit chemin, que de se dechaîner à tort & à travers contre cette divine science.

En voila sans doute suffisamment pour servir de réponse préliminaire à l'excellent Auteur du Spectacle de la Nature: tâchons présentement de lui exposer des choses qui puissent le faire convenir que c'est avec raison que nous sommes d'une opinion contraire à lui à ce sujet, quelques égards que nous ayons d'ailleurs pour lui.

Pour savoir de quelle matiere les Philosophes anciens se sont servis pour la confection de leur pierre, il est nécessaire

de connoître la nature en général & en particulier, & de savoir comme elle travaille: sans cela on ne peut arriver au but qu'on se propose.

Mais pour bien entendre ce que c'est que la nature générale & particulière, il faut 1°. remarquer que rien n'agit au monde que par elle, 2°. que c'est un esprit invisible, caché dans tous les corps, soit dans la matière universelle, soit en chaque matière de tous les trois regnes; 3°. que les élémens sont la matière première de laquelle toutes les choses du monde sont faites, & que c'est cet esprit qui fait mouvoir tous les corps, si bien qu'il est universel dans l'universalité, spécifique dans chaque chose déterminée; c'est la semence, c'est l'ame du monde à laquelle les quatre élémens, ou la matière déterminée servent de vaisseau, c'est cette précieuse matière, à laquelle les Philosophes ont donné tant de noms; les uns l'appellent leur mercure, les autres l'esprit, ou la quintessence, les autres l'agent universel, unique nature, feu naturel, nature celeste, esprit de vie, lumière, vertu intrinsèque, grand thésor, influence des cieux.

Il sera donc facile de comprendre par ceci, ce que c'est que la matiere & la forme; que, par exemple, dans l'animal, ce que l'on voit, n'est pas le véritable animal, quand à ses actions génératives. Elle nous montre comme elle travaille, elle commence par la putréfaction pour la conservation de l'espece, & ensuite tout son soin est de cuire, & digerer la matiere jusqu'à la perfection, laquelle Dieu a limitée à la maturité de la semence multiplicative & parfaite, & où la nature a achevé son ouvrage, comme au regne minéral dans l'or; car les autres métaux ont trop tôt fini leur circulation, & n'ont pas achevé le chemin qu'ils avoient à faire, selon l'intention de la nature; au regne végétale dans le grain de bled mur, & à l'animal dans l'homme à l'âge viril.

Mais il faut observer que toutes les choses du monde sont engendrées par le mâle, & la femelle; que les minéraux n'étant point semés, ils sont faits d'un mercure, ou eau minerale en puissance, contenant corps, ame, & esprit, c'est-à-dire, les trois principes qui sont un milieu, entre les élémens, & la puissance

métallique: & où l'humidité, & la froideur de l'eau dominant, c'est la femelle; où au contraire la chaleur, & sécheresse du feu, ou soufre dominant, c'est le mâle. Cette matiere étant hermafrodite, se détermine par des coctions, & devient sperme, qui est le principe: alors ce qui est à la superficie vient au centre, & ce qui est au centre, vient à la superficie, & ainsi se forme le métal qui est la fin.

Cette premiere humidite radicale est l'arbre; l'esperance est la fleur, & le métal le fruit. Toute la différence qu'il y a du commencement à la fin, n'est autre chose que crudité, détermination, & maturité; c'est-à-dire, que la puissance par décoction, se détermine, devient en acte, & n'est qu'une même nature & une même chose; aux végétaux, le grain de blé est le mâle, & l'eau lui sert de femelle; & aux animaux l'expérience nous fait assez connoître quels ils sont.

On pourroit objecter qu'il y a des animaux qui sont engendrés dans les maisons, & autres lieux, sans mâle ni femelle. A cela il est aisé de répondre que

l'air qui contient toutes choses en puissance, se condensant, & se mêlant à quelque matiere qui lui sert de ferment ou de levain, pourrit avec la chaleur cette matiere humide; & de-là s'engendrent plusieurs sortes de vermines, & insectes, la matiere sert de femelle, & l'air chaud de mâle.

Je dirai aussi que les minéraux, & les végétaux ont également deux façons d'agir dans leur génération; & que les animaux en ont trois.

Le premier regne, & le second n'ont que la circulation, & la végétation: c'est pourquoi ils ont l'essence, & la croissance; & les animaux en ont trois, la circulation, la végétation, & la sensitive. La circulation est pour la coction, la végétation est pour la nourriture, & la sensitive est pour les animaux, lesquels ont le feu plus dégagé de la matiere, & qui donne plus qu'aux deux autres regnes. Dans les minéraux la qualité de la terre, surpasse les autres; dans les végétaux c'est l'eau; & dans les animaux c'est l'air aux plus grossiers, & le feu aux supérieurs qui sont les hommes. Il y a lieu de croire qu'après avoir ainsi parlé de

la nature sans détours, ni énigmes, il est de la connoître, & que l'on concevra facilement ce discours.

On doit être aussi persuadé que les quatre élémens sont un vaste ocean d'où sortent plusieurs ruisseaux, & rivieres, desquelles toutes les choses du monde sont faites, ainsi qu'il a été dit.

» Toutes choses tirent leur origine de
» cette source, & rien ne naît en ce
» monde que de cette source universelle.

Cosmopolite.

Les minéraux en sont formés immédiatement par l'intervention des trois principes, & par l'action que les élémens ont les uns sur les autres, & voici comme ils s'engendent.

Cet esprit universel étant excité par la chaleur qui lui est interne, fait mouvoir l'élément du feu qui de sa nature agit sur l'air; de-là s'engendre le soufre; l'air agissant sur l'eau, engendre le mercure; & l'eau agissant sur la terre, engendre le sel, qui sont les trois principes, qui par après engendent le sperme, ou matiere premiere des métaux: car les métaux, & tous les autres regnes, ont pour matiere premiere, les quatre élémens; & les trois principes. Les

quatre élémens sont la matiere éloignée, & les trois principes sont la matiere prochaine. Mais il faut concevoir qu'ils sont seulement premiere matiere, des premieres matieres; l'eau simple qui contient les quatre élémens, & les trois principes, sel, souffre, & mercure, sont le mercure des mercures.

Il faut aussi savoir que d'abord que les quatre qualités élémentaires sont altérées, & qu'elles ont fait une démarche hors de l'état de leur simple commixtion, dès-lors ce sont les trois principes universels; & par conséquent elles ne sont plus appelées élémens, mais bien substances élémentées, ou principes généraux, formés par la nature pour entrer dans les trois regnes. Plus l'eau est raréfiée, plus elle est dégagée des corps qui ne sont point de sa nature, plus elle est simple, plus elle approche de l'état de sa création, & lorsqu'elle se convertit en air, elle commence à rentrer dans l'abime du néant dont elle est sortie.

En cette raréfaction de l'eau, les quatre élémens, ou pour mieux expliquer ce systeme, les quatre premieres qualités qu'elle contient se trouvent confon-

dues, & dans le repos, ainsi qu'au commencement après leur création, dans l'humidité qui doit être appelée humide radical, puisqu'il est la racine de toutes les humidités, & le mercure des mercures dans lequel la nature commence à se mouvoir, & à se loger.

C'est de cet humide radical que toutes les parties essentielles de tous les mercures, & de toutes les choses qui sont au monde sont faites, & cette matiere fait croître, & nourrir tout ce qui a croissance, & nourriture.

Touchant cette premiere partie générale, je dis hardiment, que je ne fais aucune différence entre toutes les eaux que nous voyons dans la nature pour ce qui est de la matiere; toutes les eaux des puits, des rivieres, des fontaines, des étangs, de la pluie & de la rosée sont une même matiere, & afin qu'on l'entende mieux, il les faut considérer toutes comme un corps homogene, & comme la menstrue que la nature tient en différens reservoirs pour s'en servir au besoin. Cependant la rosée est préférable à toute autre dans le travail par sa simplicité, par sa pureté, & parce qu'elle est

empreinte plus particulièrement, & comme engrossée des vertus astrales, & des influences célestes.

S'il se trouve dans ces eaux, ou trois principes, quelques esprits acides, ou inflammables ou quelque'autre substance, cela n'est plus simplement de l'eau, ou trois principes de la nature des Philosophes, mais bien une matiere déterminée qui s'engendre de cette double matiere par l'action des quatre premieres qu'elle contient, ou bien ce n'est qu'une eau damnée qui n'est qu'excrément: donc tout ce qui se trouve différent de l'eau simple ou des trois principes est une chose spécifiée qui n'est plus dans l'universalité indéterminée, que les Philosophes considerent, car ils repassent, & remontent jusqu'à la nature générale qui se plaît au changement, & qui se délecte aussi bien à detruire qu'à composer; car après avoir contribué à la génération, & à l'entretien se tous les individus, elle travaille elle-même à leur corruption pour les ramener dans son sein, quoique chaque forme particuliere résiste à la corruption de son composé, & se soutienne autant qu'il lui est possible. Mais tous les

corps élémentés étant sujets à cette vicissitude, ils sont comme un ruisseau qui retourne dans ce vaste océan, excepté l'or, qui est le seul incorruptible par la voie naturelle sans l'aide de l'art.

Ainsi avec le tems toutes les choses élémentées, après la corruption, & destruction de leur forme, se convertissent en vapeurs ou en air, qui après se condense en eau, pour derechef entrer en une nouvelle génération.

Il faut faire grande attention à ceci: hors de ces principes il n'y a plus de raisonnement solide. Voici pour me faire mieux entendre comme s'explique Gebert.

» Celui qui ignore les principes na-
» (na)turels de la Philosophie est bien éloi-
» gne de la connoissance de notre art,
» n'ayant pas la vraie source sur quoi
» fonder son jugement, & appuyer ses
» sentimens. *Gebert.*

Toute la Philosophie consiste donc dans la parfaite connoissance de cette double racine, ou source des élémens: dans ce miroir l'on voit toute la nature à découvert.

» L'eau me paroît visiblement un mi-

» roir dans lequel je considère toute la
 » nature à découvert. *Cosmopolite.*

Il me semble que cela doit suffire pour faire connoître que l'eau simple a les trois principes de toutes choses, qu'elle est une matière homogène, c'est-à-dire, qu'elle n'a pas des parties dissemblables à son tout.

Qu'elle contient les trois autres éléments inséparablement; qu'elle ne doit avoir d'autres qualités actuelles que d'être froide & humide, qui sont proprement celles du centre; & que les trois principes en sont la quintessence.

Maintenant il n'y a autre chose à considérer que la matière de l'eau qui est bien véritablement le sperme du monde, mais qui nous seroit inutile s'il ne contenoit une semence générale, & universelle.

» Un esprit subtil & pénétrant, pour-
 » roit découvrir plusieurs miracles de la
 » nature dans l'élément de l'eau, comme
 » dans la semence mais il faudroit con-
 » sidérer cette semence dans le sujet ima-
 » giné, comme une semence qui reçoit
 » ses forces par l'influence des astres.
 » *Cosmopolite.*

C'est-à-dire, une semence des astres d'une certaine force, & vertu.

J'ai dit que toutes les eaux qui sont ici bas comme dans divers réservoirs, & celles qui viennent du ciel, sont bien une même matière, & le menstrue du monde: cependant il y a une différence, non-seulement en ce que celles-ci sont plus subtiles, & plus dégagées des substances particulières spécifiées que les autres, mais encore en ce qu'elles ont reçu dans leur raréfaction les influences célestes selon le plus, ou le moins; & cette vertu astrale qui donne la vie à toutes choses, fait principalement la différence des eaux, car la plupart de celles qui demeurent ici bas sont des eaux mortes, au respect de celles qui sont élevées, & rarefiées par la nature descendant du ciel.

» Le ciel, & les étoiles influent une
» vertu formative, parce que le ciel est
» le principe mouvant qui fait agir toute
» la nature: quand la pluie tombe du
» ciel, elle reçoit de l'air cette force de
» vie pour la communiquer. *Raimond L.*

Les eaux qui viennent du ciel, ayant contracté quelque vertu, il faut considérer les plus excellentes pour en profiter.

Les pluies sont engendrées des vapeurs grossières: mais l'eau céleste vient d'une vapeur subtile, élevée dans un temps serein, sans violence par les rayons du soleil dans une saison tempérée, pour être réduite & convertie en air, par la prévoyance de la nature, afin qu'étant dégagée de toutes les qualités étrangères qu'elle pouvoit avoir contractées ici bas, elle soit capable de concevoir sans contrariété dans cette raréfaction, toutes les vertus astrales, principalement celles du soleil, source de vie, qui lui verse dans son plus profond, ses divines influences; puis la nuit, mollement condensée par la froideur de la lune, elle s'abaisse insensiblement comme elle est montée; enfin se ramassant en soi-même, elle se présente à nos yeux imprégnée de cette vertu astrale, invisible, qui est l'ame du monde, & de l'esprit universel dont le soleil est le pere, & la lune la mere, & l'air l'a portée dans son ventre.

Disons donc que l'eau est la matiere, cet esprit invisible, la forme.

» O nature, puissance créatrice de toutes les natures, laquelle engendrée dans une nuée obscure, & née par la lumière est la mere de tout! *Trismég.*

Il sert aussi à remarquer qu'il n'appartient qu'à Dieu, ou à la nature de créer.

» *Quia Deus in natura, & natura*
» *in Déo est*, parce que Dieu est dans la
» nature & la nature en Dieu; » & au
Philosophe de produire. C'est pourquoi
il ne peut pas des élémens, ou de leur
quintessence créer un homme, ou un
arbre, mais de multiplier la semence des
métaux lui est facile. Quant aux deux
premiers, l'expérience le prouve; quant
au minéral, il le peut, quand il connoît
parfaitement sa nature, c'est-à-dire, ce
qu'il peut faire, par son propre sel, soufre,
& mercure.

Il faut aussi croire que Dieu a créé les
animaux, végétaux, & minéraux de cet-
te première matière universelle qui a les
quatre élémens, & qu'il a formé, don-
né, & mis en chaque chose spécifiée,
une semence particulière, afin que tou-
tes choses pussent produire leur sembla-
ble, multiplier & étendre leur espèce
chacune dans la sienne.

Que cette divine puissance a fait toutes
choses différentes dans leur forme, car il
s'ensuivroit, si cela n'étoit pas, que d'une
chose on en pourroit faire une autre, &

Dieu l'a fait afin que chaque chose engendre son semblable.

Et si l'intention du Philosophe est de faire de l'or, il faut chercher le regne minéral, & prendre dans icelui pour base, l'or même, puisque chaque chose engendre son semblable, & qu'il est le seul des métaux qui soit parfait, & en cette qualité, rempli de semence multiplicative qui est l'or vif, soufre, ame, ou forme métallique: autrement il ne seroit pas parfait, ce qui ne lui peut être dénié, puisqu'il est la plus noble créature qui soit au monde, sans le mettre pourtant en comparaison avec l'ame raisonnable, qui vient de plus haut.

Il s'agit presentement de connoître quelle est sa semence, & son dissolvant, afin de les unir ensemble inséparablement, d'un amour de mere, & de fils, c'est-à-dire, par une dissolution naturelle, & radicale, & réveiller cette ame, ou cette semence qui est assoupie dans ce corps sec & compact, où elle ne peut mouvoir sans humidité étant comme hébétée dans son corps, ce qui s'appelle réincruder, par les Philosophes, ramener le corps à la premiere matiere, afin de

pouvoir régénérer ce corps sec, par une nouvelle addition de sa partie humide, de laquelle humidité, & sécheresse qui séparément sont deux choses étant unies ensemble par la putréfaction, il s'engendrera une matiere plus digne que celle que la nature avoit formée en premier lieu, laquelle n'avoit à travailler que sur une matiere crue. C'est pourquoi elle n'a pu faire que de l'or, lequel est plus de six cens années à se former, & perfectionner dans les entrailles de la terre: étant remis & réuni par l'artiste avec cette même matiere, il s'en fait en imitant la nature un or bien plus puissant, & plus digne que la premiere.

» Il faut dissoudre pour purifier, &
» lorsque la corruption se fait, il en pa-
» roît de l'amendement, & l'un & l'au-
» tre est une marque & un effet de l'art.

» Trismegiste dit encore ailleurs; lors-
» que la forme est changée, il commence
» d'être ce qu'il n'étoit pas, & cesse
» d'être ce qu'il étoit auparavant.

Cependant il sera le même qu'il étoit devant, & encore quand il parle de la jonction des matieres, il s'explique ainsi.

» O benite eau Pontique qui pouvez
 » dissoudre les élémens, il faut donc qu'a-
 » vec cette eau nous possédions une for-
 » me pour la mêler avec notre matiere,
 » afin d'en faire un dissolvant par la ver-
 » tu de cette eau, qui par la dissolution
 » du composé, est la clé d'une restau-
 » ration, &c pour lors la mort, & la
 » noirceur se retirent, & il en naît une
 » matiere qui démontre la sagesse de l'art.

Ces paroles sont grandes, & sublimes, cependant très-faciles à entendre pour les enfans de cette sainte science, & pour convaincre les prétendus savans, les esprits forts, ou pour mieux dire, leur enseigner cette premiere matiere qui est le dissolvant de l'Or, & qui fait partie du grand secret. Qu'ils lisent donc le grand Trismegiste, & qu'ils se départent de cette présomption qui les aveugle.

C'est toujours le grand Trismegiste dont je vais employer les maximes:
 » Considérez attentivement, & voyez
 » si le levain, ou ferment de chaque
 » chose n'est pas fait de la même, & de
 » sa propre nature: remarquez que sa
 » destruction fait son levain.

Trevisan sur le même sujet. » Afin que
» vous puissiez comprendre ma pensée,
» écoutez avec toute votre attention:
» notre ouvrage se fait d'une seule raci-
» ne, & des deux substances mercurielles
» crues, & prises du minéral pur & net,
» & jointes amiablement ensemble par
» le feu, & cuites à propos, ainsi que le
» requiert la matiere, jusqu'à ce que de
» deux, il ne s'en fasse qu'une, & que
» dans cette unité il ait par le mélange
» un corps, & un esprit qui ne fasse qu'un
» même corps.

Il est aisé de voir par là que le dissolvant, & le dissoluble ne font qu'une même chose en leur nature, mais différens seulement en qualité de puissance & acte, les métaux étant faits d'une seule matiere, & distans seulement du principe à la fin.

Donc la réduction de l'or en sa première matiere, c'est-à-dire, en mercure, de quoi il est fait immédiatement, est nécessaire, & n'est qu'une résolution, dénouement, & rétrogradation de sec en humide, ou séparation de sa matiere congelée & unie en sa composition; par laquelle séparation, les portes & les pri-

sons sont ouvertes par l'entrée d'une nature dans une autre.

» *Nihil tam naturale est unum quod-*
 » *que eo genere dissolvi, quo ligatum est.*
 » Il est naturel que chaque chose sois
 » dissoute par ce qui la tient liée & ren-
 » fermée.

C'est pourquoi les Philosophes ont dit que l'or n'étoit autre chose qu'un mercure mûr: mais dans le mercure crud, c'est-à-dire, la terre, & l'eau qui sont passifs, & les élémens actifs qui sont le feu, & l'air, y sont seulement en puissance, & ainsi par coction, & par une dûe digestion, ils deviennent en acte, & alors, le sperme se forme, duquel l'or se fait, qui possède les quatre élémens dans une égale proportion, au fond duquel est le soufre mûr, & bien digéré.

C'est pourquoi un artiste éclairé aide la nature en administrant l'or mûr, & bien digéré au mercure crud, qui par son humidité, dissous l'or qui est sec.

Il est constant que tout corps sec cherche son humide. L'or étant dissout & ouvert, la semence, (c'est-à-dire son soufre,) se glisse dans le ventre physi-

que du mercure qui le cuit, & le digere; de sorte que ces deux natures s'aident l'une à l'autre, se dissolvant, & se congelant; & l'eau les aidant tous deux, l'or n'ayant plus d'ame, il meurt, la matiere cuisant l'humide, se desseche; le soufre rentre dans son corps, il ressuscite, devient glorieux, & la composition, c'est-à-dire, l'élixir se fait des mercures cuits & cruds par une convenable chaleur, se fait la putréfaction, qui n'est autre chose que la corruption des deux matieres, & d'abord que la forme est détruite, dans l'instant la nature en introduit une autre plus noble & plus digne, plus subtile & meilleure que celle que la nature avoit introduite en premier lieu; & réiterant par nouvelle union chaque fois qu'on dissout, pourrit & congele, elle se multiplie, & s'avance en vertu, & acquiert toujours une plus haute qualité qui peut aller à l'infini, & à la putréfaction, & faction de la matiere pourrie, car par la putréfaction toutes choses se purifient, & se congelent, & il se fait fraction entre le puant & le monde, du corps même du pourri, la coction se fait immédiatement, & se multiplie en son semblable,

comme il paroît au grain de blé qui après qu'il a demeuré quelques jours dans la terre sous la chaleur & l'humide, s'enfle, & puant s'évanouit, & vient à néant; & du monde, il en vient une multiplication par quantité de grains. Il est donc nécessaire que nous pourrissions dans notre oeuvre, pour du monde en faire une multiplication de qualité, exaltation, subtilisation & vertu, par les nouveaux recouvremens, & nouvelles émissions de semence, nouvelles additions d'humide, & nouvelles actions que nous faisons faire à la nature par jonction, administration, & aide. Ainsi par la coccion imitant la nature qui d'une seule chose en fait deux, l'article de deux n'en doit faire qu'une qui sera meilleure que la première, puisque la nature n'a travaillé que sur une simple matière toute crue, & que l'artiste l'aide d'une autre qui est elle-même, mais cuite, & bien digérée, par conséquent plus forte.

Mais pour faire taire ceux qui veulent prendre un autre dissolvant que celui qui se trouve dans l'universalité, on est en droit de leur demander si ce n'est pas l'or qui est le levain, & la base de cet

ouvrage divin, s'il n'est pas hermaphrodite, s'il n'en engendre d'une seule matière homogène, s'il ne faut pas les réduire en sa première matière, ne pouvant le multiplier sans rétrograder, parce qu'il n'a aucune partie dissemblable qui puisse être séparée de son tout, & pour cet effet, s'il ne faut pas le dissoudre radicalement, c'est-à-dire par sa racine, ils sont obligés de demeurer d'accord de tous ces principes. L'or donc ne se peut réduire que par lui-même, pour les raisons susdites, il faut donc joindre le commencement & la fin, c'est-à-dire, l'humide avec le sec, la mère avec le fils; car par la coction dans les entrailles de la terre, cette mère humide sans addition, en devenue elle-même son enfant sec, parce qu'elle est cause, & non principe, eu égard à son sperme, quoique c'en soit un, eu égard à la fin, qui est l'or, & l'enfant avant cette coction étoit sa mère.

» Ma mère m'a engendré, mais je
» suis plus vieux que ma mère, je suis le
» même que j'ai été, mais mes âges
» sont différents, de mon commencement,
» j'ai été adolescent, & je commence à
» être vieux, mais je suis toujours le

» même que j'ai été. *Cosmopolite.*

C'est cette jonction très-étroite des matieres qui s'embrassent très-tendrement, qui fait & forme un amour inséparable dans notre dissolution unique, puisque ce n'est qu'une même chose, seulement différente en qualité, mais de même nature en action & passion.

Et pour faire une très-prochaine comparaison sur la Sainte Trinité, Dieu le Pere a engendré son fils, il est certain que le Fils *alius est quam Pater, sed non aliud*, c'est-à-dire, autre personne distincte que son Pere, mais non pas autre nature: ainsi l'or *sicum*, c'est-à-dire, l'or *est aliud quam or humidum qui id genuit, sed non est aliud*, c'est-à-dire, l'or est autre chose que le mercure qui est son principe qui l'a engendré, mais n'est pas d'une autre nature; & tout ainsi que le Saint Esprit procede du Pere & du Fils, de même en est de l'amour qui procede du mercure & de l'or: ainsi ces trois choses ne sont qu'une même essence, & si l'on voit que dans le grand arcane, l'or vaut mieux que l'eau minérale en puissance, & que la pierre est plus précieuse que l'or, par conséquent on peut admettre

cette comparaison, quoiqu'éloignée, & non semblable, je l'avoue, la chose que nous mettrons en comparaison étant une chose créée, & Dieu un esprit incréé, mais on peut en quelque sorte raisonner de l'un comme de l'autre, à cause de cette unité trine, puisque dans l'oeuvre il se trouve trinité, principe, génération, & procession.

» D'une chose il s'en fait deux, & de
» deux il s'en fait une troisième. L'u-
» nité engendre une unité, & se repliant
» dans elle-même, elle engendre l'amour.

Cosmopolite.

Et comme Dieu a envoyé son Fils pour le salut des hommes, qui a pris chair humaine dans les entrailles de la Sainte Vierge, & par son moyen le péché originel, & tous autres sont effacés; qu'il est mort, & ressuscité, & qu'il a envoyé son Esprit procédant de lui; de même par la pure liberalité de Dieu pour la santé des hommes, il a ordonné au soleil, source de vie, d'envoyer son Fils unique, qui est l'or, qui a pris matière dans les entrailles de la terre, puis dans notre oeuvre il meurt par la putréfaction, il ressuscite par la génération, & de deux, c'est-à-dire, du principe & de la fin, il

en resulte ce corps spirituel & glorieux, plein de vie, d'amour, & de feu, qui est la pierre, laquelle chasse & expulse toutes les impuretés des corps, & les tient dans un équilibre si égal par une analytique proportion des qualités, qu'il en impossible même de mourir naturellement, si la volonté du Seigneur tout-puissant n'y étoit contraire.

C'est le levain universel qui égalise & rectifie toutes choses; par sa composition tempérée.

Il y avoit une si parfaite connexion, & concordance dans le corps de notre Seigneur Jésus Christ des élémens, tant à cause qu'il étoit impeccable, qu'à cause de l'admirable union de l'essence divine à la nature humaine, qu'il ne seroit jamais mort de sa mort naturelle s'il n'eût désiré la subir pour le salut des hommes: de même il y a une telle harmonie, & égalité des élémens dans le corps de l'or, à cause de la grande union que les principes ont entre eux par la subtilité, & rareté des parties, & par l'égalité de la chaleur naturelle qui l'a cuite, & digérée dans les entrailles de la terre selon l'existence de sa nature, & autant que la matiere l'a requis, qu'il

rien d'impur dans lui, ayant cette prérogative sur toutes les autres choses.

C'est le Roi, & le premier des astres qui ne peut être corrompu par la terre, ni endommagé par le feu, ni souffrir altération par l'eau, ni diminution par l'air, parce qu'il est d'une complexion tempérée, & que sa nature est tellement proportionnée du chaud, & du froid, du sec & de l'humide, qu'il n'y a en lui ni de plus, ni de moins.

Revenons à notre dissolvant, & disons que si l'or se trouve dans la mine, étant la fin de la nature minérale, il faut que son commencement y soit, puisque c'est sur ce principe que la nature commence, & finit tout ensemble, il ne faut pas croire qu'il agisse, & prenne matière ailleurs que dans la mine; Or avouons qu'elle commence là, où elle finit, il faut donc croire que le dissolvant, & le dissoluble sont au même endroit, sont une même chose, une même matière, & par conséquent c'est dans la mine où sont l'un & l'autre.

Mais les Philosophes aveuglés ne voient pas que les Sages leur parlent des quatre élémens, parce que toutes choses

en sont faites, & que si les pauvres en ont autant que les riches, il est encore vrai que cette première matière se trouve dans les mines & dans l'air, & sur la terre, & se donne aux uns comme aux autres, mais il la faut connoître.

Après avoir parlé suffisamment de la matière première, & du dissolvant qui sont les choses de la plus grande conséquence, nous allons donner une idée de l'ouvrage. Il faut unir les deux matières, les cuire, les congeler à l'imitation de cette très-puissante mère, qui fournira pour lors le fruit qui est la pierre si désirée: car l'ouvrage de sa nature est un ouvrage d'intelligence qui ne peut le tromper.

Cette première est la racine, le sperme, la fleur, en un mot le principe déterminé, ou matière première de l'or, & matière seconde, eu égard aux éléments, ou leur quintessence qui les précède, qui est la matière première du monde, dont cette fleur est un médium entre la matière universelle, & les métaux.

La source, & l'origine de l'or c'est le mercure, & l'eau en est la maison du mercure, dit le Cosmopolite.

Et comme notre eau pontique est la femelle, étant froide, humide, & crue, & que l'or qui est mâle, est terre, chaud, sec, & cuit, il se fait un medium par la jonction naturelle qui devient chaud, froid, sec, & humide, les uns ne dominant plus sur les autres: car le froid & humide dominant en l'eau dans laquelle le chaud & le sec sont cachés potentiellement; & dans l'or, le chaud & sec dominant, malgré le froid, & l'humide qui en sont les contraires actuellement, & tellement que l'eau physique, & sa terre minérale qui est le corps de l'or, étant joints ensemble par une dissolution, & liaison radicale, se sont prété l'un à l'autre leurs qualités, si bien qu'en cet état, cette matiere métallique double s'appelle matiere prochaine de la P. Car dans cette dissolution, l'eau dissout la terre dans laquelle le feu habite, & la terre coagule l'eau, dans laquelle l'air est logé; de sorte que le feu, & la terre qui sont en puissance dans l'eau, deviennent en acte par le moyen des deux mêmes qualités qui sont dans la terre, & par ce moyen toutes les qualités tant en acte qu'en puissance qui sont en ces deux matieres unies, ne sont

qu'une même chose, étant même nature par même opération, car la dissolution ne se peut faire que la coagulation ne se fasse, & en imitant la nature qui au commencement n'avoit qu'une simple matiere crue, aussi n'a-t-elle pu faire que de l'or, il faut donc cuire la matiere indiquée qui est double, & de même nature, en ajoutant à cette eau céleste crue sa terre vierge, & eau congelée, afin que le mûr aide le cru, & que par ce nouveau mouvement la vertu s'augmente, aussi fait-on un or glorieux, qui surpasse le premier en qualité par son exubérante teinture, laquelle est le véritable or potable, l'élixir des philosophes, & la pierre tant vantée par les Sages, qui s'appelle l'or vif, fils unique & légitime du soleil, premiere cause efficiente de toutes les generations, concourant avec tous les agens particuliers, c'est-à-dire, avec tous les mâles, qui cuit toutes les semences, & agit avec tous les fermens pour la production de leurs semblables, ainsi toutes les choses engendrées ont deux peres.

Sol & homo generant hominem. Le soleil & l'homme engendrent l'homme;

mais l'or le plus parfait de tous les composés, ne reconnoît point d'autre pere que le soleil, c'est lui qui l'a engendré; il coopere bien avec toutes les puissances du monde, qui produisent leur semblable, mais ici de sa seule puissance infinie, il produit un autre soi-même, aussi est-ce dans l'or seul que son image est empreinte, l'or est donc le fils unique du soleil, & en porte le nom à juste titre, puisque son corps quoique très-solide, n'a eu pour principe & matiere, que l'air, puisque sa forme vient immédiatement de ce Monarque de l'univers, Roi des astres.

» Son pere est le soleil, & l'air l'a porté
» dans son ventre.

Il est vrai que l'esprit universel est enclos dans toutes les choses du monde: mais aussi dès qu'il a pris le caractere des différentes especes qui sont dans la nature, & qu'il s'est revêtu de leur livrée par la vertu des semences, ou fermens particuliers, il est obligé de suivre leurs inclinations bonnes, ou mauvaises, & partout ailleurs que dans l'eau simple trois principes, premiere matiere minérale, or, & pierre, il est déchu de son droit de souveraineté, & restraint dans une servi-

tude de vassal qui n'a qu'un pouvoir limité, & de peu d'efficace, quoique l'art y puisse apporter du sien.

Mais quand cette ame du monde se détermine par son propre mouvement, quand cette lumiere de vie s'épaissit de soi-même, quand cet esprit universel se spécifie par sa vertu singuliere, ainsi qu'il fait dans le corps de l'or, ou pierre, il ne perd pas pour cela la qualité de grand Maître de l'univers, & retient toujours le caractere, & le pouvoir de son pere, imprimé sur le front. L'or doit prendre la place du soleil, ayant & portant toute la puissance de son pere dans la terre; or le pere a donné tout son pouvoir à son fils, & le fils est notre soleil dans lequel est notre ame, & non dans autre chose.

C'est pourquoi Raymond Lulle dit de prendre de la terre fécondée du soleil qui est la matiere où l'or est caché. Respectez donc sa nature, ayant connoissance de sa vertu après l'avoir trouvée, où cette pierre si précieuse est cachée, considérez-la comme un très-grand secret, & comme un trésor enchanté.

Cette ame qui est cachée, & très-

étroitement enfermé dans l'or vulgaire, est la pierre tant vantée des Philosophes, laquelle ne peut se trouver nulle part, & quoique les métaux, les minéraux, & les pierres précieuses, & la plupart des mixtes soient engendrés dans la terre, par la même vertu astrale qui a formé l'or, ce ne sont néanmoins que des avortons, & des monstres, qui n'approchent en aucune manière de la perfection, d'autant que dans l'or, il y a un pur écoulement de cette source de lumière, & un assemblage, & un comble sincère de toutes les vertus astrales; & pour multiplier cette vertu, il faut continuer par nouvelles réitérations, & nouveaux mouvements, qui par conséquent augmentent cette digne qualité, & ainsi continuer à ouvrir, & fermer, dissoudre, & resserrer.

Je ne parlerai point dans ce discours de la terre damnée, ou condamnée qui ne vaut rien, qui se trouve inhérente dans toutes choses, excepté dans l'or, & qui empêche la dissolution; je ne parlerai point non plus du poids de nature, du feu ni du fourneau, parce que ce sont des choses qui ne se disent jamais par écrit, à moins que ce ne soit de bou-

che à un véritable ami, dont on connoisse la pureté de ses moeurs, & qu'on sache capable de garder le silence.

Pour ne rien dire que de vrai dans ce discours, j'ai suivi exactement les sentimens des Philosophes hermétiques, j'ai rapporté même scrupuleusement leurs propres termes; par conséquent j'ai été assujetti de me servir de leurs expressions, & façons de parler particulieres, ce qui pourroit servir de sujet à quelque critique de mauvaise humeur de se plaindre: je veux bien lui expliquer plus clairement autant qu'il me sera possible, les endroits qui peuvent paroître obscurs.

Voici donc comme je crois que la nature travaille en général, & en particulier. Par la nature, j'entens un esprit universel qui anime la matiere selon qu'il la trouve disposée, & par la matiere, j'entens un composé des quatre élemens dont tous les corps sont faits.

Cet esprit universel a eu autant de noms qu'il y a d'Auteurs qui en ont écrit: mais il suffit que l'on convienne qu'on ne peut trop louer cette ame du monde, cette source de vie, ce feu invisible qui meut toutes les choses visibles.

Les quatre élémens considérés comme ne faisant qu'un corps, c'est ce qu'on appelle la matiere universelle non déterminée: mais du moment que la moindre partie de l'un se joint aux autres, l'esprit universel spécifie cette partie des élémens, suivant qu'il l'a trouvée disposée; & cette partie, ainsi déterminée, l'esprit universel l'amene par degrés à sa perfection. Que si cette matiere est d'une spécification qui ne puisse subsister longtems dans la perfection & maturité, le même esprit universel le ramene par les mêmes voies jusqu'à ce qu'elle soit toute décomposée: elle rentre dans la masse indéterminée des élémens, & l'esprit qui étoit déterminé à cette spécification particulière après en être dégagé, est comme auparavant esprit universel.

De tous les corps que l'esprit universel tâche de conserver dans l'état de perfection où il les met, on peut dire qu'il ne réussit qu'à l'or: car tout ce qui est (excepté l'or,) a sa décadence, comme son accroissement. Puis donc que l'or est le plus parfait, & celui qui résiste le mieux à l'empire des tems, aussi c'est de lui seul dont je veux parler.

Entre les corps simples des quatre éléments, & le métal parfait, je m'imagine un milieu qui consiste en une humidité & une subtile fraîcheur, qui est comme une femelle, à qui le feu tient lieu de mâle, & comme dans le commencement les natures sont confuses, & peu distinctes, il y en a qui ont dit que cette matière étoit hermaphrodite. Pour moi je considère cette légère humidité imprégnée de l'esprit minéral comme une fleur qui produit son fruit dans son tems, ou comme une chose crue qui se mûrit, & se perfectionne.

Je sais que dans la génération des végétaux, des animaux, il faut qu'il y ait beaucoup plus de choses qui concourent, que dans la génération des minéraux: du moment que l'esprit universel s'est déterminé dans cette humidité métallique, il n'use plus de circulation pour l'amener à la maturité.

Si l'on me demande ce que c'est que cette première humidité métallique, je dirai que c'est un composé d'une terre très-subtile, & d'une eau fort raréfiée, & d'un air très-épuré, rempli d'influences, animé par un feu invisible, qui tient lieu à

ce composé d'humide radical, qui donne vie à ce sel, à ce soufre, & à ce mercure,

Pour me faire mieux entendre, je dirai comme je crois, que la première action des élémens se fait dans l'eau, & que tous les corps se réduisent en eau pour rentrer dans l'abîme de la matière universelle dont ils sont sortis, si bien que tout consiste dans le flux, & reflux, dans la vicissitude de la génération & de la corruption, & que ce sont des miroirs, où l'on voit la victoire à découvert. J'ai dit qu'un feu invisible se joint à cette eau: voici comme cela se fait. Lorsque les élémens sont dégagés d'un corps où ils avoient été spécifiés, & que la plus subtile partie s'élève en vapeurs dans un tems serain, cette vapeur se raréfie à mesure qu'elle s'élève en l'air, & acquiert à l'aide des rayons du soleil un si grand degré de continuité, & de pureté, que les influences célestes qui l'entourent s'y joignent intimement. Mais de la même manière que le soleil en raréfiant cette vapeur, l'a rendue susceptible des influences du ciel, la nuit qui survient commence à condenser les vapeurs par sa fraîcheur; &, comme cette

condensation leur donne plus de poids, ce poids les porte en bas, & plus elles entrent dans un air grossier & impur, plus cet esprit & ce corps épuré se resserent en eux-mêmes, ce qui a fait dire à quelques Philosophes, que cet embryon avoit le soleil pour pere, & la lune pour mere, & que le vent l'avoit porté dans son ventre.

Or il ne faut pas s'imaginer que les vapeurs ainsi imprégnées, se spécifient toutes sur la même superficie de la terre: une partie s'enfonce jusques dans la terre, & produit là des choses plus riantes, plus précieuses & plus durables que ce qui s'engendre sur la terre.

Comme l'esprit de l'homme n'a point de bornes, après avoir acquis cette connoissance, il a cru pouvoir aider la nature, & lui ôter les obstacles qui lui empêchent d'amener les métaux à leur perfection, si toutefois on peut nommer obstacles ce qui est un grand avantage dans le monde; car sans ces obstacles; nous n'aurions ni fer, ni cuivre, ni étain, ni plomb, ni argent, ni mercure, au lieu que ce ruisseau métallique étant arrêté en plusieurs & divers endroits dans

en cours, nous fournit mille commodités préférables à l'or.

Pour qu'un Philosophe aide à la nature, il faut qu'il soit persuadé qu'elle renferme dans toutes les choses spécifiées une semence spécifique, pour produire, & perpétuer son espece, afin que par cet abrégé toutes choses aillent plus promptement de leur commencement à leur perfection.

Or les Philosophes pour seconder l'intention de la nature, qui est d'approcher le commencement de la fin, & perfection, ont fait leur essai sur les métaux, qui de toutes les productions de la nature est la plus simple; ils ont pour cet effet étudié la nature de l'or, afin de porter le métal parfait à produire son semblable; & comme ils ont reconnu que ce n'est pas un phénix qui se peut perpetuer de soi même, ils lui ont cherché une femme qui lui convînt, qui le réveillat, qui le mût, & qui l'engageât à coopérer à la multiplication de son espece. Après avoir long-tems cherché, ils n'ont point trouvé de femme qui convînt mieux à l'or que sa mere: elle seule a le pouvoir de le faire rétrograder, & le ra-

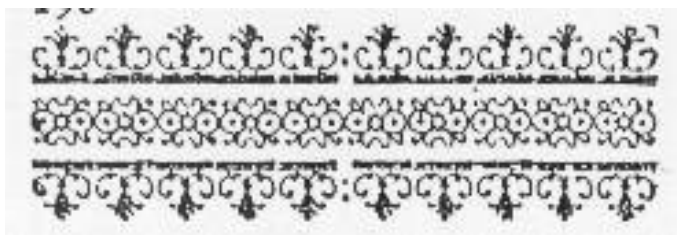
mener dans son sein, & dans l'état de sa plus tendre jeunesse, & de convertir sa secheresse en humidité; car il se fond dans les entrailles, & dans les embrassemens de sa mere, qui est composée d'une humidité unie & permanente, capable d'amollir son coeur, c'est-à-dire, sa secheresse, & sa dureté.

Or quoique le sec, & l'humide soient fort opposées dans ce mariage, néanmoins l'alliance n'en est pas moins étroite, & indissoluble, la terre quoique renfermant le feu, est dissoute par l'eau, & quoique l'eau contienne l'air, il est congelé par la terre; car la dissolution ne peut se faire, que la coagulation ne se fasse, Ainsi de cet or humide, on en fait un or glorieux, qui vaut dix fois mieux que son pere, & si vous voulez qu'il vaille cent fois, & dix mille fois mieux encore, continuez de donner la mere à l'enfant, & à force d'ouvrir, & de fermer, de coaguler, & de dissoudre, vous multiplierez son mérite à l'infini.

Souvenez-vous que pour avoir les surprenans effets de ce dissolvant, & de ce dissoluble pour bien joindre le commencement, & la fin; souvenez-vous,

dis-je, qu'ou la nature commence ces sortes d'ouvrages, elle les y acheve, & qu'ainsi le dissolvant, & le dissoluble sont au même endroit, puisque ce n'est qu'une même chose, & par conséquent ce n'est que dans les mines qu'ils se trouvent tous, ce qui en général, & commun à tous les mortels; bien entendu que ceci en dit des élémens, ou de cette première matiere qui est dans les mines.





R E P O N S E

A LA LETTRE DE M. D.

Ami de l'auteur.

MONSIEUR,

I L faut que vous soyez autant de mes amis que vous l'êtes, & que vous ayez un génie bien supérieur au mien pour m'engager à faire ce que vous me demander. Inconnu comme je suis, & comme je veux l'être, tout ce que vous ne marquez que l'Auteur du Spectacle de la nature critique ouvertement dans mon écrit qui est entre les mains de l'imprimeur, & ce que l'on reprend dans mon systeme dans les points que je suppose, ou que j'établis, ne peuvent me toucher que très-foiblement: si j'y

suis sensible, ce n'est que parce que d'un côté, on parle contre la vérité qui nous doit toujours être chère & respectable, & que de l'autre celui qui est ainsi prévenu est un Auteur d'ailleurs si estimable, que je le regarde presque comme un autre Salomon, qui connoît depuis le Cedre du Liban jusqu'à l'hysope; & qu'on ne sauroit assez le louer d'avoir répandu à pleines mains dans son ouvrage tant de sublimes connoissances, & de véritables beautés, soutenues par un style noble, & une morale pure; ouvrage qui fait honneur à notre siècle, & que surement on ne cessera jamais de lire avec plaisir & utilité.

Cet auteur cependant tel que je viens de le dépeindre, n'a pas jugé à propos de mettre à profit ses grandes lumières: il s'est laissé entraîner par le torrent, par conséquent il chancelle, s'égare, en ce qu'il fronde & se déchaîne mal à propos contre la chymie & ses sectateurs.

Qu'il m permette de lui répondre, & de me servir de ses propres termes contre lui-même, dans les leçons qu'il nous a données: il dit fort élégamment qu'on ne risque jamais à faire des expé-

riences, mais que ce n'est pas la méthode ordinaire, qu'on commence à condamner tout ce qu'on n'a point coutume de pratiquer, & nous supposons presque toujours que ce que nous faisons, est la regle de ce qu'on doit faire. *Spect. nat. Ent. 12. pag. 298.*

J'applique cette maxime au commun des hommes. Pour faire les beaux esprits, ils montrent une parfaite ignorance, n'argumentent que par sophismes, en supposant ce dont il n'est pas question, veulent se donner pour Philosophes, & ils font voir que bien loin se savoir la vraie physique, ils n'en ont pas seulement les premiers principes, & qu'ils ne savent pas même ce que c'est que la doctrine des Philosophes, ni de quoi il s'agit entre eux.

L'on croit être bien habile, & l'on acquiert la réputation de savans dans le monde, parce qu'on fait imprimer un ouvrage en plusieurs volumes; que ce livre a de la vogue: on y annonce la découverte générale & particuliere de la nature, on y raisonne sur tout ce que l'on fait qu'elle renferme, le public le croit de bonne foi, & malheureusement l'on n'y découvre que les traits foibles

& légers qui sont répandus sur l'écorce des productions de cette mere nature.

L'on croit avoir découvert sa face, & l'on ne lui a pas ôté son voile. D'où vient cela? C'est que l'on ne la connoît pas, parce que l'on ne l'a jamais bien étudiée, & que l'on a toujours ignoré ou négligé la route qu'il falloit prendre d'abord & suivre constamment pour arriver dans son palais, où adorée & servie par les Philosophes & par leurs rares disciples, elle leur étale toute la magnificence de ses merveilles, & après avoir orné leur esprit de son éclatante lumiere, elle leur distribue tous les autres dons pour en faire part à ceux qu'ils en jugeront dignes. Ainsi, Monsieur, la critique que vous m'annoncez, ne doit me faire d'autre impression que celle de voir qu'un génie si lumineux & si digne d'estime, ait pris le mauvais parti.

Je ne vous en dirai pas davantage ici, parce que tout ce que vous me marquez que l'on m'objecte, suppose ou que ceux qui s'attachent à combattre ma doctrine ne la comprennent pas, & se battent en l'air, ou que s'ils font quelques observations qui viennent au fait, elles sont si

triviales qu'elles ne peuvent toucher que les sophistes, & les chercheurs & les donneurs de recettes, en un mot les chymistes, dont la maudite essence pullule de toutes parts: mais vous avez un tel pouvoir sur mon esprit & sur mon coeur que je ne puis vous refuser ce que vous me demandez avec tant d'insistance, j'espere que ceux qui liront ces essais, déjà séduits, ou éblouis par l'éloquence & la façon d'écrire de l'Auteur du Spectacle de la Nature, cesseront de parler contre un art qu'ils ne connoissoit pas, lorsqu'ils le combattoient, & qu'il conviendront qu'il y a dans le monde des personnes qui connoissent véritablement la nature, & dans elle-même, & dans ses productions, & dans les moyens qu'elle emploie pour parvenir à ses fins; ils conviendront aussi qu'ils manquent eux-mêmes de cette vraie & unique science, ils en conviendront, parce que la vérité se fait sentir, & que sa force est si grande, qu'elle oblige les plus rebelles à se soumettre.

Ils en conviendront d'autant plus aisément que notre auteur dans l'endroit où il s'efforce de prouver que le grand

oeuvre, ou l'art, comme il l'entend, de faire de l'or, est vain, faux, & impossible; que cet Auteur donne lui même le seul moyen de parvenir à la réussite de ce grand oeuvre, en prétendant le décrier, & le détruire. On va voir ce qu'il dit après avoir fait quelques railleries, & avoir rapporté des contes & des histoires qui ne signifient rien, car on lui abandonne sans regret son homme sec, & le Chandelier de Laiton; en fait d'histoires vraies ou apocrifes, nous pourrions, si nous voulions nous en prévaloir, le faire souvenir de celle rapportée avec tant d'authenticité par l'homme le moins crédule de notre tems, M. de Voltaire, dans la vie de Charles XII. Roi de Suede: mais il vaut mieux s'en rapporter à ce que dit le Spectacle de la Nature lui même: voici donc ses propres termes.

» Que nous ne pouvons produire ar-
» tificiellement un metal tel que l'or,
» tant que nous ne connoîtrons pas la na-
» ture des principes simples qui le com-
» posent, & quand nous les connoîtrions
» aussi-bien que nous les connoissons
» peu, l'union de ces principes est encore
» une opération qui passe notre portée.

Pag. II. Tom. III. pag. 462.

Donc selon cet Auteur, si l'on connoît les principes simples qui composent l'or, l'on en sait faire l'union, l'on peut faire véritablement de l'or par art; donc ce grand oeuvre n'est ni vain, ni faux; donc il n'est question que de savoir & de connoître la nature intimement; donc de ce que cet art lui est impossible, aussi-bien qu'à cette multitude d'articles, de compositeurs, ou d'exécuteurs de recettes, il ne s'ensuit pas qu'il n'y ait dans le monde de véritables Savans, des Philosophes qui peuvent faire & qui font non-seulement de l'or, de l'argent, & des pierreries, mais qui peuvent encore opérer sur les métaux, les rendre plus parfaits, prévenir les saisons, abréger les tems, faciliter la production & la maturation des fruits, & en augmenter le produit.

Ils peuvent travailler très-utilement en faveur des animaux, soit pour les guérir de toutes sortes d'infirmités, soit pour leur conserver une santé & une vigueur parfaite, soit pour la prorogation de leur vie au delà du terme ordinaire.

Nous convenons avec l'Auteur, & c'est ce que nous entendons établir, que

pour parvenir à produire ces grandes & surprenantes merveilles, il faut connoître la nature à fond, qu'il faut connoître les principes simples, dont elle fait ses composés, & qu'il faut savoir le moyen de faire l'union de ces principes; mais de ce qu'il ne connoît personne qui sache ces choses, il ne s'ensuit pas que personne ne les fait, que la science est vaine, & que l'art est impossible.

Cet Auteur a encore raison, lorsqu'il dit que si cet art étoit divulgué, les liens qui unissent les hommes entre eux, seroient rompus, toute la terre seroit couverte de Philosophes solitaires & concentrés en eux-mêmes, qui trouvant tout sous leurs mains, se rendroient totalement indépendans, & ne voudroient ni servir les autres, ni en rien recevoir. Parmi des hommes uniquement occupés d'eux-mêmes, ou absorbés dans l'étude de la nature, par la facilité de tout comprendre il n'y auroit plus de secours ni de besoins mutuels; en un mot une plus grande étendue de lumiere seroit suivie de l'anéantissement des vertus, qui avec les besoins, sont l'ame & le mobile de la société.

Aussi pour prévenir ce dépérissement, & empêcher de si grands maux, le Dieu souverain Créateur & dispositeur de l'univers, qui a établi l'ordre & la correspondance dans les créatures, & qui a formé les différentes sociétés parmi les êtres doués d'intelligence, ce Dieu qui est la vraie lumière, & qui en distribue les rayons à qui il lui plait dans la proportion, & de la manière qu'il le juge à propos, n'a-il pas voulu éclairer de ce vif & brillant éclat un grand nombre de personnes, il a choisi par miséricorde ceux qu'il vouloit éclairer, leur imprimant en même-tems un coeur droit, simple, & soumis à ses ordres, il a choisi ce petit nombre pour que la vérité ne fût pas entièrement bannie du monde, & il n'a pas donné la connoissance de ces hautes vérités au commun & au grand nombre, pour en éviter l'abus & la profanation.

Concluons donc que de ce que tant de milliers de personnes travaillent inutilement à faire de l'or, & que de tous ceux qui ont suivi les différentes recettes qu'ils ont trouvées écrites dans les livres des Philosophes, personne n'a réussi; il

ne suit pas que l'art soit faux, la science vaine; qu'au contraire elle est véritable en soi; mais qu'il faut qu'elle nous soit donnée, qu'en cherchant par nous-mêmes, nous n'y parviendrons jamais qu'il faut être enseigné par un homme qui sache véritablement, & que ce seroit un crime que de divulguer ou d'enseigner sans de grandes & longues épreuves les profonds mysteres de cette divine science, suite & image de l'opération du Créateur.

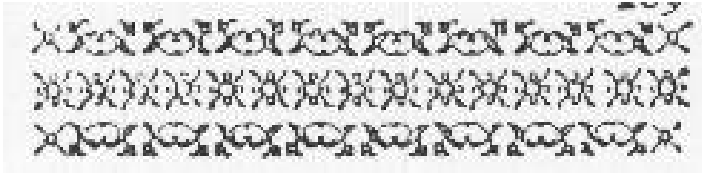
Que l'on ne s'attende point à trouver ici les points essentiels, entierement dévoilés, ni même un traité complet de la chymie, ou une suite des principes & des regles de l'art spargirique, ni même une méthode pour opérer, je me borne à ce que vous me demandez Monsieur, par votre lettre: c'est assez de vous donner un discours sur la premiere matiere. Plût à Dieu que ce foible essai puisse servir non seulement de réponse à celui de l'Auteur du Spectacle de la Nature, mais le toucher assez pour le faire changer de sentiment, & qu'il daignât ensuite nous donner un traité sur ce sujet: c'est alors qu'on verroit les choses dans leur

plus beau jour, la vérité, cette divine fille du ciel seroit dans son plus beau lustre mise en oeuvre par un si beau genie.

Nous pourrons, Monsieur, en dire davantage tête à tête dans nos entretiens particuliers, soit sur ce qui dérive de cette premiere matiere, ce que je ferai le plus clairement qu'il m'est permis, de façon que vos vues & les miennes soient remplies: contentez vous quant à présent du discours qui suit cette lettre. Je suis très sincerement,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-
obéissant serviteur,
E. J. D. P.



S T O M A C H I Q U E D E P O T E R I U S .

LA plupart des grands hommes qui se sont adonnés à la science de la medecine, se sont attachés à quelques remedes particuliers de leur composition, & soit amour propre, ou quelque'autre motif, ils en ont caché soigneusement le secret au public. Hippocrate avoit un spécifique contre la peste, Silvie possedoit un sel d'une grande vertu, Riviere un fébrifuge qu'il a donné sous le voile d'une énigme, Van-helmont, Poleman, Helvetius de notre tems avoient aussi des spécifiques merveilleux; entre autres, Poterius, célèbre Medecin d'Angers, en avoit trois ou quatre; son Antihectique Stomachique est celui qui a fait plus d'éclat, & qui a été plus salutaire au public; mais cet Auteur en a été

toujours si jaloux, qu'il n'en a jamais écrit toutes les préparations, il a même affecté d'en exprimer la matiere en termes obscurs & par des paroles couvertes, qui jusqu'à cette heure ont donné beaucoup de peine à tous ceux qui se sont appliqués à la recherche de ce remede, car cette façon de parler mystérieuse a été cause que l'on se l'est imaginé dans une infinité de sujets étrangers, & si quelqu'un a réussi à découvrir la véritable matiere, il n'en a pas su découvrir la véritable préparation, qui suivant les termes de l'Auteur, paroît entierement impossible.

On auroit pu néanmoins y parvenir si l'on avoit suivi la route que j'ai pratiquée, qui a été de faire la exactement la concordance de quelques endroits de ses livres. Il est dit de ne point parler souvent de ce qu'on aime, de ne le pas dire même avec complaisance: & à force d'en parler, on en découvre malgré soi; il est ensuite aisé d'achever de tirer le voile ce que j'ai fait en suivant pié à pié notre Auteur.

Il ne faisoit cet admirable remede que du sel nitre très-pur (& tel que nous en

avons donné composition;) car dans l'appendice de la pharmacopée traitant de ce sel stomachique, il dit expressément que la matiere s'en trouve par-tout, en un endroit toutefois plus abondamment que dans un autre, qu'il engraisse la terre, & la rend fertile, qu'il fait végéter les plantes, & fructifier les arbres, ce qui ne peut être légitimement attribué qu'au nitre, qui est le seul sel dans la nature qui ait cette vertu: il dit encore au même endroit touchant la préparation de cette matiere, qu'après qu'on l'a purifié des ordures de la terre dont on le tire, il ne lui reste plus que la seule coction pour le perfectionner, & en faire un spécifique pour l'estomac.

Dans le second livre de sa pharmacopée au chapitre du nitre, il fait pareillement consister la principale préparation de ce sel dans la même cuite, par le moyen de laquelle il acquiert une vertu admirable, qui fait qu'il embrasse, & qu'il ouvre les corps auxquels on le joint, dont il attire, & exalte les forces, ce qu'il dit presque en mêmes termes, dans l'appendice en faveur de son Stomachique qu'il rend universel ou par-

ticulier, pour la résolution ou réunion de tous les corps de l'astronomie souterraine, & ainsi il est facile à connoître que la matiere du Stomachique & le Nitre ne sont tous deux qu'une seule & même chose que Poterius appelle tantôt corps sec, & dissoluble, tantôt sel sulphureux, eau seche, & bain-marie, & tantôt sel balsamique, sel hermaphrodite, pour le mieux déguiser, suivant les endroits où il s'en sert, & les différens usages & mélanges qu'il en fait.

Voici donc suivant les termes de l'Auteur, la raison & l'expérience de la façon qu'il faut préparer ce remede.

Prenez du Nitre bien purifié de la terre, & séparé de tous autres sels étrangers & superflus, conformément à ce que vous dit notre Auteur dans le dernier article de son appendice.

Mettez-en telle quantité qu'il vous plait dans un bon creuset, faites-le fondre, & lorsqu'il sera fondu, jetez-y un peu de charbon pilé que vous verrez aussi-tôt s'allumer avec le Nitre, & se mouvoir sur la superficie de ce sel, jusqu'à ce qu'il soit entierement consumé; remettez-en d'autres, continuez jusqu'à

ce qu'il ne se fasse plus d'action entre le charbon & le sel, vous casserez alors votre creuset, & ferez une lessive de toute votre matiere; filtrez-la, & évaporez, & vous aurez un Nitre fixe par l'union du soufre du charbon que vous lui avez donné dans cette calcination. Réitérez sur ce sel cette même opération jusqu'à trois ou quatre fois, ainsi que l'Auteur le prescrit dans le second livre de sa pharmacopée. Après l'avoir chaque fois disposée à cette calcination, par l'inversion de ses principes, & suivant la méthode dont use Glauber, pour son miracle du monde: vous aurez pour lors un sel doux & agréable, & un aimant qui a la puissance d'extraire & d'exalter la vertu des choses auxquelles on le joint. Mettez ce sel ainsi préparé dans une cucurbitte, avec autant de bonne eau de vie, la quantité suffisante pour le dissoudre, fermez & lutez bien ce vaisseau avec un autre de rencontre, mettez-le en digestion, soit dans le fumier chaud de cheval, ou au bain-marie, pendant l'espace de huit jours, puis après l'avoir retiré, placez-le à la cave, ou autre lieu froid, & votre sel se congelera en cristaux doux &

agréables. Que si vous le desirez d'une plus grande douceur, dissolvez-le dans une nouvelle eau de vie, & faites de rechef cristalliser, & vous aurez enfin ce que vous avez souhaité.

C'est ce que Poterius enseigne dans le deuxième livre de sa pharmacopée, où après avoir montré que les cristaux doux & balsamiques du sel commun, doivent se tirer par l'eau de vie, il fait de cette extraction le modèle de celle qu'il prescrit de faire du Nitre fixe, lequel après cette préparation, faisoit le fondement de ce qu'il avoit de plus précieux, & de plus excellent pour la médecine.

Si ce remède est appelé stomachique parce qu'il est spécialement destiné pour le secours de l'estomac, ce qui toutefois ne doit pas être entendu seulement du ventricule où se fait la première digestion des viandes, mais encore de tous les autres endroits, ou parties du corps où le suc alimentaire est distribué, & particulièrement digéré & converti en la substance de chaque membre. C'est pourquoi il guérit non seulement les indispositions du ventre, que vulgairement on appelle estomac, comme font les

froides, crudités, inappétences, dégouts, pesanteur, foiblesses, douleurs, inflammations, puanteurs, &c. mais encore toutes especes de cacochismes & dépravation d'humeur dans toutes les autres parties, éteignant ce qu'il y a d'acre & stiptique, ou de contagieux, procurant à chaque membre une digestion & assimilation parfaite du suc alimentaire que la nature lui envoie. Il est excellent contre ce qui cause l'extravasation, & la maigreur du corps, contre l'atrophie, les fièvres lentes, les douleurs fixes, vagues, & toutes sortes d'affluences d'humeur chaudes, froides, & mordicantes.

Ce médicament est d'une saveur très-agréable, on le donne au poids de 10, 15, 20, 25, jusqu'à 30 grains, selon la constitution & l'âge de la personne à qui l'on l'administre, & la prudence du medecin, dans un peu de conserve de rose, ou de violette. L'on en peut prendre presque dans toutes sortes de maladies, le joignant avec les autres remèdes, desquels il augmente la vertu, en fortifiant l'estomac qui est le principal organe dont la nature se sert pour met-

tre tous les remedes de puissance en acte. Il opere en nous sans aucune altération manifeste: on le peut prendre si longtemps qu'on veut sans appréhender qu'il arrive aucuns mauvais effets de son usage, parce que la plus grande partie de nos maux procede ordinairement du défaut de nos digestions; ainsi il n'y a point de remedes qu'on doive rechercher avec plus de soin à cause qu'il regle par tout le corps, l'action des ferments, dont la nature se sert pour entretenir toutes les parties, & aider à détruire ce qui peut faire obstacle aux fonctions de la vie.

Quelque nombre de digestions qu'on admette, il est certain que Dieu par un effet de sa bonté, & de sa sagesse infinie, les a tellement sous-ordonnées l'une à l'autre, & les a engagées chacune à des fonctions si indispensablement nécessaires, que si la premiere qui se fait dans l'estomac ne communique pas aux alimens le caractere requis pour être admis dans la seconde, cette matiere ainsi privée des dispositions nécessaires pour la vie, ne peut causer que du désordre en quelque lieu que la porte son mouvement, les digestions ne peuvent point

entre elles suppléer au défaut les unes des autres, celle qui suit dépend absolument de celle qui précède, & chacune a son effet limité, suivant le rang qu'elle occupe. Ainsi la nourriture acquiert par degrés sa perfection, & la rupture, & transgression de cet ordre cause en nous des défauts que la nature a peine à réparer, si elle n'est secondée par quelque excellent stomachique, qui adoucissant les humeurs, & pacifiant les esprits, remette toutes les puissances vitales en leur devoir & harmonie. Ainsi de tous les stomachiques qu'il a plu aux Sçavans de donner au public, il est certain qu'il n'y en a pas de comparable à celui de Poterius dont nous faisons present à ce même public, pour lequel avec plaisir nous sacrifions nos veilles, nos travaux & nos recherches, & nos expériences.

*Préparation de la terre vitriolique,
ou de l'aimant astral.*

A Yez du bon vitriol d'Angleterre que vous mettrez dans un grand vaisseau de bois de chêne, & vous y verserez par dessus six parties d'eau de pluie distillée contre une de vitriol; laissez dissoudre le vitriol, & la dissolution faite ajoutez-y des cailloux calcinés réduits en poudre fine, autant pesant que pese votre vitriol; laissez toute cette dissolution digérer à une chaleur très-douce comme à une étuve pendant l'espace de quarante jours. Durant cette digestion deux sortes de feces se sépareront de la matiere, les unes pesantes & terrestres, qui se déposeront au fond des vaisseaux, les autres légères & sulphureuses qui surnageront en forme d'écume: il faut ôter cette écume ou crasse avec une écumoire de bois à mesure qu'elle se forme, & après les quarante jours de digestion, versez tout doucement la dissolution à clair dans des terrines de grès, & rejetez comme inutile tout ce qui s'est amassé au fond du vaisseau. Filtrez

bien votre dissolution, & faites évaporer très-doucement jusqu'à sec, faites sécher à une très-douce chaleur votre matière jusqu'à blancheur; ajoutez-y alors poids égal de bon régule d'antimoine martial réduit en poudre impalpable, & autant pesant de nitre très-pur, fixé par le soufre ou par le charbon, & purifié par la dissolution, filtration & dessiccation, mélangez par une bonne trituration ces trois matières ou poudres, & les ayant mises dans une bonne & forte cornue, donnez-y le feu par degrés pour faire rougir à blancheur la cornue que vous entretenez ainsi pendant quatre heures; l'eau forte qui en sortira vous pouvez la garder pour toute autre chose, étant inutile pour notre opération. Retirez & laissez refroidir la cornue, prenez la matière, & l'exposez en un lieu couvert, perméable à l'air & point au soleil pendant cinq jours & cinq nuits, faites-la ensuite dissoudre dans de l'eau de pluie: distillée, filtrez & évaporez, desséchez & calcinez comme ci-avant, ayant ajouté à la matière desséchée & avant la calcination un demi-poids du même nitre que ci-dessus. Réitérez encore le

tout cinq fois de la même maniere, exposant à l'air après chaque calcination, ensorte qu'en tout il y ait sept calcinations précédées de dissolution, filtration & dessiccation.

Ces sept calcinations étant faites, & votre matiere réduite en poudre fine, vous aurez votre terre vitriolique dument préparée & aimantée.

Votre terre vitriolique ainsi préparée, il faut avoir un instrument de fer blanc comme un antonnoir qu'il faut mettre à moitié plein de l'aimant ci-dessus, l'exposant à l'air de la maniere qui suit. Il faut placer & accommoder votre antonnoir de façon qu'il soit à l'abri des injures du temps, & par conséquent de la pluie dans le temps des équinoxes, en mettant votre antonnoir à la fenêtré du côté du levant, le cou ou tuyau en dedans de la fenêtré, auquel vous adapterez prudemment un recipient que vous luterez aux jointures. Au bout d'un certain temps, on aura plus de deux pintes d'esprit universel. Il faut distiller cet esprit sept fois, très-méthodiquement, & à chaque distillation il restera une terre inanimée qu'il faut calciner aussi méthodiquement, &

en extraire un sel plus blanc que la neige, aussi transparent qu'un cristal, & avec le même dissolvant l'ayant fait circuler dans un pelican pendant un mois: alors il sera parfait. Vous le garderez dans une bouteille de cristal bien bouchée pour vous en servir selon l'occurrence: avec le dissolvant on fait l'or potable.

Prenez une once d'or en chaux, mettez-le dans une cucurbite de verre, faites trois différentes lotions avec l'eau, ou esprit ci-dessus, y laisser pendant 24 heures chaque lotion, ensuite la verser par inclination, & la rejeter, parce qu'elle emporte avec elle toute l'acrimonie que l'or peut avoir à l'occasion de sa réduction en chaux, distillez la quatrième lotion au bain marie, ou de sable à un feu réglé, il en sortira une liqueur citrine qu'il faut conserver précieusement. C'est un excellent remede qu'on peut appeller à juste titre, *Medecine universelle*, nom que lui avoit donné feu M. de Grimaldy.

 APPROBATION.

J'Ai lu par ordre de Monseigneur le Chancelier un Manuscrit intitulé *Oeuvres posthumes de Grimaldy, &c.* & je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. A Paris ce 31 Mai 1774. CASAMAYOR

PRIVILEGE DU ROI.

L Ouis par la grace de dieu, Roi de France & de Navarre: A nos amis & feaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaire de notre Hotel, Grand Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, Salut. Notre bien aimé Laurent Durand, Libraire à Paris, nous a fait exposer qu'il désireroit faire imprimer & donner au Public un Ouvrage qui a pour Titre, *Oeuvres posthumes de M. de Grimaldy, premier Medecin du Roi de Sardaigne*, s'il nous plaisoit de lui accorder nos Lettres de Privilège pour ce nécessaires. A ces causes voulant favorablement traiter l'Exposant; Nous lui avons permis & permettons par ces présentes de faire imprimer le-dit Ouvrage ci-dessus en un ou plusieurs Volumes & autant de fois que bon lui semblera, & de les vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le tems de neuf années consécutives, à compter du jour de la date desdites présentes: Faisons défenses à toutes personnes de quelque qualité & condition

qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance, comme aussi à tous Libraires, Imprimeurs & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire led. Ouvrage, ni d'en faire aucun Extrait sous quelque prétexte que ce soit, d'augmentation, correction, changement ou autres, sans la permission expresse; par écrit dudit Exposant ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des exemplaires contrefaits, & de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenants, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hotel-Dieu de Paris, & l'autre tiers au dit Exposant, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages intérêts; à la charge que ces présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris dans trois mois de la date d'icelle: que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre royaume & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres, conformément à la feuille imprimée, attachée pour modele sous le contrescel desdites presentes: que l'impétrant se conformera en tout aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725. Qu'avant que de les exposer en vente, le manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier le Sieur D A G U E S S E A U, Chancelier de France, Commandeur de nos

Ordres, & qu'il en sera ensuite remis deux exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre dit très-cher & féal Chevalier le Sieur DAGUESSEAU, Chancelier de France; le tout à peine de nullité des présentes: du contenu desquelles nous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant ou ses ayans causes, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement: Voulons que la copie desdites présentes qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, soit tenue pour duement signifiée, & qu'aux copies colationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers & Secrétaires, foi soit ajoutée comme à l'Original. Commandons au premier notre huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles tous Actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires: Car tel est notre plaisir. Donné à Paris le vingt-sixième jour du mois de Juin, l'an de grace mil sept cent quarante quatre, & de notre regne le vingt-neuvième. Par le Roi en son Conseil, SAINSON.

Registré sur le Registre II. de la Chambre Royale & Syndicale des libraires & Imprimeurs de Paris N°. 347. Fol. 293. conformément aux anciens Reglemens confirmés par celui du 28. Fevrier 1723. A Paris le 8. Août 1744.

SAUGRAIN,

Syndic.